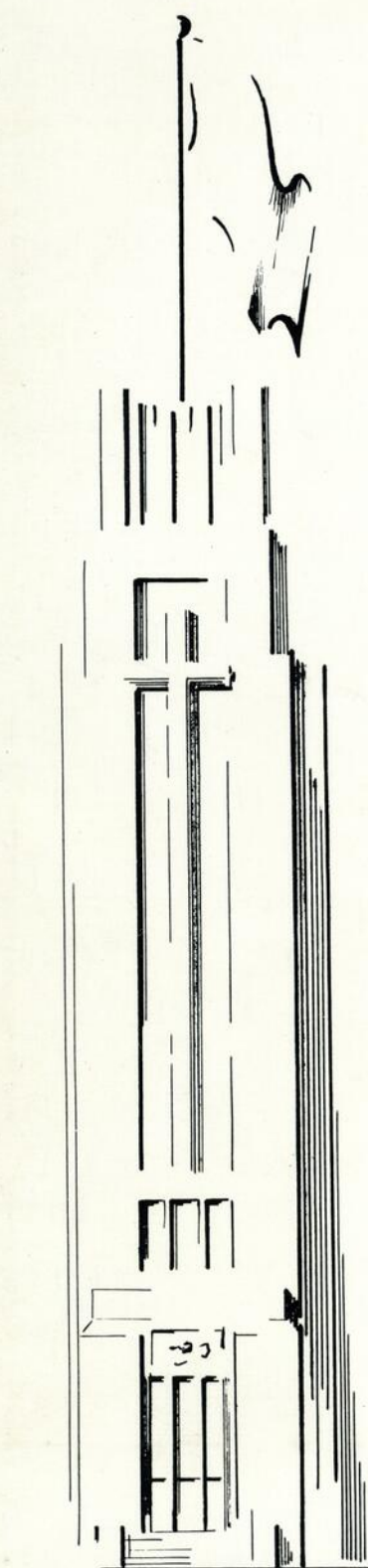




7

HÔPITAL DE L'ENFANT - JÉSUS

1923 - 1963

Après 40 ans...

EXTRAIT DU RAPPORT DE LA COMMISSION

sur l'état de la situation des SS. de N.D.P.S.

(Extrait du document de la Commission)

LES BUREAUX DE LA COMMISSION

ONT ÉTÉ CRÉÉS EN 1940

LA COMMISSION

EST COMPOSÉE DE

MEMBRES

ET D'UN PRÉSIDENT

ET D'UN VICE-PRÉSIDENT

ET D'UN SECRÉTAIRE

ET D'UN TRÉSORIER

ET D'UN VICE-TRÉSORIER

SOMMAIRE

ERRATA

- P. 11, 4e paragraphe, ligne 2,
lire: depuis
- P. 13, 2e colonne, 3e paragraphe,
ligne 2,
lire: splendide, l'Histoire
- P. 22, 1ère colonne, 2e paragraphe,
ligne 3,
lire: ombredanne
- P. 38, 2e colonne, 1er paragraphe,
ligne 6,
lire: d'avoir
- P. 40, ligne 1, bas de la page,
lire: GEORGES FOY.
- P. 65, 1ère colonne, ligne 2,
signature,
lire: Archevêché.

Après 40 ans...

EN COUVERTURE EXPLICATION DU BLASON
(M. l'abbé Lucien Godbout, Séminaire de Québec)

LIMINAIRES
(Extrait du discours du Dr Willie Verge)

AVANT- PROPOS
Le Président du BUREAU MÉDICAL (Dr Roland Lavoie)

PRÉFACE
Le DIRECTEUR MÉDICAL (Dr Chs-Auguste Gauthier)

ESQUISSE HISTORIQUE: LA FONDATION
de la Broquerie Fortier, M.D. (Directeur Médical de
l'Hôpital Christ-Roi)

NÉCROLOGIES DE NOS MÉDECINS

NÉCROLOGIES DE NOS MEMBRES DE LA CORPORATION

NÉCROLOGIES DE NOS AUMÔNIERS

NÉCROLOGIES DE NOS SOEURS HOSPITALIÈRES

NÉCROLOGIES DE NOS INFIRMIÈRES LICENCIÉES

COLLABORATEURS AU PRÉSENT VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

(April 10 1944)

RE: GOVERNMENT

MEMORANDUM

FOR THE RECORD

DATE

TO THE DIRECTOR

FROM THE DIRECTOR

SUBJECT

RE: GOVERNMENT

RE: GOVERNMENT

RE: GOVERNMENT

RE: GOVERNMENT

RE: GOVERNMENT

RE: GOVERNMENT

RE: GOVERNMENT

RE: GOVERNMENT

RE: GOVERNMENT

RE: GOVERNMENT

RE: GOVERNMENT

RE: GOVERNMENT

RE: GOVERNMENT

Tour chargée d'une croix . . . symbole de l'hôpital de l'Enfant-Jésus

Ce symbole permet de caractériser cet hôpital et de le distinguer des autres par cette tour centrale.

La tour chargée d'une croix est d'un symbolisme impressionnant pour un hôpital.

1. — LA TOUR :

a) Depuis très longtemps la tour est employée en héraldisme parce qu'elle est synonyme de force, de puissance . . . et de protection assurée.

Elle est comme une verticale qui s'élance vers le ciel et en prend tout le symbolisme qui est celui de la vie et de la vitalité abondante.

On ne peut mieux choisir de symbole pour un hôpital que cette tour. Tout homme ne désire-t-il pas retrouver, récupérer ou garder dans un hôpital beaucoup de force, de vitalité, et de vie.

Ici, elle invite tous ceux qui y entrent à retrouver cette verticale. C'est une leçon vivante.

b) LA TOUR NOUS RAPPELE LE PHARE :

L'hôpital doit éclairer ceux qu'elle forme et qu'elle dirige et elle doit surtout illuminer d'une confiance et d'une grande espérance les patients afin de les amener plus facilement vers le port où ils trouveront santé et paix.

L'hôpital est devenu aujourd'hui un phare par ses enseignements et ses initiatives pour prévenir et éclairer les êtres humains. Par ses conseils, elle leur montre les moyens à prendre pour éviter le pire et protéger le meilleur.

c) LA TOUR FIGURE AUSSI UNE CITADELLE :

La citadelle est l'endroit où on cherche le repos et où on retrouve une certaine paix de se voir protéger contre les dangers. La pensée de pouvoir lutter plus facilement contre les ennemis apporte courage et confiance et décuple les énergies. Ainsi de l'hôpital qui s'efforce avant tout de fortifier ou de rétablir le moral du patient. Autrefois, l'hôpital était un endroit où on allait mourir en douce, mais aujourd'hui, c'est une citadelle qui protège et défend les patients et leur permet de retrouver la confiance perdue.

d) LA TOUR EST UN GUIDE :

Un guide conduit dans la bonne voie et fournit des explications à ceux qui se confient à lui. L'hôpital est un guide pour ceux qui se penchent sur les misères humaines. Elle demeure un guide prudent et efficace pour tous ceux qui veulent prévenir la maladie.

e) LA TOUR EST ENFIN UN FOYER :

Ce qui caractérise le foyer, c'est l'amitié, la charité qui unit et fortifie chacun de ses membres. A l'hôpital, les médecins, les infirmières se penchent sur les maux et les êtres afin de les libérer et pour leur apporter le sourire qui est comme le sérum guérisseur. A l'hôpital, on ne donne pas seulement des remèdes ou des piqûres on apporte paroles, conseils et sourire qui produisent confiance et santé.

2. — LA CROIX :

Symbole de foi et d'espérance. C'est le signe sensible de cette charité profonde qui doit imprégner toute la vie de ceux qui s'intéressent aux malades.

Cette **croix** indique que **ce phare** éclaire pour la vie éternelle.

Cette tour, retrouvent l'espérance et la force spirituelle.

Elle est un **guide** sûr vers Celui qui peut tout guérir.

Elle est le foyer où s'épanouit et se renoue l'amitié divine.

Dessin de GUY CHENEVERT,
architecte

LUCIEN GODBOUT, ptre,
Séminaire de Québec.

Compte rendu de la séance

du 13 février 1966

Le président de la séance, M. le Docteur J. B. L. a ouvert la séance à 14 heures 15. Il a tout d'abord lu le compte rendu de la séance précédente, qui a été adopté sans discussion.

1. - LA TOUR

a) M. le Docteur J. B. L. a présenté un rapport sur les travaux effectués pendant la dernière année. Il a tout d'abord exposé les résultats obtenus dans le domaine de la recherche fondamentale, puis il a passé en revue les travaux effectués dans le domaine de l'enseignement. Il a enfin souligné les perspectives de la recherche pour l'avenir.

b) LA TOUR NOUS RAPPELE LE PASSÉ

M. le Docteur J. B. L. a rappelé les travaux effectués pendant la dernière année. Il a tout d'abord exposé les résultats obtenus dans le domaine de la recherche fondamentale, puis il a passé en revue les travaux effectués dans le domaine de l'enseignement. Il a enfin souligné les perspectives de la recherche pour l'avenir.

c) LA TOUR EST EN SUITE

M. le Docteur J. B. L. a exposé les travaux effectués pendant la dernière année. Il a tout d'abord exposé les résultats obtenus dans le domaine de la recherche fondamentale, puis il a passé en revue les travaux effectués dans le domaine de l'enseignement. Il a enfin souligné les perspectives de la recherche pour l'avenir.

d) LA TOUR EST ENFIN EN FIN

M. le Docteur J. B. L. a exposé les travaux effectués pendant la dernière année. Il a tout d'abord exposé les résultats obtenus dans le domaine de la recherche fondamentale, puis il a passé en revue les travaux effectués dans le domaine de l'enseignement. Il a enfin souligné les perspectives de la recherche pour l'avenir.

2. - LA CROIX

M. le Docteur J. B. L. a exposé les travaux effectués pendant la dernière année. Il a tout d'abord exposé les résultats obtenus dans le domaine de la recherche fondamentale, puis il a passé en revue les travaux effectués dans le domaine de l'enseignement. Il a enfin souligné les perspectives de la recherche pour l'avenir.

LIMINAIRES

Après 40 ans...

“L'on peut, par analogie, comparer les premières quarante années de vie d'une institution hospitalière à la marche d'un pèlerin au milieu d'une caravane. A la première oasis, après 20 à 25 ans, l'on constate que le quart de nos médecins fondateurs nous ont quittés en cours de route; et, poursuivant ce chemin de la vie hospitalière pour parvenir à cette deuxième oasis, après 40 ans, ce sont les trois quarts de nos biens aimés compagnons qui sont partis de ce monde”

“Que Dieu, dans sa bonté souveraine daigne récompenser nos pionniers dans le service de la profession médicale. Qu'il soit pour eux la joie qu'ils ont essayé de donner à leurs frères humains parmi nous”.

Extrait du discours du docteur
Willie Verge, à l'occasion de
son 50e de pratique médicale.

AVANT-PROPOS

A peine l'Hôpital de l'Enfant-Jésus vient-il de naître que déjà il a une histoire...

Malgré des débuts difficiles dans des locaux fort modestes, la vision et la tenacité de l'équipe qui a présidé à sa naissance laissaient déjà prévoir la réalisation certaine de l'Institution d'aujourd'hui.

Tour à tour un grand nombre de religieuses, de médecins et d'infirmières ont apporté leur collaboration au perfectionnement et à l'épanouissement de notre milieu hospitalier. Nombreux sont ceux qui ont consacré leur vie entière à l'Hôpital et continuent encore d'y collaborer de façon très active. Plusieurs l'ont fait dans le vif éclat des hauts postes qu'ils ont occupés, d'autres, dans l'ombre, ont oeuvré de façon non moins contributoire. Enfin, plusieurs sont tombés en cours de route imprégnant nos murs de multiples souvenirs et nos coeurs de reconnaissance.

Le lecteur trouvera dans les pages qui vont suivre les noms de ceux qui de près ou de loin, connus ou inconnus ont eu leur part de mérite dans l'édification et la continuité de l'oeuvre qui est aujourd'hui la nôtre.

Au nom de l'Exécutif du Bureau Médical et au mien, je félicite sincèrement les initiateurs de ce cahier souvenir ainsi que tous ceux qui ont bien voulu prêter leur concours à son élaboration. Ils ont accompli un travail utile et magnifique et nous les assurons de notre gratitude.

ROLAND LAVOIE, M.D.

Président de l'Exécutif
du Bureau Médical.

PRÉFACE

Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte. Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte. Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte.

Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte. Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte. Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte.

Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte. Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte. Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte.

Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte. Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte. Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte.

Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte. Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte. Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte.

LES FONDATEURS

PRÉFACE

Dans une pensée toute pieuse, de noblesse et de souvenir, il a été décidé de publier ce memento en hommage à ceux du Corps Médical de notre hôpital qui sont décédés.

Les religieuses Dominicaines ont tenu à faire coïncider ce geste avec l'avènement du quarantième anniversaire de fondation de l'hôpital de l'Enfant-Jésus.

Cet hommage aux médecins disparus, s'associe à un même geste reconnaissant à l'égard d'autres personnes qui ont oeuvré pour et dans ce milieu hospitalier en évolution constante.

Permettez à celui, qui depuis 33 ans, et s'étant vu devenir intimement lié aux fonctions médico-administratives depuis 28 années, d'y joindre son souvenir ému et reconnaissant à l'adresse de la vénérée mémoire de tous ces ouvriers du dévouement convaincu et soutenu.

Nous qui restons savons bien que sans elles et eux nous ne serions pas parvenus à être et rester ce que nous sommes: un groupe fervent au service des malades.

C. A. GAUTHIER, M.D.
Directeur Médical.

Mai 64.

PRÉFACE

Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte. Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte. Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte.

Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte. Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte. Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte.

Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte. Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte. Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte.

Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte. Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte. Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte.

Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte. Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte. Il est un grand plaisir de voir un livre de la sorte.

Esquisse historique: LA FONDATION

LES FONDATEURS

À l'automne de 1922, Mademoiselle Irma Levasseur, docteur en Médecine, forme le projet d'instituer à Québec un hôpital pour les enfants infirmes. Elle en fait immédiatement part au Docteur René Fortier, seul pédiatre du temps, et au Docteur Edouard Samson, seul orthopédiste de Québec. Ces trois médecins discutent longuement de ce projet et décident de fonder un hôpital pour enfants pauvres. Le 21 décembre de la même année, Mlle Levasseur acquiert la propriété Sheyhn, située à 55 Grande Allée, en face du Parlement. Unissant leur noble sentiment de bienfaisance envers les pauvres petits malades, les trois fondateurs résolurent d'y ouvrir un dispensaire et d'y commencer l'hospitalisation des enfants.

Le 31 janvier 1923, a lieu la première séance de consultation au Dispensaire: deux enfants y furent examinés et l'un d'eux fut immédiatement hospitalisé. "C'est le Mémorable Lucien Côté".

À cette même date, un Comité de dames patronnesses est formé. Ce sont Mesdames Georges Tessier, Philippe Landry, Jules Girouard, et Maximilian Mackay. Elles constituent de ce fait le premier exécutif du futur Conseil d'Administration. Durant ce même mois de Janvier viennent se joindre aux trois médecins précités, les Docteurs Albert Paquet, Jos. Vaillancourt et Emile St-Hilaire.

C'est cette première équipe, de médecins, de dames auxiliaires auxquelles se joignent, dès le début, quelques jeunes filles "gardes bénévoles", qui entreprend l'organisation de l'hôpital pour enfants.

LA CORPORATION :

De Janvier à Mai 1923, des admissions s'échelonnent et les procédures d'organisation progressent. Les médecins fondateurs voient leur nombre s'accroître; les Dames patronnesses se recrutent et s'affairent à asseoir l'oeuvre sur des bases solides. L'on songe à recueillir des dons de charité, mais l'on espère surtout des octrois du Gouvernement. L'incorporation de l'hôpital s'impose et le Juge P.-A. Choquette, connu de plusieurs membres, est consulté à ce sujet. C'est ainsi qu'il deviendra ami et collaborateur puisant de l'oeuvre.

Le 2 Mai 1923, l'hôpital reçoit ses "Lettres Patentes", son incorporation. En ce même jour avait lieu la bénédiction de la maison du 55 Grande Allée, et le Docteur René Fortier, président du Bureau Médical, lui "donne le nom d'Hôpital de l'Enfant-Jésus en souvenir du premier hôpital parisien pour enfants, fondé en 1801, sans savoir que les Soeurs Dominicaines de l'Enfant-Jésus seraient ses auxiliaires dévouées dès le 4 juin 1923 (1)".

Le 11 Mai, la Corporation tient sa première assemblée et élit son exécutif: Madame Georges Tessier, présidente; Madame Camille Pouliot, vice-

présidente; Madame J.-E. Girouard, secrétaire; Madame J.-M. Mackay, trésorière; Madame Philippe Landry, Madame Joseph Sirois, l'Honorable Jules P.-A. Choquette, l'Honorable Juge Pierre D'Auteuil, Monsieur Frank Byrne, tous Directeurs.

Dès le 25 Mai, cet exécutif devait être modifié. Madame Georges Tessier, démissionnaire, est remplacée par Madame Joseph Sirois et Madame Mackay, aussi démissionnaire, est remplacée par Madame Edmond Lemoine. Le Second Exécutif prend les rennes du pouvoir. Et la nouvelle présidente, Madame Joseph Sirois inaugure sa brillante carrière qui ne se terminera que le 11 juin 1946, alors que le Bureau Médical et la Corporation toute entière de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus cèdera, gratuitement et par acte notarié, tous ses droits et privilèges de propriétaire ainsi que tous ses biens à la Corporation des Soeurs Dominicaines de l'Enfant-Jésus.

Vingt-trois ans d'une administration hospitalière laïco-ecclésiastique splendide passait à l'histoire.

LE BUREAU MÉDICAL

Dans l'acte d'incorporation de l'hôpital - l'article 5 demande que soit formé un "Bureau de Médecins, qui feront le service Médical et Chirurgical de l'Hôpital, qui à cet effet, sera autorisé à faire des règlements qui devront être soumis à l'approbation des administrateurs".

Dès le 18 Mai 1923, quinze médecins et un dentiste se réunissent à la chambre du Juge P.-A. Choquette, au Palais de Justice et élisent leur premier exécutif: le Docteur René Fortier à la présidence, le Docteur Albert Paquet à la vice-présidence, le Docteur Jos. Vaillancourt comme secrétaire et le Docteur Wellie Verge comme assistant secrétaire. Le président est prié de rédiger et de présenter les Règlements du Bureau Médical à la prochaine assemblée fixée au 26 juin.

Le 26 Juin le Bureau Médical adopte ses Règlements et inaugure ainsi, en l'année 1923, le premier Bureau Médical de la région. Depuis cette date il n'a jamais cessé de se réunir.

Le texte original de sa Constitution comprend déjà toutes les structures médicales que l'on cherche encore aujourd'hui à réaliser dans tout milieu hospitalier. Déjà en 1923, certains esprits médicaux pouvaient légiférer pour la postérité des Bureaux Médicaux futurs de nos hôpitaux modernes.

LA RÉGIE INTERNE

Dès le 17 Mai 1923, Mesdames Georges Tessier et Camille Pouliot entreprenaient des pourparlers avec les Soeurs Dominicaines de l'Enfant-Jésus et informaient le lendemain la Corporation de leurs démarches préliminaires. Madame Joseph

Sirois la nouvelle présidente et Madame Jules Girouard la secrétaire eurent à continuer ces pourparlers.

Le 29 Mai, la Corporation apprenait que l'Archevêché permettait que "deux ou trois soeurs pourrout aller à cette maison d'ici à l'automne prochain, mais ne resteront là que durant le jour" (2).

Dès le matin du 4 Juin, trois religieuses Dominicaines, Soeur Gérard Majella, Soeur Marie Germaine, et Soeur Colombe de la Croix, quittent leur Monastère et viennent "à titre d'essai en aide à quelques personnes qui sont réunis en Comité — destiné à poser les bases d'un hôpital pour les petits malades pauvres" (3). La réception par les dames de la Corporation, et le Docteur René Fortier, est chaleureuse.

Quelques jours plus tard, le 15, Soeur Gérard Majella est désignée par la Corporation comme Directrice de la "Régie Interne". Elle commence alors une noble, laborieuse et éclatante carrière, qui n'a pas cessé depuis de se dérouler.

Dix jours sont à peine écoulés, que ces Soeurs décident de demeurer, à l'avenir, uniquement à l'Hôpital. La Communauté des Soeurs Dominicaines de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus s'y enracine officiellement le 21 Juin 1923, alors qu'une quatrième religieuse, Soeur Marie Raphaël se joint aux trois autres. Dès le mois d'Août, deux autres religieuses viennent s'adjoindre. L'avenir de la Régie Interne est assuré et prend son vol.

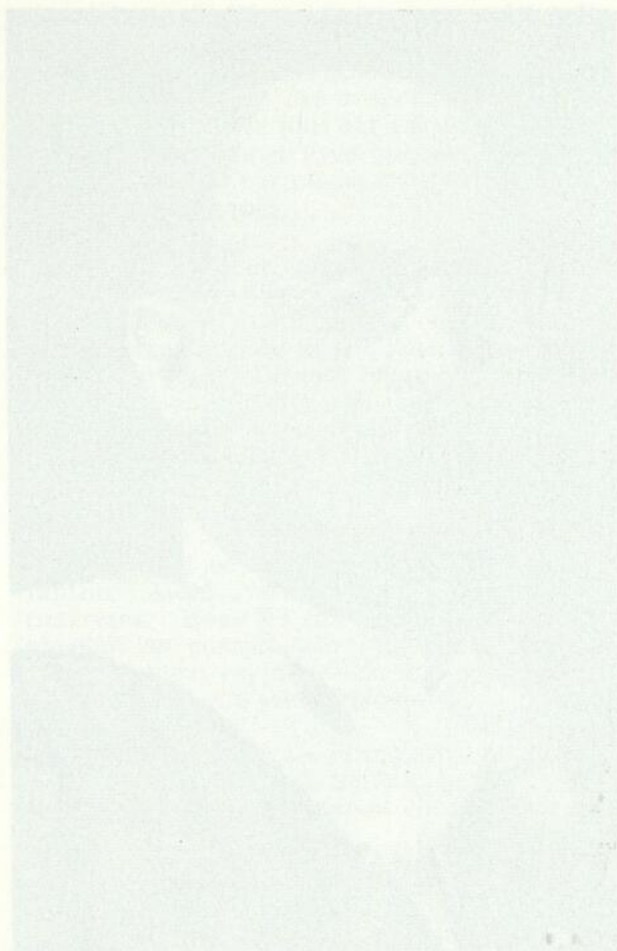
CONCLUSION

Avec l'arrivée des Soeurs Dominicaines, la structure administrative de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, que les fondateurs avaient conçue, est complétée.

Cette formule d'un hôpital laïc constitue des éléments fondamentaux suivants: un Conseil d'Administration laïc, un Bureau Médical, et une Régie Interne ecclésiastique, était à l'époque une grande innovation. Elle crée dans l'esprit de plusieurs un doute d'une réussite possible. L'on dût rapidement changer d'avis. Sa croissance rapide, sa haute valeur médicale et hospitalière prouva que les vues qui avaient présidé à sa création lui conféraient une solidité humaine que les années, les luttes, et les difficultés nées des hommes et des choses ne surent pas ébranler. Sa haute destinée, les soins des enfants malades, fut réalisée pleinement grâce à une Charité inébranlable et totale de tous. Sa Vie Médicale présente d'un hôpital général continue sa brillante enfance.

DE LA BROQUERIE FORTIER, M.D.
Directeur Médical
Hôpital Christ-Roi.

- (1) Soeur Bernadette de Lourdes, O.P. — Le Dispensaire de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus — Causerie du 31 Mars 1940 au Cercle Notre-Dame de Prouille — page 2.
- (2) Lettre du "Chanoine Charles-E. Gagné" le 28 Mai 1923.
- (3) Les chroniques de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus.



1

Le 1er janvier 1955, la population de la France métropolitaine s'élevait à 54 200 000 habitants. Cette population était répartie de la manière suivante :

Région	Population (en millions)
Paris	10,5
Nord	10,0
Centre	10,0
Est	10,0
Midi	10,0
Algérie	1,0
Maroc	1,0
Tunisie	1,0
Indochine	1,0
Indonésie	1,0
Malaisie	1,0
Singapour	1,0
Philippines	1,0
Thaïlande	1,0
Laos	1,0
Birmanie	1,0
Cambodge	1,0
Vietnam	1,0
Indonésie	1,0
Malaisie	1,0
Singapour	1,0
Philippines	1,0
Thaïlande	1,0
Laos	1,0
Birmanie	1,0
Cambodge	1,0
Vietnam	1,0

Le 1er janvier 1955, la population de la France métropolitaine s'élevait à 54 200 000 habitants. Cette population était répartie de la manière suivante :

Le 1er janvier 1955, la population de la France métropolitaine s'élevait à 54 200 000 habitants. Cette population était répartie de la manière suivante :

Le 1er janvier 1955, la population de la France métropolitaine s'élevait à 54 200 000 habitants. Cette population était répartie de la manière suivante :

Le 1er janvier 1955, la population de la France métropolitaine s'élevait à 54 200 000 habitants. Cette population était répartie de la manière suivante :

Le 1er janvier 1955, la population de la France métropolitaine s'élevait à 54 200 000 habitants. Cette population était répartie de la manière suivante :

Le 1er janvier 1955, la population de la France métropolitaine s'élevait à 54 200 000 habitants. Cette population était répartie de la manière suivante :

Le 1er janvier 1955, la population de la France métropolitaine s'élevait à 54 200 000 habitants. Cette population était répartie de la manière suivante :

Le 1er janvier 1955, la population de la France métropolitaine s'élevait à 54 200 000 habitants. Cette population était répartie de la manière suivante :

Le 1er janvier 1955, la population de la France métropolitaine s'élevait à 54 200 000 habitants. Cette population était répartie de la manière suivante :

René Fortier (1866 - 1929)

Né à Ste-Marie de Beauce en 1866, René Fortier était issu d'une famille de médecin, où les principes d'ordre et de travail, de probité et de devoir étaient de tradition familiale. Cette éducation première, généralement la plus forte de toutes, a laissé chez lui une empreinte profonde et durable.

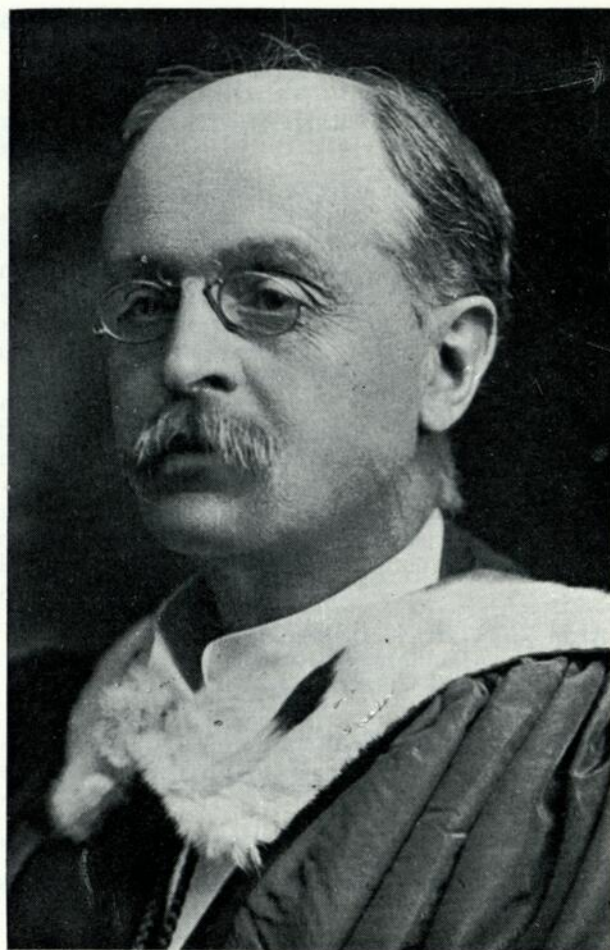
Tout jeune encore, sa famille l'envoya au Collège de Lévis faire ses études de belles-lettres. Il y réussit si bien qu'il sortait de rhétorique, avec le beau titre d'académicien. Le jeune écolier vint ensuite au Séminaire de Québec faire "ses sciences", comme on dit entre collégiens. Et en 1886, il terminait ses études classiques avec le titre de bachelier ès-arts qui était plutôt rare dans ce temps-là.

A ce tournant de la vie, on choisit une carrière; il opta pour la médecine. Mais après une année d'études médicales, il se sentit appelé à la vie religieuse. Il entra au Grand Séminaire de Québec. Puis après quelques mois d'études philosophiques et théologiques il quittait la soutane pour reprendre la toge universitaire, et terminer ses études médicales. Là encore il réussit. Tenace, laborieux et servi par une belle intelligence, il eut vite fait de conquérir les premières places, et sortit de l'Université, en 1891, avec le diplôme de Docteur en Médecine, avec distinction.

MÉDECIN DES ENFANTS...

Mais la Providence voulait qu'il ne fut pas un médecin ordinaire. A cette époque, qui remonte à près de 40 ans, une science nouvelle venait de naître à l'horizon de la médecine: je veux parler de la Pédiatrie... autrement dit: LES MALADIES DE L'ENFANCE.

L'Université Laval, toujours à l'affût des progrès à réaliser, se dit alors qu'elle ne pouvait pas, sans faiblir à sa tâche, ne pas procurer à ses élèves cette connaissance toute spéciale. Elle pria donc le jeune docteur Fortier d'aller étudier en Europe, cette branche nouvelle de la médecine. Elle ne pouvait choisir un jeune homme plus laborieux, plus consciencieux et plus dévoué. Ses prévisions furent justes. Le docteur Fortier consacra deux années à cette étude, à Paris. A son retour, l'Université lui confia la chaire de pédiatrie, où il a enseigné pendant plus de trente ans, avec la compétence que tout le monde lui reconnaissait.



Nulle fondation ne fut plus capable de rehausser le niveau des études médicales de cette chaire de pédiatrie. Au surplus, nulle fondation ne fut plus opportune. J'ai assez vécu pour savoir que les générations médicales, qui ont précédé cette époque, vivaient dans une ignorance quasi complète des maladies des enfants. Il faut se rappeler les statistiques démographiques du temps pour savoir comme la mortalité infantile était alors considérable, et cela non seulement dans notre province, mais dans le monde entier. Depuis cette date, grâce à la diffusion de ces connaissances nouvelles, si utiles et si pratiques, grâce aussi aux préceptes de l'hygiène, grâce surtout à la formation de plusieurs générations de médecins, touchant ces matières, le taux de la mortalité infantile a toujours été en diminution à Québec comme ailleurs. Et ce sera le grand mérite du professeur Fortier d'y avoir largement contribué.

Plusieurs fois, le docteur Fortier est retourné à Paris, toujours dans le but de se perfectionner, dans son art. Sa valeur y fut même reconnue. C'est ainsi qu'un jour, en 1922, assistant à un congrès international de la protection de l'enfance, on lui fit le grand honneur de présider une séance. Il était à sa place.

D'où lui venait donc cette considération, cette valeur ?

Dans son livre récemment publié à Paris, et intitulé "Qu'est-ce que la médecine", le professeur Rist a écrit les lignes suivantes: "Pour être sans cesse à la hauteur des responsabilités morales de notre profession, le plus sûr est de s'y consacrer entièrement, de l'aimer avec passion, et de s'y perfectionner toujours par un constant et tenace effort".

L'HOMME D'UNE IDÉE. . .

Ces quelques mots tracent tout le programme que Fortier a réalisé à la lettre. Il fut en quelque sorte l'homme d'une idée. Le bien-être de l'enfance fut l'oeuvre de toute sa vie, l'oeuvre de son coeur et de son cerveau. Le soin des petits fut son unique préoccupation, je dirais même sa passion. Ainsi restera-t-il dans le souvenir des Québécois comme "LE MEDECIN DES ENFANTS". Et c'est parce qu'il les aimait, qu'il a acquis, dans l'art si difficile de déchiffrer leurs maladies, une incomparable maîtrise.

C'était en effet une autorité en médecine infantile. Aussi avait-il la confiance unanime de ses confrères. Dans les cas difficiles c'est lui que l'on appelait en consultation. Et c'était beau de voir alors comment rapidement le diagnostic et le pronostic luisaient à son sens clinique.

Que vous dirais-je maintenant de l'homme ? Gentilhomme accompli, toute sa personne, son maintien, ses procédés dénotaient chez lui une éducation parfaite.

A ses qualités innées se joignait un discret effacement, une bonté naturelle, une politesse exquise. Homme sincère, on admirait sa loyauté, sa droiture, autant que son énergie et sa force de caractère. Tous ces dons rendaient son commerce agréable et le faisaient estimer de tous ceux qui l'approchaient. Plus que cela : on était fier de son amitié.

Et s'il me fallait résumer par un mot la note dominante de son caractère, je dirais qu'il fut l'homme du devoir poussé même jusqu'au scrupule.

En voici un exemple typique. Le docteur Fortier s'était cru obligé de faire durer chacune de ses cliniques médicales 1½ heure. Or il m'a été donné de lire sur ses notes qu'une de ses dernières cliniques, faite au cours de l'automne 1928, avait duré 1¼ heure. Mais sur les notes de la clinique suivante, je lisais 1¾ heure. Ce petit trait, qui est authentique, montre bien l'homme tel qu'il était, c'est-à-dire un honnête homme.

Et c'est parce qu'il portait très haut ce sentiment du devoir qu'il a travaillé jusqu'à l'épuisement de ses forces. Terrassé par une affection cardiaque contre laquelle il luttait depuis deux ans, Fortier s'est résigné, et s'est éteint doucement comme sa vie du reste.

La plupart connaissent ce tableau de peinture où l'auteur représente une scène de travailleurs des champs, un soir d'été, quand la tâche est finie. On y voit entre autres personnages un moissonneur, fatigué, qui attend avec calme que le maître du champ

passe et lui remette son salaire. Ainsi le docteur René Fortier, au soir de sa vie, a vu arriver sans effroi la fin de la journée, et l'heure où passa le Divin Maître.

Toute sa vie fut en effet celle d'un sage. Sa grande joie une fois sa journée terminée, était de se reposer au milieu des siens, et de jouir du bonheur et de la paix de son foyer, où il donna l'exemple des plus belles vertus domestiques.

Le docteur Fortier n'a guère fait parler de lui durant son vivant. D'ailleurs, c'eût été contraire à ses goûts, tant il était ennemi de toute réclame et de toute ostentation. Sa modestie n'avait d'égal que son savoir et sa probité. Et puis les échos de nos congrès ont rarement retenti du bruit de sa parole. C'était plutôt un timide. Avec cela que la médecine infantile n'a pas le don de jeter autant d'éclat que ses grandes soeurs aînées : la médecine générale et la chirurgie. Mais sans faire autant de bruit, elle n'en fait pas moins de bien.

IL A FAIT UNE LARGE PART DE SA VIE AUX DEVOIRS DE LA CHARITÉ . . .

Du bien . . . Oh ! comme il aurait de belles choses à dire sur ce chapitre sur le compte du docteur Fortier.

Le soin des pauvres a toujours été un titre de noblesse pour notre profession. Dans le monde agité où nous vivons, les médecins demeurent les serveurs impassibles d'un idéal de miséricorde. De nos jours encore tous les pauvres malades de nos hôpitaux, de nos hospices, de nos crèches, de nos maternités, et même ceux de la ville reçoivent des soins attentifs des médecins, et cela, sans autre rémunération que le plaisir de soulager leurs misères physiques et morales, et de rendre la vie meilleure.

Jusqu'à sa mort, Fortier est resté fidèle à cette tradition vivifiante de l'altruisme. Il a fait une large part de sa vie aux devoirs de la charité. Demeuré de la vieille école, de celle que la ruée de l'or n'a pas encore entamée, il croyait encore au sacerdoce de la médecine, et il le pratiquait . . . La liste serait longue de tous ces déshérités de la fortune et de la santé qui ont bénéficié gratuitement des lumières de son intelligence et des bontés de son coeur. Qu'il me suffise de mentionner les institutions où il a travaillé toute sa vie : le Sacré-Coeur, l'Hôtel-Dieu, l'Enfant-Jésus, La Crèche, le St-Sacrement, et puis enfin le Patronage.

A ses amis, à ses proches qui lui conseillaient dans les derniers mois de son existence, de ménager ses forces qui déclinaient, il répondait tout simplement : Bah ! c'est pour mieux remplir ma vie.

Aussi je me figure que tous ces beaux gestes de charité ont dû être comme autant de rayons du ciel qui ont illuminé la fin de ses jours.

A ce moment de mon discours, je me demande ce qu'il faut le plus admirer de lui : le trésor de ses hautes qualités morales, ou l'épanouissement de ses belles vertus civiques.

IL FUT UN VÉRITABLE HOMME D'OEUVRES...

Car il fut non seulement grand comme médecin, mais aussi grand comme citoyen.

Son rôle social ne fut pas inférieur à son rôle scientifique. Et en homme de bien qu'il était, il savait que le devoir social existe surtout pour la classe instruite, parce qu'elle a reçu plus que les autres, et que, ce que l'on reçoit en plus, comme dit Brunetière, n'augmente pas nos droits, mais nos obligations.

Aussi a-t-il fait deux parts de sa vie: une part qu'il a donnée à sa famille et à sa profession, et l'autre part au bien public.

En véritable apôtre, il s'est penché sur les maladies sociales, comme il s'est penché sur l'enfant malade.

Il fut un véritable homme d'oeuvres. L'histoire dira qu'il ne s'est pas fondé dans ce dernier quart de siècle, à Québec, une seule oeuvre destinée à la protection de l'enfance, sans qu'on ait eu recours à ses lumières et à son expérience. C'est lui qui a organisé les "Gouttes de Lait" qui ont produit tant de bienfaits à notre population, et qu'il a dirigées toute sa vie. Et comment ici, ne pas associer à son nom celui de cette grande dame de Québec, qui a été fondatrice de ces consultations de nourrissons, et qui en est restée l'âme dirigeante: Madame Jules Tessier. C'est lui, le docteur Fortier, qui depuis 25 ans, a été le directeur médical de la Crèche, et tout seul a soigné ces pauvres enfants abandonnés. Malheureusement ce n'est que de son lit de malade qu'il a pu assister au parachèvement de son oeuvre de prédilection, s'occupant encore de sa réorganisation. C'est à lui enfin qu'on s'est adressé quand il s'est agi de fonder l'hôpital de l'Enfant-Jésus; et c'est aussi à lui qu'on en a confié la direction médicale.

Voilà des oeuvres qui démontrent bien que le professeur Fortier s'est largement acquitté de sa

dette envers la société, et de ce chef s'est acquis des titres à la reconnaissance publique.

IL EST DE CEUX QUI N'ÉTANT PLUS, AGISSENT ENCORE SUR NOUS...

Pascal, ce profond penseur, a dit quelque part que, dans l'échelle des valeurs sociales, les oeuvres de charité sont d'un ordre infiniment supérieur aux oeuvres matérielles et même spirituelles.

Fort de cette parole aussi autorisée, je ne crains pas de placer le professeur Fortier notre Collègue parmi les bienfaiteurs de la cité de Québec.

Telle est rapidement esquissée la carrière de cet homme d'élite dont la vie est un exemple et un enseignement.

Et c'est par ce merveilleux ensemble de qualités de l'esprit, du coeur et du caractère que Fortier fut un maître dans toute l'acceptation du terme. Et le professeur fut ici, non seulement un guide du savoir, mais il enseigna sa propre vie. Et quand cette vie est comme la sienne, droite, désintéressée, noble, elle laisse dans l'esprit de ceux qui ont été les témoins, une empreinte ineffaçable.

Lui qui fut toujours un grand modeste, ne se douta jamais de la place qu'il tenait dans la population québécoise.

Sa mort nous la révéla bien. Et le vide qu'elle a produit sera difficilement comblé. Seulement Fortier n'est pas mort tout entier. Il est de ceux qui, n'étant plus, agissent encore sur nous. C'est en effet le propre de ces gens qui ont passé en faisant le bien de prolonger leur influence salutaire, en éveillant dans l'âme de ceux qui sont appelés à leur succéder comme un écho de leurs vertus.

Quant à nous qui avons vécu près de lui des années nombreuses, nous voulons, relevant le flambeau de ses mains défaillantes, le prendre comme guide et continuer son oeuvre si magnifiquement commencée.

Albert Jobin

Joseph Morin (1879 - 1931)

Le docteur Joseph Morin naquit à la Baie St-Paul, le 19 août 1879. Son père marchand, fut député de Charlevoix à la législature de Québec pendant de nombreuses années.

Il fit ses études classiques au Collège de Lévis et obtint son doctorat en médecine de l'Université Laval en 1904.

Pendant 12 ans, il pratiqua la médecine à St-Gédéon, Lac St-Jean. C'est à Québec, de 1916 à 1931, que se déroula la deuxième partie de sa carrière médicale. Elle fut interrompue en 1920 par un voyage d'études à Paris. A l'hôpital des Enfants-malades, on lui décerna un certificat d'hygiène et de clinique de la première enfance.

Par la suite, il consacra la majorité de son temps aux soins des enfants et prit une part très active aux premiers développements de l'hôpital de l'Enfant-Jésus. Son épouse, Mathilde Pilt, collaboratrice dévouée dans l'organisation de l'hôpital de l'Enfant-Jésus fut membre du Conseil pendant quelques années.

Il pratiqua la médecine pendant quinze ans, quand il mourut prématurément le 3 août 1931; à l'âge de 52 ans. Le docteur Morin était issu d'une famille de 10 enfants. Lui survivent 3 frères: le juge Emile Morin, Arthur et Alfred; deux soeurs: madame J.N. Delage et mademoiselle Clémence Delage. Il avait deux enfants: Marcelle (Madame JeanPaul Dugal) et Charles.

Il fut appelé à donner des cours aux infirmières de l'hôpital de l'Enfant-Jésus et cela pendant plusieurs années. Il s'occupait également du Dispensaire de la "Goutte de Lait" etc.

Cette mort enlève à la profession médicale un praticien émérite dont le dévouement inlassable lui avait attiré une clientèle nombreuse et choisie; ce départ subit de l'un de nos dévoués fondateurs en 1931, plonge dans le deuil l'une des familles distinguées les plus avantageusement connues dans cette ville comme ailleurs. Derrière cette pierre tombale, où l'oubli n'a pas encore trouvé racine nous demeurons confiants que la main si expérimentée et si sympathique de cet homme éminemment chrétien et pleuré de tous, que cette main paternelle veillerait



de là-haut encore plus attentivement sur l'oeuvre naissante, et sur sa chère famille.

UN VRAI MÉDECIN . . .

La mort frappait récemment une des plus distinguées familles de Québec, dans la personne de M. le docteur Joseph Morin.

Cette disparition si subite atteint tous ceux qui ont eu l'avantage de le connaître: soit comme l'homme du monde dont il incarnait le type du parfait gentilhomme; soit au chevet de ses malades, où il dispensait tout l'art de sa médecine. Le connaître c'était déjà l'estimer; tant ses qualités de l'esprit et surtout du coeur perçaient au premier abord.

Aussi combien de nombreuses familles riches ou pauvres, garderont la mémoire de son dévouement empressé. Car le docteur Morin était bien le "vrai médecin" qui fait de sa science, un art; et de sa vie un apostolat auprès de tous ceux qui souffrent. Qui apporte auprès de la misère aussi bien que l'opulence, la même affabilité et le même souci de devoir.

Que de pauvres petits bambins il a disputé aux affres de la maladie! Et j'en connais certains

qui ont eu le coeur bien gros, et dont les yeux ont laissé glisser des perles au souvenir ému de leur "bon médecin de famille".

Un tel inlassable dévouement consume rapidement le physique de qui le dispense. C'est ainsi que celui qui luttait avec tant d'acharnement pour conserver une mère à ses enfants, ou pour ranimer l'étincelle de vie, dans la fragile existence d'un bébé naissant, s'est vu à son tour terrassé par la terrible maladie. Il n'a pu lui opposer la résistance qu'il avait

si avantageusement dépensé au chevet de ses chers malades.

Nul doute que le Bon Dieu qui sait infiniment mieux que l'homme reconnaître et récompenser à sa juste valeur le mérite, a accueilli avec joie dans son sein ce bon chrétien qui avait su cultiver si bien la fleur "par trop rare du dévouement". Il a voulu, pour le rendre plus méritoire, doubler par l'isolement d'êtres très chers, son suprême sacrifice.

Extrait de L'Action

Herménégilde MacKay **(1900 - 1935)**

Né à Ste-Famille, Ile d'Orléans, le 18 juillet 1900, il fit ses études primaires au même endroit, et son cours classique au Séminaire de Québec. Bachelier ès-arts en 1922. Études médicales à l'Université Laval. Il obtint son doctorat en 1927. Il a toujours pratiqué sa profession à Beauport-ville. La même année, il épousa, mademoiselle Aline Gagnon. De cette union sincère naîtront 3 garçons : André, Claude et Roger ; une fille, Aline.

LIEUTENANT-COLONEL "LE RÉGIMENT DE QUÉBEC"

Vers 1920, il entra dans la milice comme lieutenant dans le régiment de Québec où par son travail et son initiative il avait su gagner tous les grades qui devaient le mener au commandement de son unité en 1934. C'est en devoir actif au cours d'un exercice militaire à Connaught Range au mois d'août dernier, qu'il contracta les germes de la maladie (anthrax) qui devait l'emporter. Le régiment de Québec a pleuré son commandant. De ses officiers et de ses hommes, il était apprécié pour son urbanité et pour sa justice. Il avait contribué au prestige de cette vaillante unité militaire, ne lui épargnant ni son temps ni son dévouement.

Trop tôt enlevé à l'affection de ses parents et de ses nombreux amis, la vie du docteur MacKay s'est achevée sur une expression unanime de sympathies qui témoignent de son dévouement médical, de l'heureux naturel de son caractère et de la noblesse de ses convictions religieuses.

Le docteur MacKay avait ce talent de conserver ses amis. Ceux-ci l'estimaient pour la simplicité de ses manières qui ne le gênaient pas. Il était droit, humain, charitable envers tous.

IL FUT UN GRAND HOMME DURANT TOUTE SON EXISTENCE...

D'une nature plutôt timide, il ne s'ouvrait pas au premier abord... Mais ceux qui réussissaient à gagner ses confidences, ne tardaient pas à le découvrir et à réaliser quelle tenacité dans le courage et quelle intensité dans l'action se révélaient sous un extérieur discret et modeste.



Il s'occupait de sports, de milice, d'équitation. Il était fervent. Il s'enthousiasmait facilement ; mais, dans toutes ses occupations qui étaient une soupape à ses activités professionnelles, il détenait l'essentiel, savoir la constance de l'effort, la logique et la coordination du détail fortement relié au principal.

Avec quelle générosité le docteur MacKay restait au chevet de ses malades ! Il les suivait et se dévouait pour eux avec empressement qui trahissait sa grande sensibilité et son bon coeur. Il prenait bien soin d'étudier un bouquin ou une revue médicale pour découvrir de nouveaux traitements.

Il s'éprenait de sa profession médicale qu'il cultivait dans les moindres détails techniques. Médecin général, il entendait bien demeurer toute sa vie fidèle à cette orientation universitaire. A plusieurs reprises, il se déclarait heureux de sa vocation et se félicitait d'avoir choisi Beauport comme le centre de son cadre professionnel.

Le docteur MacKay fut un grand homme durant toute son existence, laquelle malheureusement fut de trop courte durée. Il décéda le 18 mars 1935 à l'hôpital de l'Enfant-Jésus, à l'âge de 34 ans et 8 mois.

La famille et les nombreux amis du docteur MacKay gardent dans leur coeur, le souvenir d'une vie faite de dignité et de droiture.

E. Pouliot, N.P.

CULTE DU DEVOIR PROFESSIONNEL...

Quatre decennies, dans la vie d'un hôpital sont peu de chose. Par contre si au cours de ces quatre decennies, il s'est produit des transformations importantes au sein du milieu hospitalier, chaque decennie acquiert une signification particulière et jalonne de points de repère, la vie de l'hôpital.

Mon confrère et ami, le docteur Herménégilde MacKay a appartenu à cette époque où la technique et la science médicales n'avaient pas encore dit leur dernier mot. Il a été de ceux dont le dévouement à ses malades occupait une place première au rang des valeurs qui n'avaient pas encore cédé complètement leur place.

L'acharnement au travail aura été le fait saillant de la vocation médicale telle que le concevait le docteur MacKay.

J'ai eu le privilège d'être de sa promotion tout au long de son cours classique et de son cours de médecine. Même à ce moment, de temps à autre, il laissait percer son esprit de travail sans lequel ses talents n'auraient pu être mis à sa contribution.

Il serait trop long de vouloir rapporter ici quelques-unes des anecdotes dont je fus le témoin. Toutes traduisaient d'une façon ou d'une autre, une auto-discipline qui n'acceptait pas de quartier.

Il aura laissé à l'Institution et à tous ceux qui l'ont bien connu, l'exemple d'une droiture de conscience professionnelle sans gloire, dont l'humilité servira toujours d'exemple. A qui veut regarder d'un peu plus près, Herménégilde aura mis au service de ses semblables tous les acquis de son éducation reçue au sein d'une famille connue et respectée, dans la ville de Québec.

Aux survivants de sa promotion en médecine, il reste à prier pour lui et à remercier les autorités de l'hôpital de l'Enfant-Jésus d'avoir évoqué son souvenir à l'occasion de cet anniversaire.

Marcel Langlois

Joseph Lachance (1877 - 1937)

Le docteur Joseph Lachance est né à l'Ancienne-Lorette, le 1er avril 1877; il a fait ses études classiques au Séminaire de Québec et ses études médicales à l'Université Laval. Après l'obtention de son doctorat en médecine, il épousa, le 16 février 1903, mademoiselle Marie-Louise Sanfaçon, fille aînée du docteur Sanfaçon, de la paroisse de Beauport.

Tous ceux qui ont connu de près le docteur Joseph Lachance ont gardé de lui le souvenir d'un homme aimable, enjoué, travailleur infatigable et semant la bonne humeur. Ces traits de caractère, comme son large sourire demeurent encore vivants et agréables.

Je voudrais, cependant, présenter du docteur Lachance un autre trait de sa vie professionnelle relativement courte. Il fut l'homme des transitions: entre la médecine à domicile et la spécialité à l'hôpital; entre la pratique générale et l'anesthésie. (Il a été anesthésiste pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie). La pratique médicale et chirurgicale des années 1920 ressemblait d'assez loin à la médecine d'aujourd'hui. On était, alors, privé des grandes découvertes biochimiques et antibiotiques. Les moyens pour lutter contre l'infection, les maladies microbiennes, étaient fort réduits. La médecine des cataplasmes, des révulsions, des drainages lents et pénibles, luttait tant bien que mal contre les atteintes microbiennes, alors graves comme la pneu-



monie, la péritonite ou la tuberculose articulaire ou pulmonaire.

L'HOMME DES TRANSITIONS . . .

C'est dans ces circonstances que le docteur Lachance, d'abord praticien général à Beauport, commence à pratiquer sa spécialité d'anesthésiste pour le docteur Joseph-Edouard Samson à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, puis à Montréal dans le Service d'Orthopédie à l'Hôpital du Sacré-Coeur.

Homme de transition, le docteur Lachance même devenu anesthésiste de carrière, n'avait encore à sa disposition que le masque d'ombredame pour l'anesthésie par l'éther. Ce procédé, plus tard, remplacé par l'utilisation du protoxyde d'azote, puis du gaz cyclopropane, etc., a évolué jusqu'à l'induction anesthésique par injection de panthotal. Cette dernière technique supprime chez le patient l'angoisse des débuts de l'anesthésie et facilite la tâche du médecin.

Le docteur Lachance, pendant plusieurs années jusqu'à ce qu'il éprouve quelques signes de fatigue cardiaque, a été le seul anesthésiste pour le docteur Joseph-Edouard Samson et tout le Service d'Orthopédie de l'Hôpital du Sacré-Coeur. Plus tard,

le docteur Cousineau, lui-même entraîné par le docteur Lachance, lui vint en aide. Le docteur Lachance a tenu son poste jusqu'à la fin, même après qu'il eut senti les premières atteintes de son mal (thrombose cardiaque) qui devait l'emporter, le 20 août 1937.

Fidèle compagnon du docteur Samson, le docteur Lachance a suivi ce dernier dans ses joies comme dans ses déboires. Il a toujours partagé l'idéal du grand orthopédiste qu'il savait réconforter par sa souriante bonne humeur. Collaborateur discret et toujours ponctuel il a été pour le docteur Samson non seulement l'ami de tous les jours le confident mais la cheville portante de l'équipe chirurgicale que le docteur Samson a voulu maintenir auprès de lui. Ce dernier sentait ses malades en pleine sécurité quand il les confiait pour anesthésie à l'habileté du docteur Lachance.

Si jamais on écrit un jour l'histoire de l'orthopédie au Québec on se souviendra du nom du docteur Joseph Lachance le compagnon des débuts du docteur Samson l'homme de transition entre l'anesthésie d'hier et les brillantes réussites de l'anesthésie d'aujourd'hui.

Henri Samson s.j.

Edmond Verge (1881 - 1938)

Né à Québec, le 23 octobre 1881, le docteur Edmond Verge, tout comme son frère Willie, fut élevé dans une atmosphère médicale.

Après ses études secondaires au Séminaire de Québec et à l'Université St-Dunstan, Charlottown (I.P.E.), il s'inscrivit à la Faculté de médecine de l'Université Laval; il obtint son doctorat en médecine en 1906.

Ayant pratiqué la médecine durant quelque temps, à "Clark City" sur la Côte nord, il décida de se perfectionner; il suivit donc des cours, durant un an, en Ecosse et à Paris.

De retour d'Europe, il s'installa en Gaspésie où il pratiqua durant de nombreuses années et où il laissa un excellent souvenir; c'est d'abord à Gaspé qu'il exerça son art tout en occupant les fonctions d'officier militaire durant la "première grande guerre". Vers 1919, il s'installa à Grande Rivière, où il pratiqua la médecine jusqu'en 1929. De retour à Québec, la même année, il ouvrit son bureau à Limoilou et devint médecin-visiteur à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus auquel il était très assidu et attaché.

Le docteur Edmond Verge qui s'était toujours intéressé à la chose militaire, était lieutenant-colonel et assistant-commandant du district médical numéro 5.



D'un très grand dévouement et d'une charité remarquable, auprès de ses malades comme au niveau des organisations philanthropiques, le docteur Verge était, au moment de son décès, le 10 juillet 1938, président de l'Association Ambulancière St-Jean, dont il était également "membre à vie".

D'un caractère jovial, d'un esprit vif et d'une ponctualité presque militaire, le docteur Edmond Verge ne comptait que des amis.

Puisse cette courte nécrologie lui rendre un hommage posthume bien mérité.

Ernest Verge

Paul-Eugène Roy (1913 - 1939)



Né à Lévis le 28 février 1913, il fit ses études primaires chez les Frères Maristes et son cours classique au Collège de Lévis. Il termina ses études médicales à Laval en juin 1938; c'est alors qu'il fut accepté à l'hôpital de l'Enfant-Jésus comme médecin résident et assigné au Service de Médecine, alors dirigé par le docteur Henri Laliberté.

Après 7 mois de travail à notre hôpital, le 24 janvier 1939, en plein exercice de ses fonctions d'interne de l'hôpital, alors qu'il venait justement d'assister un grand malade, il s'écroula sur le parquet et mourut malgré les secours des médecins qui l'entouraient.

La mort soudaine du docteur Paul-Eugène Roy a plongé dans une profonde consternation toute la population de Lévis.

Jeune encore et apparemment en pleine vigueur, il a été ravi en quelques minutes à l'affection de tous les siens par une hémorragie cérébrale foudroyante.

Paul-Eugène Roy est tombé au champ d'honneur du devoir et il vivra longtemps au milieu de nous tous par son souvenir et ses exemples. Ce jeune médecin fut une grande personnalité; et c'est pourquoi cette vie très brève laisse dans l'esprit et le cœur de ceux qui l'ont connu une si profonde impression... il ne laisse que des regrets.

Maurice Roy

TOMBÉ AU CHAMP D'HONNEUR

La jeune génération n'a pas eu le plaisir et le bonheur de connaître feu Paul-Eugène Roy, car il est mort subitement en 1939.

Je l'ai bien connu comme ami de la famille et comme son patron dans le Service de Médecine. On m'a supplié d'écrire un "articulet" à son sujet. C'est réveiller un vieux chagrin personnel et je redoute d'être trop parcimonieux à sa mémoire.

Car même avec le recul du temps, je ne sais pas encore s'il faut louer davantage ou son éducation familiale racée, ou sa sociabilité impeccable qui l'entourait d'amis fidèles, ou ses principes moraux et religieux sans jansénisme, ou son civisme en pleine éclosion. Il me semble que "Pold", comme on l'appelait, aurait réussi en toute sphère d'activité.

Par atavisme, fils de médecin dévoué et par surcroît politicien honnête, mais fort rusé (ce qui ne nuit pas toujours) "défunt" Paul-Eugène selon l'expression du terroir, opta pour la médecine. Il eut réussi en sciences sociales aussi bien que dans la

soutane d'un Jésuite; mais non, la simple et bonne profession de médecin lui suffit.

Après les années réussies à l'Ecole, il vint faire ses premières armes à l'Enfant-Jésus comme stagiaire pour devenir ensuite résident en médecine. Tous mes collègues d'alors ont pu observer avec profit ce longiligne, maigre, un peu courbé, mais souriant le jour ou la nuit, dans la réussite comme dans l'adversité.

Nous savons tous que l'introduction à la grande science de la clinique n'est pas toujours claire comme le soleil du midi.

Il faut savoir regarder et voir, se taire et écouter, flairer en tous sens et replis, palper sans blesser, percuter sans défoncer: tout cela et bien d'autres choses avant d'écrire ses réflexions, formuler un diagnostic plausible, probable, moins souvent irréfutable. "Pold", par instinct ou hérédité, fit tout cela et de bon cœur, dès le début. Ajoutez en plus une saine curiosité et le désir de bien servir.

Que de fois n'ai-je point observé avec plaisir qu'il suffisait de dire; ce début d'ictère mérite d'être étudié sans retard; ou cette fièvre est insolite, pour apprendre que Paul-Eugène passait la soirée suivante à étudier ces cas pour revenir le lendemain avec tous les documents propres à orienter la recherche clinique. Remarquez qu'aucun de nous l'en avait chargé expressément.

PERSONNE N'EUT PU LUI FAIRE UN REPROCHE...

Si à ces seuls traits, vous ne reconnaissez pas le jeune médecin, curieux d'apprendre et désireux de servir ses malades en même temps que ses maîtres, il faut chercher ailleurs la signification du devoir

accompli. Je crois pouvoir affirmer que personne n'eut pu lui faire un reproche, car Paul-Eugène était tout cela : charitable, dévoué et désireux de s'instruire ; et nous devons abréger.

Il me semble donc que le soleil se levait à peine sur une belle carrière, mais il faisait assez jour pour entrevoir ses succès.

Cependant, quelque chose n'allait pas dans sa santé. Il souffrait d'affreux maux de tête ni migraineux, ni cardio-rénaux ; chose curieuse après ses souffrances, il pouvait dormir à son saoul.

Tenez au cours d'un voyage de pêche que je fis avec lui et son père, il dormit quatre jours et quatre nuits d'affilée sauf, pour manger et satisfaire la vie végétative. J'en fis remarque à son père qui me dit : "Il est souvent comme cela, tâche donc de l'examiner dans ton service". De retour, je conseillai à "Pold" de se faire examiner à fond. Il me répondit : "Les maux de tête je les bénis car j'ai le bonheur de dormir comme un sourd après mes crises". Donc, comme tout médecin qui se respecte, il refusa d'être examiné ; pourquoi ? mystère.

La vie s'écoulait comme toujours lorsqu'un soir en répondant à un appel, il longe le corridor et s'écrie devant une infirmière : "J'ai un mal de tête à faire mourir un chien". Il titube et s'écroule sur le parquet avec le fracas de ses six pieds. Tous accourent à lui. Une autopsie révélait une inondation cérébrale. Ainsi se terminait une vie prometteuse à peine commencée. Nous pouvons tous espérer que ce jour ne fut pas un "dies irae", mais un requiescat in pace.

Henri Laliberté

... AUX ÂMES BIEN NÉES, LA VALEUR N'ATTEND PAS LE NOMBRE DES ANNÉES.

Le destin de tout être humain est plein de mystère et il est déterminé d'une façon irrévocable par la Providence seule. Celui du Dr Paul-Eugène Roy, l'un de mes camarades de collège, fut tragique.

Nous venions à peine de terminer nos études universitaires et mon ami Paul-Eugène qui débutait brillamment dans la carrière de médecin qu'il avait

choisie, fut subitement frappé par une hémorragie cérébrale foudroyante.

Nous avions débuté ensemble au Collège de Lévis et durant les dix années de notre cours secondaire, une amitié constante nous a toujours réunis. Je me rappelle avec émotion ce charmant compagnon qui durant toute sa vie de collégien, fut toujours débordant de générosité, de gentillesse et d'attention pour ses confrères et tous ceux qui l'approchaient.

Déjà, il s'était révélé bon, charitable et prêt au dévouement pour les autres et le choix de sa carrière n'avait donc surpris aucun de ses amis.

Issu d'une famille de médecins connus et respectés, il avait lui aussi la vocation de servir, d'aider les malades, de les prendre en charge, voir de les guérir. Il me parlait souvent de la profession médicale et je sentais son désir de se dévouer au service des autres.

CARRIÈRE COURTE, MAIS VIE PLEINE...

On dit souvent que pour être médecin il faut la vocation : la vocation de servir constamment ses semblables, même si elle impose de nombreux sacrifices dans la vie personnelle du médecin et de sa famille. Ayant connu et fréquenté feu le docteur Paul-Eugène Roy durant de nombreuses années, je savais qu'il ferait un excellent médecin.

Après de brillantes études, tant au Collège de Lévis qu'à la Faculté de Médecine, il commença à exercer sa profession à l'hôpital de l'Enfant-Jésus, mais quelques mois plus tard, il tombait au devoir, au cours de la visite de ses malades.

Son trop court ministère commandait déjà l'admiration de ses confrères et des autres médecins de cet hôpital. Sa science jointe à son grand dévouement en faisait l'un des médecins les plus compétents et les plus estimés de sa génération.

J'ai tenu à rendre à ce confrère et ami de collège ce témoignage d'estime et d'admiration et cet hommage public, car il fut pour moi un excellent camarade que je n'ai jamais oublié et pour la profession médicale un exemple de dévouement et de compétence.

Roger Thibodeau

Alexandre Edge

(1877 - 1940)

Après ces quarante années d'existence de l'hôpital de l'Enfant-Jésus, il est intéressant d'effectuer un retour vers le passé pour considérer un peu le travail de cette première équipe de médecins qui a présidé aux débuts de notre hôpital. A côté des Fortier, des Turcot, des Paquet, des Samson, le docteur Alexandre Edge était là, et sa contribution n'a pas été des moindres. Ce n'est pas sans raison qu'il a été en quelque sorte requisitionné.

Pour beaucoup qui n'ont pas connu ces années 1920 et 1930, il est difficile d'évaluer à sa juste valeur l'effort des médecins d'hôpital de cette époque. D'une part, c'est le moment qui précède immédiatement les grands développements de la recherche médicale tant en Europe qu'en Amérique, de sorte que dans le domaine médical le décalage paraît énorme, et il l'est, alors que l'intervalle de temps qui sépare cette époque de la nôtre est relativement minime; on sait les progrès qu'a faits la médecine durant ces quarante années. D'autre part, le médecin d'hôpital est aussi un médecin de famille, partagé entre la médecine hospitalière et la pratique de ville. Celle-ci est très absorbante: longues séances de consultation durant l'après-midi et multiples visites à domicile, car l'habitude n'est pas encore tellement répandue d'aller à l'hôpital, et le patient restera volontiers à la maison, même à l'occasion d'une maladie sérieuse, ce qui augmente d'autant le travail du médecin.

C'est dans ce contexte médical qu'il faut situer le docteur Edge, médecin admirable et également pittoresque: admirable par son travail même, sa conscience professionnelle et son dévouement; pittoresque, il était par sa bonhomie, sa facilité d'approche et son goût de vivre.

Né à Québec le 30 septembre 1877 du mariage de William Edge, employé à la Douane, et de Marie-Louise Bigaouette, il fit ses études classiques au Petit Séminaire de Québec et au Collège de Lévis, et était bachelier en 1899. Il entra ensuite à la Faculté de Médecine de Laval et il a obtenu son doctorat en 1904. Il compléta ses études médicales, en allant à Paris faire un stage de deux ans, dans les grands services de Médecine de la Capitale.

A son retour à Québec, il commença l'exercice de sa profession et se bâtit rapidement une clientèle considérable. Il fut associé aux docteurs Albert et Achille Paquet dans la fondation de l'hôpital St-Luc; il y travailla comme médecin et anesthésiste. Malgré



les moyens plutôt rudimentaires dont disposait alors l'anesthésie, le docteur Edge sut acquérir une habileté incontestable dans ce domaine et sa réputation comme anesthésiste avait franchi les limites de sa ville. L'anesthésie est encore dans l'enfance, et par la force des choses, l'anesthésiste absorbe pendant le temps que dure l'intervention chirurgicale une quantité importante d'anesthésique, on serait tenté de dire presque autant que le patient, et lorsqu'il revenait chez lui, il était littéralement imprégné d'éther et de chloroforme alors en grand usage, au grand déplaisir de sa famille, et de ce fait, son ardeur au travail aura sans doute contribué à abrégé ses jours.

C'est aussi l'époque héroïque des interventions chirurgicales d'urgence à domicile, surtout à la campagne, et on comprend que l'anesthésiste encore là occupe une place importante dans le tableau.

Il était marié depuis 1908 à Anne-Marie Vallerand, fille d'André Vallerand, importateur, dont le commerce existe encore. Des quatre filles qu'il eut, deux sont mortes.

Puis arrive l'année 1923 qui marque la fondation de notre hôpital et c'est ainsi qu'on le voit parmi les premiers médecins appelés à fournir leurs services. Ses études et l'expérience déjà acquise le qua-

lifient admirablement pour le poste qu'on lui confie. Il se dépensera sans compter, auprès des patients de l'Assistance Publique, en plus de s'occuper de sa clientèle privée. Profondément humain, le docteur Edge savait comprendre le problème de chacun. Il nous arrive encore souvent de voir des patients du docteur Edge, qui évoquent avec émotion son souvenir.

Il fut également appelé à donner des cours aux infirmières de l'hôpital St-Luc et de l'hôpital de l'Enfant-Jésus, et cela jusque vers les années 1935. Ses cours portaient surtout sur la stomatologie, la pathologie digestive dans laquelle il était particulièrement versé, et sur les maladies infectieuses. Celles qui ont bénéficié de son enseignement pourront dire, qu'en plus de donner à l'infirmière les notions importantes et essentielles de la pathologie, il insistait sur la part qu'elle a à jouer dans certains traitements et de son rôle auprès du malade.

Ami des Arts et des Lettres, il s'adonna aussi à la musique durant sa jeunesse et plus tard, quoique très absorbé par son travail, il trouva moyen de participer aux activités des sociétés artistiques de notre ville.

A toutes ces qualités, le docteur Edge ajoutait celle, d'être d'un commerce agréable et son hospitalité était quasi proverbiale.

En 1938, lors d'un Congrès médical à Montréal, il fit une première crise d'oedème pulmonaire et il échappa de justesse à la mort grâce à l'intervention d'un confrère mandé en hâte. Il devait malheureusement mourir subitement deux ans plus tard à sa résidence, le jour même de son 63^e anniversaire, regretté des siens, du monde médical et social de Québec, et de ses patients qui perdaient en lui plus qu'un médecin, un ami.

Malcolm Vachon

Joseph Vaillancourt (1881 - 1942)

JOSEPH VAILLANCOURT TERRASSÉ EN PLEINE ACTIVITÉ PROFESSIONNELLE

Né le 11 mars 1881 à St-Anselme, Dorchester. A peine averti par quelques prodromes, il est mort à l'âge de 61 ans vers la fin d'une journée bien remplie, durant laquelle il avait fait, comme d'habitude, son service à l'hôpital, sa consultation et ses visites.

Fils du médecin et député Cyrille Vaillancourt et de Louise LaRochelle, notre collègue appartenait à deux anciennes et honorables familles du comté de Dorchester. Après de solides études au Séminaire de Québec et à l'école de médecine de l'Université Laval, où il trouva des amitiés qui lui restèrent fidèles jusqu'à la mort, il obtint son doctorat en 1906. Très tôt attiré par les maladies des voies respiratoires supérieures, il s'embarquait la même année pour la France et étudiait sa future spécialité à l'Hôtel-Dieu de Paris dans le Service de La-personne, à qui il devait garder un reconnaissant souvenir. De retour à Québec, il fut nommé assistant d'oto-rhino-laryngo-ophtalmologie à l'Hôtel-Dieu qu'il ne quitta qu'en 1919. En 1924, il devint chef de Service à la Clinique Roy-Rousseau. Il fit partie de l'équipe des Médecins qui fondèrent l'hôpital de l'Enfant-Jésus et y assumait le Service de sa spécialité en 1927. Professeur agrégé à la Faculté de médecine de l'Université Laval depuis 1915, il fut nommé titulaire d'oto-rhino-laryngologie en 1934.



La vie de Vaillancourt était toute de labeur et de devoir. Son ordre et sa ponctualité lui permettaient d'abattre une besogne considérable et de rester au courant des événements modernes de sa discipline.

Il fut le premier à faire de la broncho et de l'oesophagoscopie à Québec et était fier de sa collection de corps étrangers de toutes sortes qu'il avait extraits par ces procédés endoscopiques. Dans son Service hospitalier il était le premier à arriver et le dernier à quitter. Très consciencieux, Vaillancourt ne se laissait jamais aller à une routine superficielle; il était heureux, lorsqu'un cas particulier ou rare s'offrait à son observation et ne manquait pas d'étudier ce cas à fond. C'est ainsi qu'il publia plusieurs travaux intéressants, bien que leur rédaction écourtât d'autant ses trop rares loisirs.

Vaillancourt était conscient de l'importance de relations suivies entre médecins et paya d'exemple. Il fit beaucoup, non seulement pour rallier ses confrères locaux, mais aussi pour resserrer les liens avec ses collègues canadiens de langue anglaise et avec ceux des Etats-Unis: il fut secrétaire général du Congrès "Jacques-Cartier" de l'Association des Médecins de langue française de l'Amérique du Nord en 1934, où il se dépensa sans compter, et président de la Société Médicale de Québec: il était directeur de la Société d'ophtalmologie du Canada et président du Congrès de cette Société à Québec en 1941: il représenta le Canada comme vice-président à la Pan-American Medical Association et appartenait à la Société de Laryngologie des hôpitaux de Paris à la Montreal Ophtalmological Society et à l'Association des Oto-rhino-laryngologistes et Ophtalmologistes canadiens-français; il était membre du Collège Royal des chirurgiens du Canada. Etendant ses activités au-delà du domaine médical immédiat, il prit part active à

l'organisation de la section québécoise de l'Association ambulancière Saint-Jean dont il devint président.

Aussi convaincu et ardent en religion qu'en politique, Vaillancourt ne déroba à aucun de ses devoirs de croyant et de citoyen: il fut marguillier de la paroisse Notre-Dame et un support fidèle et loyal du parti auquel il s'était rallié. Il y eut peu d'oeuvres auxquelles il refusait sa collaboration. Inapte au service armé, il s'était néanmoins mis comme médecin-capitaine au service de son pays en 1914-18 et participait, comme président des Emprunts de la Victoire, aux efforts de la guerre actuelle. En reconnaissance de ses mérites civiques Sa Majesté le roi lui avait conféré l'Ordre Vénérable de St-Jean de Jérusalem.

Malgré toutes ses occupations professionnelles et charges publiques, Vaillancourt était essentiellement un homme d'intérieur et n'aimait guère se séparer, ne fut-ce que pour peu de temps, de celle qui fut la fidèle compagne de sa vie et souvent collaboratrice. De temps en temps il partait en voyage, parfois pour faire la pêche, mais ne réussissait pas toujours à oublier la médecine. Forcé par sa spécialité à une vie très sédentaire, Vaillancourt réagissait et "croyait se reposer en jouant au golf". Harcelé par sa clientèle, qui lui ravissait jusqu'à une partie de ses soirées, il cherchait une détente dans la bonne musique ou s'amusait à suivre les péripéties dans le domaine des sports.

Louis Berger

Charles Alleyn (1915 - 1942)

"Charley" Alleyn est disparu à Dieppe. Débarqué l'un des premiers, sur la célèbre plage, il fut immédiatement fauché. Une balle l'a transpercé de part en part du sein gauche à l'omoplate droite. Une hémorragie foudroyante suivit. Le Sergent Gagné a constaté la mort, puis s'est emparé des narcotiques, du pistolet et de la lunette d'approche de son capitaine laissé là.

UN GRAND HÉROS S'ENGAGE...

Sa mort fut celle du héros; sa vie, celle d'un médecin et du soldat. Héros, il a continué la tradition du Corps médical; soldat, il a continué une tradition familiale de gens de robe et d'épée. En effet,

la famille Alleyn compte un capitaine de la Royal Navy, un lieutenant-colonel, ancien commandant des Royal Rifles of Canada, des juges de la Cour Supérieure et de la Cour des Sessions de la Paix. John Alexander Alleyn, fut en outre, le premier étudiant



en droit à l'Université Laval. Par Yvonne Lange-
lier, sa mère, Charley était le petit-fils de l'honorable
Langelier, ancien gouverneur de la province.

Médecin de la promotion 1939, il fut un des
premiers à joindre le Corps médical. Lors des
épisodes de Munich, en pleine possession de tous ses
rêves d'avenir, il écoutait, avec son père, le discours
de Chamberlain, le dimanche 3 septembre 1939.
Immédiatement après, il allait signer pour la durée. ...
Major au C.E.O.C. Laval depuis septembre 1937, il
devint lieutenant R.C.A.M.C., le 9 septembre 1939.
Il fit la traversée à titre d'adjutant du colonel Petit-
clerc avec la 18e ambulance de campagne en décem-
bre 1940. Il devint ensuite médecin des Fusilliers
Mont-Royal, le glorieux régiment de Dieppe. Au-
jourd'hui, nous saluons le héros de 27 ans dont le
nom sera gravé au pinacle du mausolée de Dieppe.

TUÉ AU DÉBARQUEMENT DE DIEPPE LE 19 AOÛT 1942. . .

Il laisse une veuve et un fils (Charles Alexan-
der De Léry Alleyn) qu'il n'a pas connu.

Marié depuis trois mois, il a quitté sa femme
courageusement. Il n'a jamais flanché. Durant
la traversée, il a dû, avec ses confrères de la 18e
ambulance, se dévouer jusqu'à l'héroïsme pour con-
trôler une épidémie de grippe. A la Noël 1941, ils
étaient à bord, un groupe de Canadiens de chez-nous,
à présider les exercices religieux chantant les Noël
de chez-nous. Pendant les dures périodes d'entraî-
nement en Angleterre, ils furent médecins et Cana-
diens avec le courage du sourire toujours prêt.

A la veille du drame de Dieppe, Charley a
écrit des lettres où tous ont lu un testament d'hé-
roïsme et de pitié. Charley était prêt.

Il avait un pacte avec le capitaine Benoît
Bundock, R.C.A.M.C. Celui qui reviendra trans-
mettra le dernier message aux parents et amis.
Benoît Bundock a transmis le message de courage
et d'héroïsme "pour le Canada et la liberté".

Capitaine P.-A. Costin, R.C.A.M.C.
19e Ambulance de campagne (active)

Achille Paquet **(1882 - 1943)**

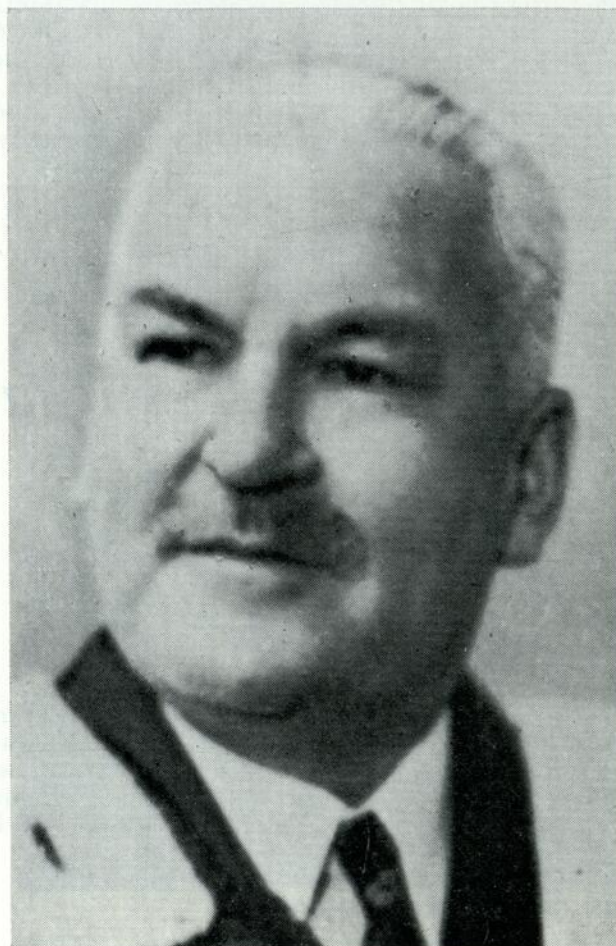
C'est avec une profonde stupeur que la pro-
fession médicale et le public apprenaient la mort du
docteur Achille Paquet survenue le 27 mars 1943;
c'est avec une émotion douloureuse et sympathique
que les Québécois réalisaient la perte qu'ils venaient
de faire d'un grand médecin

Né le 31 juillet 1882 à Saint-Nicolas, fils
d'Adolphe Paquet et d'Eléonore Demers, le docteur
Achille Paquet descendait d'une famille que plusieurs
siècles enracinaient au sol canadien et qui avait su
fournir, de génération en génération, une pléiade
d'hommes distingués.

Nous ne ferons que rappeler à la mémoire les
noms de l'Honorable Théodore Paquet, secrétaire de
la Province sous l'administration Chapleau; de
Monseigneur Benjamin Paquet qui fut durant plu-
sieurs années recteur de l'Université Laval; de son
frère Monseigneur Louis-Adolphe Paquet, qui l'avait
de peu de temps précédé dans la tombe, était une
autorité en théologie, en philosophie, en littérature
et dont l'oeuvre magistrale fait l'étonnement tout
aussi bien de Rome que de notre pays; de son frère le
professeur Albert Paquet avec lequel sa carrière fut
si intimement unie.

Après de brillantes études au Séminaire de
Québec, où il obtenait son titre de bachelier ès-arts, le

jeune Paquet décidait de devenir médecin et entraît
comme étudiant à la Faculté de Médecine de Laval.



Ses goûts personnels, sans aucun doute, le dirigeaient probablement vers la médecine, mais l'influence de son frère qui l'avait précédé dans cette voie, n'était peut-être pas étrangère à son choix.

En 1906, après des études tout aussi brillantes, il recevait de la Faculté son titre de docteur en médecine avec grande distinction. Ayant déjà été favorisé d'un internat durant sa dernière année d'études médicales, celui de la maternité, le docteur Achille, une fois médecin recevait et acceptait l'offre de l'internat à l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang; c'était dans le temps, le couronnement d'un cours d'études où on avait primé.

Cet internat allait exercer une influence considérable sur sa carrière. Replaçons-nous dans le milieu et dans l'ambiance qui régnait alors autour de ses activités si vous le voulez bien. Son frère le docteur Albert Paquet après études finies, après internat au même hôpital, et après son voyage en Europe, se trouvait assistant dans les importants services des docteurs Arthur Simard, Siméon Grondin et Albert Marois. La besogne ne manquait pas dans ces services; le docteur Albert Paquet y faisait une somme de travail excessive, ses aptitudes particulières et la compétence qu'on lui reconnaissait déjà faisaient que ses chefs lui confiaient le gros de l'ouvrage.

C'est à ce moment et sous ces auspices que le docteur Achille Paquet devenait interne. Aussi, six mois ne s'étaient-ils pas passés que le docteur Achille se mettait à opérer, avec comme assistant, son frère le docteur Albert lui-même; il était certes à la bonne école. Durant les six derniers mois de son internat, il fit pratiquement toutes les interventions de la chirurgie courante, opérant tantôt une hernie, tantôt une appendicite, pratiquant une hystérectomie, tantôt une amputation et que sais-je...!

Comme il n'y avait à cette époque ni urologue, ni orthopédiste à Québec, que ces champs d'actions restaient largement ouverts et que la nécessité de médecins formés dans ces spécialités s'imposait, le docteur Achille Paquet décida sur les conseils de son frère d'acquiescer cette formation spéciale.

Aussi bien quand son internat fut terminé, il alla parfaire ses études médicales à Paris, sa décision était prise; il s'appliquerait tout particulièrement à l'étude de l'urologie et de l'orthopédie tout en s'intéressant à la chirurgie générale. Le jeune médecin avide de tout connaître n'y perdit pas son temps et se tint en contact quotidien avec les sommités médicales du temps. Ce fut dans les services de Legueu avec d'Albarran aussi qu'il étudia l'urologie; ce fut avec Calot ce maître incomparable de l'orthopédie non sanglante, si vous me permettez d'employer cette expression, qu'il étudia l'orthopédie.

Berck-sur-mer jouissait alors comme centre orthopédique d'une réputation internationale; il s'y rendit suivant son maître. Cette formation lui sera utile durant toute sa carrière; plus tard il sera un excellent opérateur de l'appareil urinaire et il sera à l'aise en orthopédie.

Vous me permettez de rappeler une scène à son retour d'Europe; c'est celle du docteur Achille pratiquant cystoscopie et catétérisme des uretères avec sa maestria habituelle, les premières opérations du genre faites à Québec, en présence d'un maître de la chirurgie, du plus grand chirurgien peut-être de la province, le docteur Michel Ahern, qui resta ébloui des progrès accomplis par cette méthode et des possibilités qu'on ne pouvait prévoir. Le tout se passait au bureau actuel et se renouvela souvent dans la suite. Vous vous demandez pourquoi cette opération se faisait au bureau et non à l'hôpital; je vous répondrai que l'hôpital du temps demeurait rigoureusement vase clos, même pour ses anciens internes.

CARRIÈRE EXCEPTIONNELLE...

Revenu à Québec, il allait lier sa carrière à celle de son frère, le docteur Albert et pendant 35 ans deux frères pratiqueront leur profession ensemble, se diviseront le travail selon les aptitudes particulières à chacun, ne négligeront aucun moyen de perfectionner leurs connaissances pourtant déjà vastes. Voulant se tenir au courant de toutes les acquisitions certaines des sciences médicales, ils ne se contenteront pas de recourir à la littérature médicale; ce sera par de nombreux voyages dans les grands centres américains et européens, ce sera par le contact même qu'ils auront avec les sommités médicales, qu'ils maintiendront leur chirurgie à point.

Cette association devait leur donner ce qu'une telle association doit normalement donner; pour eux une pratique des plus agréable, pour leur patients une impression de sécurité à laquelle le client n'est pas indifférent.

Cette pratique prenant de l'ampleur, le docteur Paquet allait concourir à la fondation d'hôpitaux. Le nombre de lits pour les malades était alors restreint à Québec, le jeune chirurgien se trouvait gêné dans ses activités par le système hospitalier essentiellement fermé et réservé à une minorité; pour résumer, le système était désuet et la chirurgie avait besoin d'espace vital.

Avec quelques confrères dévoués, ce que la génération actuelle des praticiens et des universitaires ne devait jamais oublier, il allait successivement être un des artisans principaux dans les fondations successives de l'hôpital St-Luc, de l'hôpital St-François d'Assise, de l'hôpital de l'Enfant-Jésus, hôpitaux qui totalisent près de 700 lits actuellement, hôpitaux qui font l'orgueil de la profession médicale de Québec.

St-Luc fut son premier hôpital et eut toujours ses préférences, il était chez lui. Ce n'est pas tout que d'aider à la fondation d'hôpitaux, il faut en former le personnel, et c'est une des gloires du docteur Achille Paquet d'avoir travaillé avec énergie à former des compétences capables de prendre leurs responsabilités. Son altruisme, à ce point de vue montrait le fond réel de son caractère. Combien de fois l'ai-je vu, lui, qui semblait oublier ses succès, tout

joyeux du succès opératoire du moindre de ses assistants.

Et dans ce milieu hospitalier son travail fut excessif, son tempérament dynamique et sa santé paraissant à toute épreuve leur permettant des séances quotidiennes opératoires de plusieurs heures.

Si ces fondations hospitalières ouvraient une ère nouvelle pour les praticiens de Québec en leur donnant ce qu'ils n'avaient jamais osé rêver, "une médecine libre" elles allaient être d'une grande utilité aussi aux universitaires par la saine émulation qu'elles faisaient naître entre hôpitaux universitaires et hôpitaux libres, en les forçant les uns les autres, d'être toujours à la page, en aiguillonnant ceux d'entre eux qui auraient une tendance à dormir sur leurs lauriers. C'est donc dire que son oeuvre hospitalière fut considérable.

Le docteur Achille Paquet devint professeur titulaire de la chaire de la Médecine opératoire à la Faculté de médecine de Laval, chaire qu'il occupa jusqu'à sa mort. Son frère le docteur Albert Paquet, professeur titulaire actuel d'Anatomie, avait longtemps occupé cette chaire concomitamment avec celle d'Anatomie. Les deux frères s'y succédèrent donc. Ce fut le couronnement de sa carrière, une reconnaissance de son oeuvre. Appréciant cette marque d'estime d'une "Alma Mater", vers laquelle il se sentait attiré par tant de liens de famille, il ne trompa pas l'attente qu'on avait fondé sur lui et l'Université doit le compter parmi les professeurs qui lui firent honneur.

A l'aise dans les notions théoriques et doué d'un sens pratique peu ordinaire, possédant une expérience opératoire hors ligne et des techniques impeccables, le docteur Paquet était réellement dans son domaine en médecine opératoire. Aussi, ce fut un professeur aimé des élèves; connaissant bien ce dont ils auraient besoin dans leur pratique future, il s'efforçait de les armer pour les misères de leur profession.

Clinicien formé à l'Ecole française, le docteur Achille Paquet restait un admirateur de la chirurgie américaine dont les techniques précises et soignées allaient à son tempérament, aussi fit-il de nombreux voyages aux Etats-Unis, dans les principaux centres médicaux, et c'est souvent auprès même des grands chirurgiens qui en étaient les auteurs, qu'il étudiait les techniques qui l'intéressaient.

ACTIVITÉ CHIRURGICALE DÉBORDANTE...

Clinicien doué d'un jugement solide, technicien doué d'une dextérité peu commune, les opérations les plus difficiles n'avaient pour lui aucun secret. Imprégné de l'idée chirurgicale, il se tenait au fait de toutes les études médicales sérieuses, et pour lui les limites de l'impuissance chirurgicale devaient toujours reculer; il les avait vu reculer tant de fois dans sa carrière.

Son activité chirurgicale fut débordante particulièrement en chirurgie abdominale, dans la chirurgie d'urgence.

En chirurgie d'urgence il était maître, et lorsque le Professeur Lejars disait: "A toutes les époques, les hommes de conscience et d'énergie ont répugné à la théorie du laisser faire et du laisser mourir... Savoir ce qu'il faut faire, savoir et vouloir le faire; telles sont les conditions d'une action bienfaisante". Je crois qu'il visait essentiellement des hommes de la trempe du docteur Achille Paquet. Comme il savait reconnaître l'heure chirurgicale et dès lors être tout à l'action! il faut l'avoir vu opérer hors du milieu hospitalier, avec tous les embêtements que ces mots comportent pour les chirurgiens d'hôpitaux, pour apprécier ses qualités chirurgicales.

Que de confrères m'ont raconté leur "fameux cas" où le docteur Achille pratiqua une chirurgie "néphrectomie" d'urgence pour rupture traumatique du rein, dans une chaumière, fit une résection intestinale ou une laparotomie pour rupture de grossesse ectopique dans les pires conditions qui se puissent voir, et avec guérison. Cette chirurgie ordinairement si désastreuse devenait entre ses mains des plus salvatrices. Si ses succès étaient nombreux, c'est que ses qualités chirurgicales compensaient à l'insuffisance du milieu où s'exerçaient ces urgences.

La chirurgie d'urgence n'avait pas de secret pour lui, et combien de fois ne l'ai-je pas vu faire à l'appel téléphonique d'un confrère et à quelques remarques banales échappées, faire immédiatement un diagnostic que l'opération vérifiait dans les heures suivantes.

Son travail était d'ailleurs facilité par une résistance organique peu ordinaire. J'ai souvenir de l'avoir vu faire des séances opératoires de l'avant-midi, répondre dans l'après-midi à un bureau achalandé et aller opérer à distance dans la soirée, sept jours de suite; et quelles courses, de Québec à Thetford Mines, de Québec à la Rivière du Loup, etc., et malgré ce travail débordant, il semblait tout aussi dispos à sa séance opératoire du lendemain que ses assistants qui avaient eu tout le repos nécessaire.

Doué de toutes les qualités qui font le gentilhomme, le docteur Paquet alliait un riche caractère à une simplicité de bon aloi qui mettait le patient à l'aise; ce dernier pouvait se confier, sentant qu'on s'occuperait de lui, qu'il serait compris dans toutes ses misères. Aussi, que de regrets ai-je vus dans toutes les classes de la société à sa mort; chez ceux doués de fortune comme chez ses deshérités.

Né à St-Nicolas, le docteur Achille Paquet avait toujours gardé un amour et un respect tout particulier pour sa petite patrie; c'est là qu'il avait vécu ses premières années, c'est là qu'il passait ses meilleures heures de repos dans sa magnifique villa de campagne, et ses amis de St-Nicolas étaient toujours assurés d'une réception aimable. A leur demande de voir "Monsieur Achille" il faisait bon de voir le contentement de ces faces épanouies de paysans lorsqu'on leur répondait qu'il les attendait dans son cabinet.

Si le docteur Achille Paquet eut l'honneur de traiter un grand nombre de sommités sociales de tout

genre, il eut aussi l'occasion de traiter un nombre incalculable de pauvres gens, ce qu'il fit avec le même plaisir, le même entrain, le même intérêt; et ce sont peut-être les regrets de ces derniers qui restent pour lui le plus beau témoignage d'estime.

Très estimé de ses confrères, c'était un médecin des plus consultés, il lui était agréable d'être utile, ne voyant que service à rendre à un confrère, que vie à sauver chez un patient.

L'ESTIME QU'AVAIENT CES DEUX FRÈRES L'UN POUR L'AUTRE

Je ne voudrais pas blesser la modestie du docteur Albert, mais si je le fais, tant pis, la vérité a des droits inaliénables: je veux faire allusion à l'estime qu'avait ces deux frères l'un pour l'autre, chacun semblait ignorer sa valeur personnelle pour considérer la valeur de l'autre. "J'en parlerai au docteur Achille" disait l'un, "Le docteur Albert décidera", disait l'autre; c'était monnaie courante dans leur pratique, le consulté emportait ordinairement la décision finale. Il m'est impossible de mentionner ces faits sans que revienne à l'esprit le "my brother and I" de William Mayo pour son frère Charles.

Profondément humain, sa charité s'étendait à toutes les misères et à toutes les oeuvres, non seulement il aidait de ses conseils, mais sa bourse restait grande ouverte.

Lorsque dans une Salle d'Opération le personnel faisait trop de bruit, il murmurait avec délicatesse un "slogan" qui avait le don de faire cesser tout bruit et de n'irriter personne; c'était que "le bruit ne fait pas de bien et que le bien ne fait pas de bruit" ... et sans bruit il sut faire le bien. Que d'enfants, grâce à ses largesses purent terminer leurs études, que de gens il aida, que de communautés religieuses dont il reste le médecin regretté.

Les titres et les honneurs ne lui manquèrent pas: membre du "Royal College of Physicians and Surgeons of Canada" professeur titulaire à la chaire de Médecine de Laval; ancien Président de la Société Médicale de Québec; membre de l'Association des Médecins de Langue Française de l'Amérique du Nord et l'un de ses vice-présidents, président de l'hôpital St-François d'Assise, et de l'Enfant-Jésus où il était chef-adjoint des services de chirurgie; membre des conseils médicaux de ces mêmes hôpitaux; marguillier en charge à Notre-Dame de Québec à sa mort, etc., etc.

Membre actif des sociétés médicales locales, le docteur Achille Paquet prit part à plusieurs congrès et joua un rôle particulièrement important dans celui de l'Association des médecins de Langue Française de l'Amérique du Nord, tenu en 1934, le Congrès Jacques-Cartier.

Se sentant frappé d'emblée par une maladie qui ne pardonne pas, il conserva son tempérament de

chirurgien qui veut tenter l'impossible. Il consulta de nombreuses célébrités médicales et dut un jour se rendre à l'évidence devant laquelle il s'était trouvé tant de fois dans la longue carrière, l'évidence de notre impuissance avec la mort.

Ironie du sort, la maladie qui lui était réservée était une des plus douloureuses qui se puisse voir; ironie du sort, c'était une maladie que l'on trouve surtout bien décrite par son meilleur ami d'Europe, le professeur P. Brock, de Paris.

Profondément catholique, il sut se résigner aux décrets de la Providence et dès ce moment sa longue agonie fit l'admiration de ceux qui l'assistèrent jusqu'à la mort.

Je ne puis que répéter ce qu'il me disait mélancoliquement à la mort du docteur Arthur Rousseau et récemment encore à la mort du docteur Benjamin Bourgeois: "N'est-il pas terrible, docteur, de voir tant de connaissance, tant d'expérience disparaître en un instant; et dire que le tout est à recommencer pour les générations futures".

Aussi, sa disparition sera regrettée de tous ses confrères et particulièrement des deux milieux hospitaliers de St-François d'Assise et l'Enfant-Jésus.

Paul Poliquin, F.A.C.S.,

"J'ÉTAIS TROP SENSIBLE POUR FAIRE UN CHIRURGIEN"...

Achille Paquet était d'un tempérament calme, bien équilibré, sobre de gestes et de paroles; il se distinguait par sa pondération, la délicatesse de ses procédés, la sûreté de son jugement et une grande sagesse pratique. Chrétien convaincu, il faisait passer dans sa conduite les principes dont son âme était pénétrée. Ainsi dans ses voyages de pêche ou de chasse, qui lui étaient un repos nécessaire, il ne manqua à peu près jamais la messe du dimanche; chaque fois, il s'efforçait d'avoir avec lui un prêtre, et il se faisait un honneur et une joie de servir la messe.

Le docteur Paquet a surtout manifesté sa foi et sa piété au cours de sa dernière maladie, à l'hôpital de Cartierville; tous les jours, quand il le pouvait, il faisait la Ste-Communion; et, à tout instant, au cours des dernières semaines de sa vie, il offrait à Dieu sa prière, sa résignation, sa bonne volonté. Ainsi, on l'a entendu dire: "Mon Dieu, je vous remercie de toutes les délicatesses que vous avez eues pour moi au cours de ma maladie"; et encore: "Je communierais dix fois par jour si je le pouvais". De même, il répondait à ceux qui lui parlaient de miracle: "Je ne demande pas de miracle, je demande le paradis."

Sous une apparence plutôt froide et imperturbable, le docteur Achille cachait un coeur d'or et une

extrême sensibilité, qui le faisaient se pencher sur ses patients comme sur des frères, dont il partageait les souffrances et les inquiétudes, et dont il éprouvait la cause avec un extrême intérêt et une sympathie profonde. A ce point qu'il disait un jour, ce qui en surprendra peut-être un certain nombre: "J'étais trop sensible pour faire un chirurgien".

Cyrille Gagnon, ptre

SOUTIEN DES MÉDECINS DE CAMPAGNE. . .

Le médecin de campagne se trouvait très souvent dans une situation très pénible, celle de voir mourir son malade, faute de pouvoir le faire opérer. Achille Paquet saisit vite cette situation et toute sa vie il contribua pour beaucoup à combler cette lacune. Durant trente ans, le médecin de campagne de la région fit appel à sa science et à son dévouement. Nuit et jour, on vit partir pour Québec, soit le

docteur Achille, soit le docteur Albert Paquet et depuis quelques années, soit leur plus jeune compagnon de travail, le docteur Poliquin, pour aller opérer à la campagne. Nous, médecins, savons quels précieux services il a rendus à l'humanité d'abord et même souvent aux médecins de campagne. Combien de vies humaines ont été sauvées, grâce à son dévouement, à sa science et je dirai même à son audace. Lorsque nous racontons aux médecins étrangers cette chirurgie faite à domicile, ils ont peine à nous croire et ce n'est que devant nos affirmations répétées, qu'ils finissent par dire: "Docteur, je vous crois, mais quel est le résultat de cette chirurgie à domicile?" Le résultat est simplement prodigieux, le malade demeurant dans son milieu, opéré par un chirurgien compétent, supporte généralement très bien l'opération et son moral est bien supérieur à celui que nous constatons à l'hôpital.

Gustave Beaudet

Armand Paquet

(1910 - 1945)

Un des plus jeunes médecins de Rimouski, le docteur Armand Paquet, est décédé le 27 juillet 1945, à l'hôpital St-Joseph de Rimouski, à l'âge de 34 ans et 7 mois. Personne, sauf ses proches et son entourage immédiat, ne se doutait que depuis 2 jours il était alité à l'hôpital dans un état critique et désespéré. La maladie qui l'a emporté le menaçait depuis quelque deux ans, mais rien ne laissait prévoir une fin si soudaine. Son cas empira dans la nuit de samedi et il fut transporté à l'hôpital où il expira à une heure lundi matin.

Ce sympathique et vaillant médecin jouissait d'une notoriété, de bon aloi, peu ordinaire. Né à St-Flavien de Lotbinière, le 9 décembre 1910, du mariage de Joseph Paquet et de Marie Desrochers. Il fit ses études aux Séminaires de Québec et Trois-Rivières, et son cours de Médecine à l'Université Laval d'où il obtint son doctorat en Médecine en 1938 à l'âge de 28 ans.

Après avoir exercé sa profession durant 4 mois à St-Sébastien (Frontenac) où il épousa Madeleine



Roy, infirmière de l'hôpital de l'Enfant-Jésus, le 1er octobre 1938, il vint se fixer à Rimouski.

Personne n'ignore le dévouement et l'empressement que le défunt apporta jour et nuit dans l'exercice intense de sa profession, malgré sa santé précaire. Arrivé à Rimouski dans l'automne de

1938, il se donna entièrement à sa clientèle toujours grandissante, avec une ardeur et une agilité qui devaient compromettre sa santé. Marchant sur les traces de ses confrères déjà établis à Rimouski, il ne tint compte ni des labeurs, ni des fatigues, oubliant même les distances, l'hiver comme l'été, quelque fut l'heure tardive à laquelle on le mandait au chevet des malades, il n'épargnait rien pour se rendre promptement à leur appel, dut-il dans les cas urgents s'habiller sommairement et se chauffer de simples pantouffles. Inutile d'ajouter que sa disparition prématurée a créé un vide fort attristant et regretté au sein de notre population qui le savait et le voyait, chaque jour, si occupé à la multitude de ses patients, leur prodiguant ses soins et les réconfortant de sa bonne humeur habituelle.

Il était attaché à l'hôpital St-Joseph de Rimouski, depuis son établissement en notre ville. Il laisse dans le deuil, outre son épouse, quatre enfants.

Le Progrès du Golfe.

ENCORE JEUNE

IL S'EST USÉ POUR SES FRÈRES, LES MALADES . . .

Quelle vivacité ! Quelle finesse d'esprit chez cet homme en constante ébullition ! Tout comme

s'il eût pressenti qu'il devait se hâter de jouer son rôle sur la scène de la vie,, comme s'il eût su que la mort viendrait le faucher en pleine jeunesse ! Hélas !

"Ti-Croche", comme nous l'appellions, (nous n'avons jamais su pourquoi) ne connaissait que des amis, au Collège, à l'Université, à l'hôpital de l'Enfant-Jésus où il fit son internat, à Rimouski où il a exercé sa profession, partout, Armand a laissé le souvenir d'un homme de la plus haute intégrité, en même temps que d'un commerce toujours facile et des plus agréables. Son dévouement envers les malades est demeuré proverbial. Et que dire de son attachement pour les siens : son épouse adorée, ses quatre enfants chéris qu'il a dû quitter si jeunes, ses amis ! Rien n'était assez bon pour eux et il savait si bien faire plaisir et rendre service, sans le faire voir !

A 34 ans, Dieu le rappelle à Lui, le 30 juillet 1945, alors qu'un avenir brillant s'ouvrait devant lui. Mais prions que notre ami Armand occupe la place réservée, Là-Haut, aux âmes d'Elite, R.I.P.

D'un ami sincère

Lucien Rinfret, m.d.

Charles Turcot (1880 - 1947)

Le Bureau Médical de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus perdait le 8 janvier 1947 l'un des plus éminents fondateurs en la personne du docteur Charles Turcot, chef du service de Pédiatrie.

Né à Québec, il était le fils aîné du docteur Edwin Turcot, doyen de la Faculté de Médecine. Après des études classiques au Séminaire de Québec et à l'Université Laval, le docteur Turcot débutait en 1901 sa longue carrière médicale.

Après quelques années de médecine générale, aimant sans cesse à se perfectionner, sachant qu'il ferait plus de bien s'il possédait plus de science il ira pour une première fois en France compléter ses études auprès des Maîtres de l'école médicale française.

De retour au pays le docteur Turcot pratique quelques années soit cinq ans à Edmonton en Alberta.

Mais ces activités médicales ne suffisant plus à ses aspirations, il résolut d'aller parfaire sa spécialisation en pédiatrie. Dès ce moment il ne néglige



rien pour augmenter ses connaissances médicales et multiplie ses voyages d'études dans les grands centres internationaux d'enseignement pédiatrique.

En France, il suit les cours de perfectionnement de médecine infantile donnés par Nobécourt à l'hôpital des enfants malades dans le Service du Professeur Hutinel puis passe subséquemment en Angleterre. A New-York, il étudie à l'Université Columbia et revient à Québec en 1922 après une autre année d'étude à Boston. Le docteur Charles Turcot devait par la suite toujours suivre les courants nouveaux et les dernières découvertes de la science médicale.

IL DEVAIT ILLUSTRER LA PÉDIATRIE CANADIENNE FRANÇAISE . . .

Puis aux premières heures de la fondation de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, il collabore avec tous ses talents et qualités et avec amour à l'édification d'une oeuvre hospitalière naissante, qu'il veut voir grande, brillante par les soins qu'on y donnera dans l'avenir.

Durant les années héroïques de la fondation l'on vit alors ressortir la véritable personnalité à base de savoir et de bonté du docteur Turcot.

Déjà il avait voué sa vie à l'enfance malade et consacré tout l'exercice de sa profession médicale au service de son hôpital et à la "Goutte de Lait" dont il était un directeur.

Le docteur Turcot possédant à un haut degré le sens de la pratique médicale pédiatrique d'une

probité légendaire, d'une grande générosité, d'un dévouement inlassable devint vite une autorité médicale qui devait illustrer la pédiatrie canadienne française.

Cependant sa modestie en société, sa timidité naturelle, la vivacité de sa réplique, le bon sourire éclairant son visage sérieux en faisait une personnalité attachante, qui lui a valu un très grand nombre d'amis.

Durant sa longue carrière son activité a touché tous les domaines de la médecine pédiatrique.

Il fut un collaborateur acharné pour l'établissement de la vaccination systématique des enfants, dans la lutte contre les maladies contagieuses, aussi la pasteurisation obligatoire du lait a trouvé en lui un promoteur convaincu de cette nécessité dans l'alimentation des nourrissons. Enfin il a favorisé à maintes reprises l'institution de nouveaux traitements médicaux et chirurgicaux dans l'art de guérir l'enfance malade.

Sa réputation devait un jour dépasser les bornes de sa Province, l'Académie Américaine de pédiatrie l'admettait au nombre de ses membres les plus distingués.

Le docteur par sa science, sa personnalité, sa générosité, son originalité, sa modestie, reste un grand travailleur des premières heures de l'hôpital auquel il avait donné le meilleur de lui-même. Il demeurera un des pionniers de la médecine pédiatrique, à Québec.

Roland Turcot

Louis Berger **(1895 - 1948)**

Avec Louis Berger, disparaît un des premiers anatomo-pathologistes du Canada et une des plus fortes personnalités de la médecine canadienne.

J'avais rencontré Louis Berger, à Paris, en 1923. Il avait vingt-huit ans et occupait déjà une position importante: il était directeur du laboratoire d'anatomie pathologique, à l'Institut du radium, un des plus grands centres, en France, de recherches et de traitement du cancer.

La maturité de son jugement, son esprit scientifique et son ardeur au travail, lui avaient permis d'accepter et de remplir, en maître, une fonction qui comportait de grandes responsabilités.

Je fis sa connaissance, grâce à un ami qui nous était cher, Alfred Weiss, aujourd'hui professeur de chirurgie à la Faculté de



Médecine de Strasbourg. Nous nous rencontrions tous les trois, une fois la semaine, pour aller à l'Institut du cancer où Berger, avec son esprit clair et une conviction qu'il a toujours conservés, nous faisait aimer l'anatomie pathologique.

C'est de ce moment que date une amitié réciproque qu'aucun nuage n'est venu assombrir et qui nous liait depuis vingt-cinq ans.

Dans ce temps-là, notre doyen Arthur Rousseau, qui a laissé une si forte empreinte à l'Université Laval et qui désirait imprimer à notre Faculté de Médecine une orientation plus scientifique, cherchait un anatomo-pathologiste pour l'hôpital Saint-Michel-Archange. Convaincu que Berger serait une précieuse acquisition, je lui fis part de la demande de notre doyen, en insistant pour qu'il acceptât.

En homme sage et prudent car Berger venait de recevoir deux offres, l'une d'aller à l'Institut du cancer de Buenos-Aires, dont le directeur était le professeur Roffo, il me demanda quelques jours de réflexion. A ma grande joie, il accepta en me disant que ce séjour à Québec serait la première étape du grand voyage autour du monde qu'il se proposait de faire. Il ne se doutait pas, le cher ami, que cette étape durerait vingt-cinq ans et serait la dernière de sa vie.

Comme tous les jeunes enthousiastes qui, heureusement ne voient pas toujours les difficultés, nous faisons alors de grands projets pour notre Faculté de Médecine; nous entrevoyons, entre autres choses, la création à Québec, d'un centre anticancéreux que nous avons pu commencer avec Arthur Vallée, en 1930, mais dont la réalisation complète se fera dans notre nouvelle Ecole de médecine.

Comme il aurait été heureux de voir se réaliser ce beau rêve que nous avons fait, tous les deux, il y a vingt-cinq ans !

Quelque temps après son arrivée à Québec, Berger fut nommé professeur de pathologie générale et adjoint du laboratoire d'anatomie pathologique dont il devint le directeur à la mort du regretté Arthur Vallée en 1939.

Esprit vraiment scientifique, curieux et avide de recherches, Berger décrivit, pour la première fois, l'existence dans le hile de l'ovaire, de cellules particulières qu'il appela "sympathycotropes" et qu'on nomma, peu de temps après, cellules de Berger. Cette découverte lui valut, en 1931, le titre de lauréat de l'Académie des sciences de Paris, et le prix Godard. Il a publié en outre, un grand nombre de travaux dans différentes revues d'Europe, des Etats-Unis et du Canada.

Berger était universitaire de grande classe; comme plusieurs de ses collègues, il voulait une grande Faculté de Médecine qui, non seulement formerait d'excellents médecins, mais aussi des chercheurs, des savants. Et il donnait l'exemple. Travailleur sans défaillance, il retournait, le soir, à son laboratoire de l'Ecole de médecine, méditer et continuer ses travaux de recherches que le temps passé

à l'hôpital ou donné à l'enseignement ne lui permettait pas de faire pendant le jour.

Berger avait acquis une grande réputation chez nos collègues de langue anglaise qui le tenaient en haute estime. Il était membre de plusieurs de leurs sociétés, non par vaine gloire, car il était le plus désintéressé des hommes, mais pour montrer à nos compatriotes ce que les Universités de langue française pouvaient accomplir. Dans les milieux universitaires, il fut un des meilleurs ouvriers de l'unité nationale que nous désirons tous si vivement voir se réaliser. Son patriotisme était ardent, sincère mais chauvinisme. Il aura contribué grandement à faire admirer et aimer la France et sa culture. Il n'a pas eu la satisfaction de savoir que son pays lui avait décerné la Croix de la Légion d'honneur pour les grands services qu'il lui avait rendus.

La présence, dans une Faculté de Médecine, d'hommes comme Louis Berger est un exemple et un stimulant pour ceux qui ont à coeur l'avantage de la science et la grandeur de leur Université.

Charles Vézina

EN PLUS D'ÊTRE UN GRAND SAVANT, IL ÉTAIT AUSSI UN GRAND COEUR.

Par une délicate attention que tout le personnel des laboratoires apprécie avec moi, le secrétaire du Conseil Médical m'a prié de présenter la résolution de sympathie de cette assemblée à l'épouse et à la famille de notre regretté collègue et ami, le professeur Louis Berger.

Avant de procéder à ce geste en quelque sorte protocolaire, il me paraît convenable de rendre un hommage si faible soit-il, à la mémoire du cher disparu, devant cette personnalité si attachante, dont l'emprise s'exerce encore à cette heure plus violemment sur nous, je suis partagé entre le désir d'accomplir mon devoir envers la mémoire de Berger et la crainte d'effleurer même cette mémoire des clichés surannés ou des banalités obituaires dont Berger lui-même avait une horreur bien connue.

Berger est mort. Cette courte phrase, cette vérité affreuse martèle nos cerveaux sans répit depuis quarante huit heures et obstinément nous nous refusons à l'acceptation du fait.

Durant sa brève maladie, nous avons pu voir défiler près de lui, demeurer près de lui des hommes, des personnes qui n'impressionnent ni la fortune, ni la situation politique, ni la gloire éphémère des autres. Nous avons senti chez d'humbles et obscures recluses, monter une vague de prières qu'avait suscitées dans ces coeurs l'intuition très nette des hautes qualités naturelles et morales de Louis Berger.

Tout cela nous devons nous le rappeler souvent parce que c'est la preuve — preuve que nous avons trop souvent pour l'apprécier — que Berger, en plus d'être un grand savant dans toute l'acceptation scientifique du terme, était aussi un grand coeur.

Permettez-moi de relater un souvenir personnel très récent: j'avais à examiner une postulante

d'une communauté religieuse missionnaire en voie d'organisation. Comme cela m'arrivait très souvent, je demandai à Berger son avis sur un cas particulier constaté à l'examen. Il accepta avec sa bonne grâce particulière — je dis particulière parce qu'elle ne manquait jamais de pittoresque — de venir examiner avec moi le sujet. L'examen terminé il demanda à voir la directrice de cette nouvelle communauté, s'enquit auprès d'elle longuement des détails d'organisation, du règlement, du régime alimentaire, des récréations, même pour lui faire ensuite un développement solide et précis des conditions de vie qu'elle devait faire à ses religieuses dans le but d'assurer la pérennité de son personnel et de son oeuvre. Je vois encore la pauvre soeur rivée dans un étonnement admiratif d'un homme qu'elle sentait si grand, portant un si vif intérêt à une oeuvre en somme si éloignée du cadre ordinaire de ses activités scientifiques. Et Berger termina sa leçon d'hygiène des moniales par ces mots que nous étions habitués à lui entendre dire: "Ma soeur, si ça vaut la peine d'être fait, ça vaut la peine d'être bien fait". Et ces mots résument l'état d'esprit et toute la carrière de Berger.

Devenu canadien jusqu'au fond de l'âme, Berger, tout comme un autre grand canadien, Louis Francoeur, déplorait le culte de l'"à-peu-près". Il y a deux ans dans une fête intime, je rappelais en badinant que la mesure d'appréciation la plus élevée que Berger pouvait accorder à nos travaux s'exprimait ainsi: "C'est pas mal". C'était une boutade; mais ce qui est vrai, c'est que Berger s'appliquait à lui-même une mesure encore plus sévère.

On peut sans flagornerie appliquer à Berger, ce mot que Vallery Radot a dit au sujet de Pasteur: "Il croyait toujours que c'était arrivé". Vallery Radot nous dit que Pasteur ne différenciait pas sa valeur de ses présentations suivant son auditoire et qu'ayant à recevoir, dans une fête qui groupait d'humbles agriculteurs, la décoration du "mérite agricole de France", il mit dans la préparation de son discours d'acceptation la même conscience, le même souci d'exactitude que s'il s'eût agi de la présentation d'un de ses mémoires à l'Académie de sciences.

Cette communauté d'idéal avec Pasteur nous est réapparue chez Berger, lorsque dans les jours qui ont précédé la catastrophe, nous le voyions préoccupé de la préparation de ses conférences dans les Provinces de l'Ouest. Et comme on lui reprochait sur le ton badin de se donner tant de mal, alors que trois minutes de préparation eussent suffi pour épater les médecins là-bas, il nous regardait d'un grand air étonné et un peu scandalisé, en nous répétant: "Si ça vaut la peine d'être fait, ça vaut la peine d'être bien fait". Et il ajoutait: "C'est l'Université Laval que je vais représenter aux gens de là-bas; on ne peut pas se contenter du convenable".

D'autres voix plus autorisées que la mienne feront la somme des travaux du Professeur Berger et diront quel grand universitaire, il fut. Berger

avait la passion de l'Université, non seulement de la Faculté de Médecine, mais de toute l'Université.

On connaît ses incursions éclairées, sinon appréciées, jusque dans le domaine de l'enseignement secondaire, ses relations étroites avec la Faculté des sciences, et personnellement je savais tout l'intérêt qu'il portait à la Faculté des sciences et toute l'admiration qu'il avait pour son éminent doyen avec qui il représentait du reste l'Université de Vancouver en juin dernier.

Rappelons que l'admiration de Berger n'avait rien de laudatif. Il bousculait littéralement ceux qu'il estimait ou ceux qui l'intéressaient. Cette bousculade n'avait rien du geste "qui déconcerte ou décourage celui qui en est l'objet..." mais bien le geste propulsif en avant, toujours mieux, toujours plus haut.

Dans le domaine scientifique, Berger était cartésien jusqu'au bout des ongles, si l'on peut dire. Nous avons bien connu le véritable hérissement que provoquaient chez lui les affirmations péremptoires. Le doute méthodique, il se l'appliquait comme un moine s'applique la discipline, et cela depuis le début de sa carrière; ce qui fait qu'aux travaux qu'il a publiés en 1923 — par exemple sur les cellules sympathicotroques, phéochromes, interstitielles, ectopiques — on a pu ajouter, mais on a pu rien changer, témoin ce fascicule que je lui adressais de l'Université de Coïmbra, l'an dernier où l'auteur, après avoir tenté de démolir Berger, battait humblement la coulpe de ses erreurs et reconnaissait que l'incident qui débuta en 1923 était clos en 1948 avec les conclusions de Berger.

Comme Pasteur, dont personne ne garde de doute au sujet des sentiments intimes, Berger était rationaliste.

Si la foi n'admet point de mutabilités dans son principe qui est Dieu, les relativités dans sa forme et dans ses manifestations extérieures sont aussi inébranlables que les individus qui ont vécu et qui sont morts depuis Adam, le premier homme. Nous, dont la foi a bénéficié depuis toujours d'une atmosphère de serre chaude où s'épanouissent sans effort de notre part des manifestations assez stériles, nous devons nous rappeler que la foi sans les oeuvres est une foi morte et que le principal caractère du chrétien c'est la charité, le sens aigu du bien des autres. Ce sens Berger l'a eu, poussé jusqu'à l'extrême. Ce n'est pas pour lui qu'il travaillait quand il a été terrassé, mais bien pour une oeuvre bien catholique et bien française en Amérique, pour l'Université Laval en qui il voyait le salut du peuple, de son peuple canadien bien à lui, pour l'Université dont il incarnera toujours à nos yeux la devise.

"Haud pluribus impar"

Wilfrid LeBlond

Eusèbe Chabot (1893 - 1949)

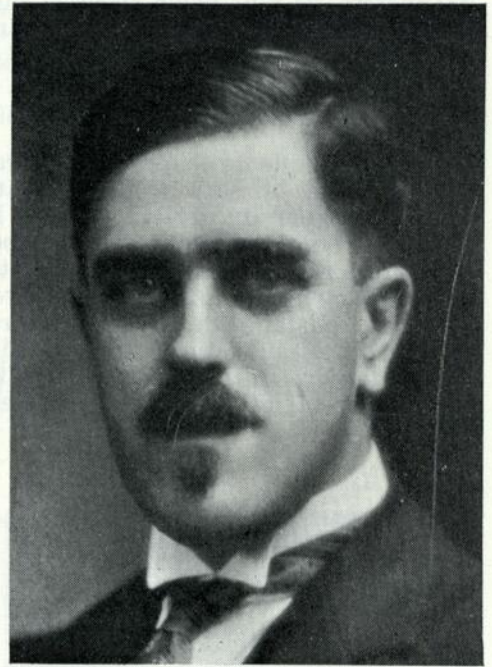
Pour ceux qui, comme nous, ont fréquenté l'hôpital de l'Enfant-Jésus, dans les tout premiers mois qui suivirent son inauguration, il leur est facile de se remémorer une figure dont la jovialité était légendaire et qui savait, en entrant dans la chambre d'un malade, y faire pénétrer avec lui, un chaud rayon de soleil.

Le docteur Eusèbe Chabot excella dans la discipline qu'il avait choisie. Il fut un médecin de grande classe, qui n'eût jamais rien à envier à ceux qui, après leur graduation, s'étaient engagés sur une route identique à la sienne. La médecine fut véritablement pour lui un sacerdoce et il sut toujours la pratiquer avec une gaieté de coeur vraiment étonnante, chez un médecin à qui une nombreuse clientèle laissait bien peu de moments de répit, et qui, quelques années même avant sa disparition, savait déjà quelle épée de Damoclès était suspendue sur sa tête.

Une caractéristique de sa vie professionnelle fut la loyauté envers l'idéal qu'il s'était conçu dès sa jeunesse: il voulut combattre la mortalité infantile puerpérale, et autre; il aurait voulu prévenir la maladie de façon pour ainsi dire à fermer les cimetières. Ce combat ne fut pas sans obstacle ni sans succès.

Né à St-Henri de Lévis, à la fin du siècle, on le trouve au Séminaire de Québec en 1906 où déjà, dit-on, se manifestèrent les qualités que lui connurent les médecins de son temps. Avant même de recevoir son parchemin de l'Université, il crut de son devoir d'aller prêter son concours aux citoyens de Thetford-Mines, décimés par une épidémie d'influenza. Ayant terminé deux années de pratique à Shawinigan, il épousa une jeune fille qui fut une épouse et une mère admirable et revint à Québec, où, en 1921, il offrit ses services à une clientèle qui ne tarda pas à lui manifester son appréciation et qui l'adula jusqu'à la fin de ses jours. Il eut un véritable culte pour sa famille, et c'est sous son toit, avec son épouse et ses enfants, qu'il passa les heures les plus agréables de sa vie.

Reconnu comme un modèle du genre pour sa bonhomie, pour son dévouement, son humanisme médical, il fut sur la brèche jusqu'en 1946. A cette période, apparurent les manifestations d'une affection cardiaque, qui devait aller en s'aggravant de jour en jour. Il ne voulut pas, pour cela, abandonner une tâche qui lui tenait bien à coeur, et ceux de sa génération se souviennent de l'avoir vu, dyspnéique, porteur d'œdèmes, marqués aux membres inférieurs, se rendre encore porter les secours de son art à ceux qui n'avaient de confiance qu'en son devoir. Il aggrava de la sorte une affection qui ne pardonne pas; il ne put jouir longtemps d'un "farniente" qu'il aurait bien gagné, et en 1949, il est allé recevoir la récompense promise par le Christ au bon et fidèle serviteur.



Les hommes qui furent vraiment grands, ceux dont le souvenir est conservé dans la mémoire de leurs contemporains, ne furent pas toujours ceux qui ont accompli des actions d'éclat, mais plutôt ceux qui, dans la poursuite de leur vie quotidienne, ont mis au premier rang l'exercice d'un devoir impérieux et l'amour des hommes poussé jusqu'à l'abnégation.

Il est parti à l'âge où la clientèle avait encore besoin de lui. Il n'a pas laissé de fortune, mais, ce qui est beaucoup mieux, le souvenir d'un médecin qui peut être cité en exemple à ceux qui sont, à leur tour, en pleine activité et qui doivent pouvoir trouver un mentor parmi ceux dont la vie fut toute de droiture et de dignité.

Sa vie eut aussi ses matins sans aurore, et ses soirées sans étoile. Cependant, jusqu'à la fin, son coeur, malgré ses déficiences physiques, a gardé sa jeunesse et ses attraits, son âme, que n'ont pas troublée la richesse et ses cupidités, lui a permis de gagner des cimes inaccessibles aux âmes veules qu'un rien peut abattre.

Il est des altitudes qui donnent le vertige et qui sont responsables de lamentables chutes. Ce praticien a voulu, dans une vie sans appareil, donner la première place à l'amitié, à la charité, et au devoir, et je suis convaincu avec tous ceux qui l'ont connu, qu'il avait choisi la meilleure part.

Il a toujours souhaité, au cours de son existence, embellir sa vie en y plantant des fleurs délicates qu'il a su protéger contre tout aquilon. Peut-on passer sous silence, à ce chapitre, sa serviabilité constante et qui ne demandait jamais de retour? la cordialité de ses sentiments que l'on percevait à chacune de ses rencontres, et sa noblesse de caractère qui lui inspirait la hantise de tout acte déloyal?

Il a toujours marché allègrement, dans la vie, persuadé qu'il n'y a de plus beau trésor que celui de

l'honnêteté, de plus noble richesse, que celle qui sait moins enrichir le gousset, que mettre en valeur le coeur, et ce qui doit y germer quand il est de bonne souche.

L'exemple de ce qu'il a été sera une autre des oeuvres qu'il laissera à la génération montante. Comme la fleur du rosier Victoria Régina, qui en s'étiolant, donne naissance à une rose aussi belle et au parfum non moins subtil, il peut-être assuré, dans l'au-delà, qu'après lui devrait pouvoir prendre la route, une phalange de jeunes confrères qui n'auront qu'à posséder sa droiture et son aménité de caractère, pour atteindre un idéal auquel il a toujours tendu, en se dirigeant plutôt vers les sommets, que vers les

terres basses, les plus faciles, mais en même temps, les moins éthérées et les plus vouées à l'infécondité.

Ce qui donnera à ses vertus, leur gloire et à ses actes, leur mérite, ce ne sera pas tant la reconnaissance si vraie fût-elle, de ses obligés, que la conscience qu'il eut toujours d'avoir fait son oeuvre utile, d'avoir accompli religieusement sa mission, et d'avoir ainsi véritablement mérité de sa profession.

Puisse-t-il être vrai, pour tous ceux qui veulent bien que la médecine de demain devienne de plus en plus scientifique, pourvu qu'elle garde toujours, son caractère d'humanisme intégral ce vieil axiome latin: "EXEMPLA TRAHUNT..."

Armand Rioux

Jean-Charles Côté

(1900 - 1949)

Le docteur Jean-Charles Côté est né à Québec le 6 janvier 1900. Il a fait ses études primaires à St-Louis de Gonzague.

Après son cours classique au Séminaire de Québec, terminé en 1920, ayant obtenu son B.A., il entre à l'école des Hautes Etudes commerciales à Montréal où il séjourne un an, soit en 1921.

Au cours des années 1922-1923, il évolue pour une maison de courtage de la vieille capitale. Ces années de "méditation" terminées, il s'inscrit au Collège des Médecins et Chirurgiens de la Province de Québec, et à la Faculté de Médecine de l'Université Laval, ce qui lui permet de commencer son cours de médecine en 1924. Après cinq années d'études sérieuses, il obtient son doctorat en médecine avec la note "Cum Laude", en 1929.

Cette même année, il épouse mademoiselle Lucienne Cantin et de cette union sincère et heureuse naîtront quatre garçons et trois filles; c'est aussi en 1929, qu'il se dirige à Paris où il séjournera un an et demi, à l'hôpital des Enfants malades, afin de faire des études complémentaires en pédiatrie, spécialité à laquelle il se destine.



A son retour au pays, fin de 1930, il est admis à l'hôpital de l'Enfant-Jésus à titre d'assistant régulier du docteur Charles Turcot, qui était alors chef du Service de Pédiatrie.

Pendant quinze ans il se dévoue au traitement des "petits malades" comme il le répétait bien souvent. Son esprit d'observation, son sens clinique en plus de la science de sa spécialité lui permettaient de poser un diagnostic rapide et sûr, d'appliquer une thérapeutique précoce et adéquate.

En mai 1945, la maladie le foudroie en pleine activité. Après un repos prolongé, il reprend son travail mais partiellement.

Au décès du docteur Charles Turcot, chef de Service, survenu en janvier 1947, il sera nommé chef de Service conjointement avec le docteur de la Broquerie Fortier car son état de santé ne lui permet pas alors de supporter seul une charge si lourde de responsabilités quotidiennes.

Cependant jusqu'à sa mort, survenue en avril 1949, il sera présent à l'hôpital affichant un courage à toute épreuve dans l'adversité.

Le docteur Côté parlait peu mais réfléchissait beaucoup; quand il émettait une opinion, quand il posait un diagnostic et quand il préconisait un traitement peu d'entre-nous avaient à objecter ou à contredire.

Son amitié était sincère et son dévouement à toute épreuve. Pendant les dernières années de sa vie, il nous a donné à nous et à sa famille, l'exemple d'une force de caractère peu commune et d'abnégation. Il est décédé le 25 avril 1949, à l'âge de 49 ans.

Maurice Beaudry (1)

(1) Le docteur Maurice Beaudry et le docteur Gérard Matte furent nos premiers résidents de juillet 1930 à juillet 1931.

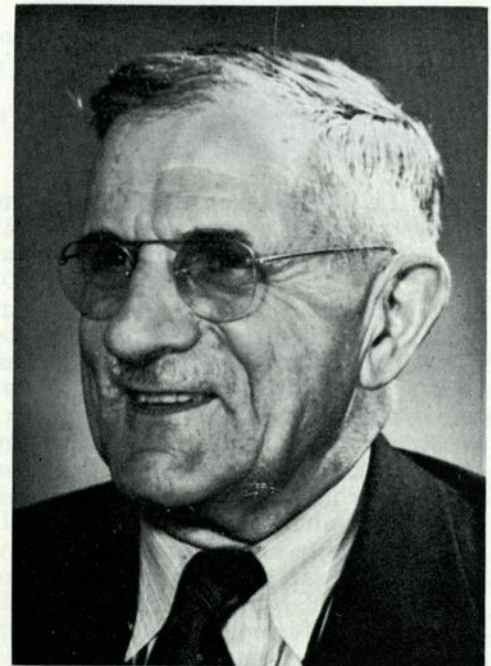
Adolphe Marcoux (1884 - 1951)

Le docteur Adolphe Marcoux naquit à Beauport le 29 octobre 1884, fils de Joseph-Désiré Marcoux, notaire, et de Sarah Gendron. Il n'était pas d'une constitution robuste et, durant ses études, il fut gravement malade; cela inquiétait vivement ses parents. Ils se demandaient même s'il réussirait à compléter ses cours. La vie a démontré qu'il en était capable et il eut une carrière très mouvementée au cours de laquelle il pratiqua sa profession pendant quarante-deux ans.

Il fit ses études classiques au Séminaire de Québec dont il sortit, en 1905, avec son B.A. En 1909, il était docteur en médecine de l'Université Laval. En 1910-11, il fit des études post-universitaires à Lyon. Alors que tous ses confrères se dirigeaient vers Paris, plusieurs se sont demandé pour quelles raisons il avait décidé d'aller à Lyon. En 1909, s'était tenu, à Québec, le Congrès de Médecins de langue française. A ce congrès avaient assisté plusieurs médecins venus de France et, notamment, le professeur P. Courmont de Lyon. Celui-ci avait été très gentil avec les confrères canadiens et ceci incita le docteur Marcoux à se rendre à Lyon.

C'est ce qu'il fit, l'année suivante, accompagné de son confrère Conrad Geggie. A leur grande surprise, lors de leur arrivée à Lyon, des chefs de clinique organisèrent un grand dîner au cours duquel ils présentèrent les deux collègues canadiens aux sommités médicales de Lyon. Ceci eut pour effet de faciliter l'intégration des deux jeunes médecins dans l'organisation des hôpitaux qui, contrairement à ceux qui étaient à Paris, n'avaient aucun canadien préalablement en mesure de les guider.

On assigna au docteur Marcoux le choix des malades les plus intéressants qu'il jugeait devoir être présentés aux cliniques des professeurs.



Les internes qui étaient intéressés à l'obstétrique pouvaient assister aux accouchements et, dans bien des cas, faire l'accouchement eux-mêmes. Le chef de service, le fameux professeur avait d'ailleurs imaginé un moyen original pour avertir les internes. Lorsqu'une femme en travail était dans la salle d'accouchement, un drapeau blanc était sorti par la fenêtre! A la vue du "drapeau de délivrance", ceux qui étaient intéressés montaient à la salle d'obstétrique.

A cette époque, le Professeur Mouriquand faisait des travaux particuliers sur la nutrition et sur l'alimentation infantile. Le Dr Marcoux, à ce contact, fit l'acquisition de théories nouvelles dont il fit bénéficier, à son retour au Canada, sa jeune clientèle.

Tout ceci pour dire qu'il était bien préparé à entreprendre une carrière ininterrompue de qua-

rante années de pratique médicale intense. Il fut même considéré comme étant suffisamment préparé pour commettre une incidence politique. En 1936, en effet, il est élu député de Québec-Comté. Il réalisa vite qu'il n'avait pas trouvé là une voie et, en 1939, il retourna complètement à sa pratique médicale. La politique ne demeura, pour lui, qu'une sphère spéculative où il aimait se retremper de temps à autre mais à laquelle il ne voulut plus consacrer activement son temps précieux.

Sa carrière médicale ne fut pas beaucoup plus spectaculaire. Près de 15 ans après sa mort, on est surpris de constater que la principale qualité qu'il possédait était l'humilité. Rarement, en effet, l'entendait-on vanter ses capacités et référer à ses succès; il avait toujours tendance à attribuer aux autres les choses dont il pouvait avoir participé à la réalisation.

Doué d'un sens clinique peu commun, il n'en demandait pas moins très souvent l'avis d'un spécialiste qu'il appelait "en consulte". Et on raconte que, bien souvent, le consultant ne faisait que confirmer le diagnostic primitif.

Le Dr Marcoux a vécu durant ces années (belles ou dangereuses, ou les deux à la fois) où le médecin de famille était appelé à la maison, concluait à une urgence chirurgicale, amenait son patient à la salle d'opération et "endormait" lui-même le malade. Rares sont les chirurgiens du temps qui n'ont pas bénéficié de ses connaissances anesthésiologiques et de son flegmatisme sang-froid. Des plusieurs centaines d'anesthésies qu'il a prodiguées en cet hôpital, aussi bien dans le bloc opératoire qu'en spécialité et en obstétrique, aucun accident mortel ne lui a jamais été imputé. Et l'on se rappelle du jour où, avec son humour habituel, après plus de 35 ans d'expérience en anesthésie, il nous a avoué qu'il commençait à craindre son rôle d'"endormeur" parce qu'il venait d'apprendre de la part des spécialistes que "le chloroforme et l'éther étaient des agents dangereux". Il ne voulait que faire allusion à la décision qui désormais interdisait aux praticiens généraux de faire de l'anesthésie au bloc opératoire.

Une autre qualité que tous lui reconnaissaient était sa grande piété et sa foi solide. Que de fois il racontait que, n'ayant aucune des facilités hygiéniques de l'hôpital, il s'acquittait de ses fonctions à domicile sans asepsie, "avec un linge à vaisselle et son chapelet". Il disait qu'il y avait une loi compensatrice pour le médecin de famille consciencieux: ce qu'il perdait en conditions hygiéniques et hospitalières, il le regagnait en chance.

C'est pourquoi il n'était pas rare, dans ce temps-là, qu'il fasse des accouchements avec curetage à domicile, de même que des ponctions d'ascite, des thoracentèses, des extractions dentaires sous anesthésie, des réductions de luxations et de fractures, etc. La Providence veillait toujours à ce que les résultats ne soient pas trop mauvais.

Il serait trop long de remémorer toutes anecdotes qui ont étayé sa carrière. Disons que sa réputation et sa popularité lui valurent de remplir au cours de sa carrière, les fonctions de marguillier, de président de la Société St-Jean-Baptiste, de la Caisse Populaire, de la Ligue du Sacré-Coeur et de l'Association des médecins du Comté de Québec, etc.

A la mort du docteur Marcoux, un homme qui le connaissait bien a écrit le témoignage suivant, lequel a été imprimé sur sa carte mortuaire :

"La vie du docteur Marcoux a été un témoignage et un exemple. Chrétien convaincu, sa foi a alimenté ses oeuvres. Père de famille modèle, époux fidèle, il a fait la joie des siens. Médecin consciencieux et dévoué, il a fait de sa profession un ministère. En soignant les corps, il atteignait les âmes. Ami sincère, il attirait les coeurs à lui. Son commerce était agréable. Esprit large et d'abord facile, il était recherché par les humbles autant que par les gens de profession. Vous tous qu'il a fréquentés, qu'il a aimés, qu'il a soignés, qu'il a guéris, déjà vous lui avez rendu le témoignage de vos larmes; ajoutez-y une prière, un pieux souvenir. Vous ne le reverrez plus; mais il vous laisse son exemple; vous lui devez de la reconnaissance, imitez-le".

Un ami

Le docteur GEORGES ROY, fut notre premier interne dès le mois d'octobre 1923.

En mai 1924, il obtenait son doctorat en médecine et en cette même année il commençait son internat dans notre petit hôpital de la rue St-Vallier, prodiguant son dévouement à tous.

Philippe Hamel (1884 - 1954)



Né à Québec, le 12 octobre 1885, deuxième d'une famille de sept, il était le fils de feu Charles-Auguste Hamel, médecin, et Sophie Vallières. A sept ans, il entrait au petit Séminaire de Québec, où il fit ses études classiques, obtenant son baccalauréat en Sciences en 1903.

Il obtint son doctorat en chirurgie dentaire en 1907, après deux ans à la Faculté de médecine de l'Université Laval et deux ans à la Faculté d'art dentaire de l'Université de Montréal, après la graduation et retourna pratiquer à Québec. Par sa dignité professionnelle et ses excellents services dentaires le docteur Hamel s'établit une pratique enviable qu'il partage avec ses associés et ses deux fils Jules et Henri. En plus de sa pratique privée, le docteur Hamel enseignait aux étudiants en médecine de Laval, et était le chef du service dentaire de l'Hôpital du Saint-Sacrement, de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus et de l'Hôtel-Dieu du Sacré-Coeur de Québec.

"Dans sa jeunesse, le docteur Hamel organisa un orchestre d'une vingtaine de musiciens bien formés qui donna maints concerts; il fit même partie de la fanfare du Séminaire de Québec et de l'Orchestre Symphonique de Québec durant de nombreuses années et c'est sans doute là que lui vint l'idée de mettre de l'harmonie dans la société" ...

Durant sa carrière professionnelle, il occupa plusieurs postes importants et reçut maints honneurs pour ses précieux services. Le docteur Hamel fut gouverneur du Collège des chirurgiens dentistes de la province de Québec, 1924-1934, président de la société de stomatologie de Québec, gouverneur et président de l'Association dentaire canadienne 1932-1933. Il fut aussi président du congrès des dentistes de langue française de l'Amérique du Nord en 1941 et reçut membre honoraire de l'Association franco-américaine en 1945.

Il était aussi membre de diverses associations et sociétés telles que: The American Academy of Dental Medicine, l'Académie internationale d'odontologie, l'Institut canadien, la société symphonique de Québec, le Club Richelieu de Québec, le Club Rotary de Québec et la ligue d'action nationale.

Premier éditeur de la section française du journal de l'Association dentaire canadienne, il fut un pionnier du journalisme dentaire français au Canada. Son but fut toujours d'offrir les meilleures données scientifiques dans un français impeccable. Sa maîtrise parfaite de l'anglais et du français fut un atout important, autant pour le journal que pour la profession dentaire au Canada. Homme d'une personnalité distinguée, le docteur Philippe Hamel est décédé le 22 janvier 1954.

Gustave Ratté

MODÈLE DE CONSTANT LABEUR. . .

"Au séminaire de Québec, puis à l'Université Laval, le docteur Philippe Hamel s'est sans doute intéressé aux sports et leur doit dans une mesure une vigueur physique que les ans ont à peine commencé d'entamer. . . Il s'est surtout préoccupé de devenir athlète de l'esprit et de la vertu."

"Ses confrères ont reconnu son prestige: celui qu'il doit à sa droiture, à l'étendue de ses connaissances, au pétilement de sa verve, au charme de sa personnalité. Ils lui ont confié les destinées de leur classe ou les intérêts de leur profession. Il s'est acquitté de ses tâches au grand avantage de sa docte corporation et au profit des hôpitaux où sa haute compétence a organisé des cliniques d'admirable envergure."

"Son sens social cependant ne tarda pas à déborder les frontières de sa vie professionnelle. Appartenant à une famille distinguée, menant depuis toujours une vie agréable, le docteur Hamel est le grand ami des pauvres, il s'est plu à périodiquement attiser en son âme la braise de la charité chrétienne. Il l'a fait par une constante fidélité aux pratiques religieuses, et singulièrement par son assiduité aux exercices de la retraite fermée."

Extrait de la préface du R. Père Goyer, s.s.s., dans la Bio-bibliographie du docteur Philippe Hamel, par Marie-Paule Belzile.

Antoine Pouliot (1904 - 1954)

Croyez-bien que j'apprécie hautement la délicatesse des autorités médicales de l'hôpital qui, par l'entremise du président du Bureau Médical, m'ont demandé de vous remémorer le souvenir de notre confrère disparu, le docteur Antoine Pouliot.

Vous comprendrez que ce n'est pas sans une vive émotion que je vous entretiendrai de celui qui fut un ami sincère pendant vingt-cinq ans.

Après un brillant cours classique au Séminaire de Chicoutimi, il entra à la Faculté de médecine de Laval en septembre 1923 et, cinq ans plus tard, soit en juin 1928, il obtenait son doctorat, le premier de sa promotion, avec la note *summa cum laude*. La même année, il se destinait à l'orthopédie et devenait le premier assistant du docteur Joseph-Edouard Samson, avec lequel il devait demeurer trois années. Suivant les conseils de ce dernier, il alla se perfectionner au New York Post Graduate Medical School and Hospital en 1929. Le départ du docteur Samson pour Montréal en 1931, lui donna l'opportunité de devenir chargé du Service d'orthopédie jusqu'en 1943, alors qu'il en devint le chef attitré.

Très actif, au fait de sa spécialité et habile technicien, il fit rapidement évoluer son Service tant par la qualité que par la quantité des malades qui y sont passés.

Le travail médical quotidien ne l'a pas empêché de s'occuper des choses paramédicales de son hôpital, car il l'aimait et voulait le voir progresser sans cesse.

D'un caractère sérieux, réfléchi, sincère, même jovial, il se fit rapidement remarquer de ses supérieurs et de ses confrères qui lui confièrent des postes de commandes à lourdes responsabilités : présidence du Conseil médical et de l'Exécutif, membre du Comité conjoint, etc. Vous savez avec quelle dextérité et quel doigté il a rempli les mandats qu'on lui a confiés.

En 1946, il recevait son diplôme de spécialiste en orthopédie du Collège Royal des médecins et chirurgiens du Canada et en 1951 celui du Collège des médecins et des chirurgiens de la province de Québec. Lors de l'entrée de l'hôpital dans le giron universitaire en 1947, il fut nommé professeur agrégé, et par la suite, malgré ce surcroît de travail, il fit honneur sans s'esquiver à de nouvelles charges.

Au cours de sa courte mais féconde carrière, il a publié plusieurs communications et travaux scientifiques d'importance dont voici les principaux : "Anesthésie par réfrigération" (Union médicale du Canada) ; un film sur l'anesthésie par réfrigération, présenté au Congrès des médecins de langue française, juin 1946 ; traumatismes articulaires, présentés à la semaine de praticien à l'hôpital (1950) ; fistules artério-veineuses congénitales et acquises (Union médicale du Canada (1951) ; formes graves de fragilité essentielle des os (Laval Médical) ; a propos des trois cas de dysplasie fibreuse de l'os.



Il était membre de sociétés médicales, entre autres : la Société médicale des hôpitaux universitaires ; la Société médicale de Québec ; l'Association médicale des médecins de langue française du Canada ; l'Association médicale canadienne ; l'Association provinciale d'orthopédie et de traumatologie, dont il fut le premier président en 1949 ; l'Association canadienne d'orthopédie et de traumatologie ; la Société internationale d'orthopédie et de traumatologie ; fellow de l'International Academy of Medicine (1944).

Il a disparu trop tôt ; trop tôt pour son Service, son hôpital, ses amis et surtout pour sa famille. A cinquante ans, il était déjà patron averti, un conseiller recherché, un père de famille dans toute l'acceptation du mot et un ami de tous les jours.

Les desseins de la Providence sont insondables et sa volonté indiscutable. Sur sa tombe, nous déposons une prière pour ce grand chirurgien dont nous garderons longtemps le souvenir.

Maurice Beaudry

... IL ÉTAIT TOUT DROITURE, ORDRE ET DISCIPLINE

Ceux d'entre nous qui eurent le privilège de connaître le docteur Antoine Pouliot et de partager son travail de tous les jours savent quel vide s'est produit dans notre hôpital, dans le cercle de ses amis et chez ses patients le jour où l'on apprit qu'il était inexorablement frappé par la maladie qui devait l'emporter quelques mois plus tard.

Le docteur Pouliot n'était pas de tempérament à se laisser abattre par la grande épreuve qui le frappait, et c'est avec rigueur qu'il lutta. Il avait confiance dans les ressources de la science médicale et jusqu'à la fin de son implacable maladie, il conserva un espoir de guérison.

Pendant plus de vingt-cinq ans, nous l'avons eu comme compagnon de travail. Nous savons avec quelle ponctualité il arrivait le matin, avec quelle technique impeccable, quelle asepsie rigoureuse il pratiquait sa chirurgie. Il préparait ses malades à l'opération avec le plus grand soin et il les suivait de très près au cours de la période post-opératoire; non content de les revoir dès après l'opération, il se faisait un impératif d'aller faire une contre-visite tous les soirs, même les dimanches et fêtes.

Son intégrité professionnelle, sa clairvoyance, son honnêteté et sa diplomatie furent vite reconnues des autorités de l'hôpital et, très jeune encore, il fut appelé à participer à l'administration de l'institution. Il devint président du Conseil Médical à une période où les jeunes de son âge n'avaient jamais été jugés aptes à remplir de hautes fonctions administratives.

"TOUT ÉTAIT GRAND EN LUI

. . . IL N'AVAIT DE PETIT QUE SA TAILLE"

Sa sympathie et sa charité pour ses malades étaient sans limites. Il ne se passe guère de jours,

depuis sa disparition, sans que nous recevions des touchants témoignages de reconnaissance pour les soins qu'il leur avait accordés bénévolement.

La foule qui n'a cessé de défiler au salon mortuaire et les nombreux amis qui tinrent à assister aux funérailles et à l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure furent un témoignage éclatant de toute l'estime qu'on avait pour lui.

Il fut un époux et un père très soucieux du bien-être et du bonheur de sa famille, un médecin exemplaire admiré de tous ses confrères, un administrateur avisé et clairvoyant. On appréciait toujours son franc-parler et sa fine diplomatie lorsqu'il s'agissait de souligner certains torts sans pour cela blesser qui que ce soit.

Quelques heures à peine avant sa mort, j'ai pu lui rendre une dernière visite. Sa voix s'était tue pour toujours, mais je pus lire dans ses yeux encore très vifs tout ce qu'il aurait voulu me dire. Je garde de ces instants un souvenir ému et impérissable.

Antoine était un exemple pour nous et son départ prématuré nous a tous profondément affectés. Nous comptons beaucoup sur lui pour la réalisation de grands projets pour notre hôpital, car sa diplomatie et la sagesse de ses décisions l'avaient pour ainsi dire rendu indispensable dans l'administration de notre hôpital.

Eugène Allard

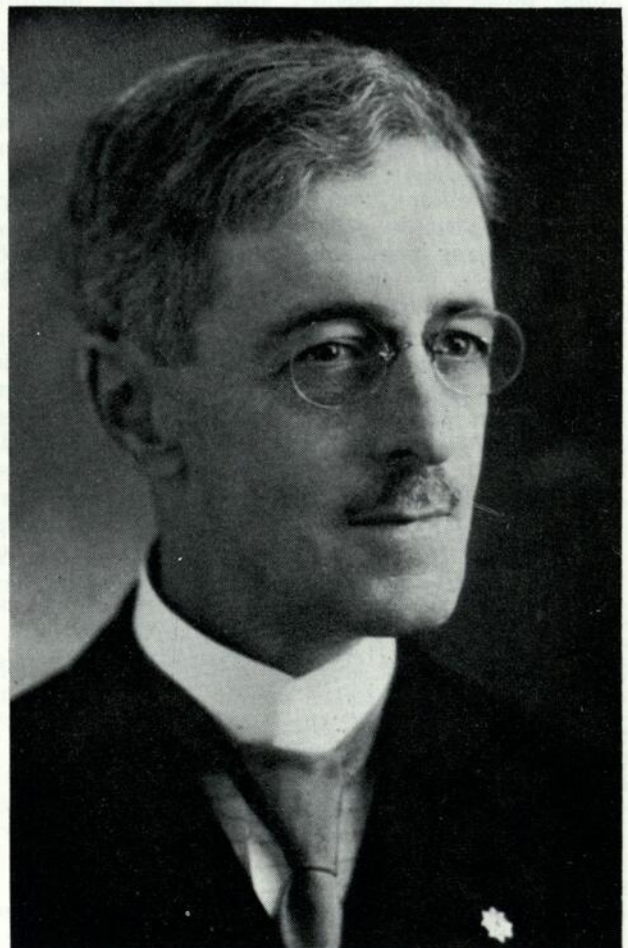
Alexandre Lemieux

(1892 - 1955)

Né à Québec, le 22 janvier 1872, du mariage de Narcisse Lemieux et de dame Mathilde Légaré, le défunt fit ses études classiques au Petit Séminaire de Québec.

Reçu pharmacien, il optait par la suite pour des études en chirurgie dentaire à Montréal qu'il alla perfectionner à Philadelphie. Gradué en 1900 il inaugurait une carrière que la mort vient d'interrompre après un demi-siècle de pratique assidue.

A sa large expérience professionnelle qui lui valut d'être gouverneur du Collège des Chirurgiens-dentistes de la province de Québec, le docteur Lemieux sut joindre un intérêt toujours actif pour les oeuvres d'apostolat, notamment l'Action Sociale Catholique, dont il fut pendant plusieurs années vice-président.



Homme de foi robuste, d'une ferveur religieuse jamais démentie, il sut donner à sa famille et au cercle très large de ses amis l'exemple d'un bel esprit chrétien et d'un dévouement inlassable.

Une très brève maladie l'a saisi en pleine activité. Il était prêt, car sa vie elle-même fut toute imprégnée de charité et de joie rayonnante.

Feu le docteur Lemieux était issu d'une famille très chrétienne qui comptait trois oncles prêtres, dont feu Monseigneur Cyrille Légaré, autrefois vicaire général du diocèse; un frère, Rédemptoriste, Alphonse, ancien procureur général de sa Congrégation à Rome, une soeur, madame F. Gauvreau, décédée chez les Rédemptoristes de Ste-Anne de Beau-pré.

Le docteur Lemieux s'intéressa, sa vie durant, à divers mouvements locaux. C'est ainsi qu'il consacra, pendant nombre d'années, ses loisirs à la musique et fit longtemps partie de la société symphonique de Québec, comme violoncelliste.

Le défunt laisse dans le deuil, outre son épouse, née Marie-Louise Letondal; ses enfants, M. l'Abbé Ernest Lemieux, directeur du Séminaire de Préthéologie (devenu aujourd'hui Monseigneur Lemieux) curé de Beauport, le R.P. Edouard Lemieux, bénédictin de St-Benoît du Lac, M. Jean-Paul Lemieux du secrétariat de l'Action Sociale Catholique. Il laisse aussi deux soeurs ainsi que de nombreux neveux et nièces.

L'Action Sociale Catholique

HOMMAGE D'UN FILS À SON PÈRE ...

Le meilleur hommage que je puisse rendre à mon père, c'est de proclamer ses mérites, non seulement comme professionnel consciencieux et très dévoué à tous les clients, mais surtout comme chrétien et père de famille exemplaire.

Chrétien, il faisait l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. Sa foi était profonde et communicative. Il aimait parler du bon Dieu comme on parle tout naturellement et sans aucun effort d'un ami intime. Il le faisait avec des catholiques, surtout avec des prêtres, des séminaristes et des religieux qu'il surprenait souvent par ses connaissances approfondies de la théologie; mais il causait aussi, de même façon, avec les protestants qui venaient assez nombreux à son bureau. Il avait étudié les oeuvres de Wiseman et d'autres, et avait suivi avec un intérêt soutenu la conversion des Moines de Caldey

et de Greymoor. Parmi ses amis, il comptait plusieurs ministres, dont le Canon Scott, recteur de l'église anglicane de St-Mathieu.

CULTIVONS LA FLEUR DU SOUVENIR ...

Père de famille, il nous a donné à nous, ses enfants, un exemple de valeur exceptionnelle. Je le vois encore répondre avec empressement et une admirable docilité aux directives de Saint-Pie X. Il assistait à la Messe tous les matins et y faisait la Sainte Communion; nous étions heureux de l'accompagner à l'église.

Tous les vendredis, à trois heures de l'après-midi, hiver comme été, beau temps ou mauvais temps, il se rendait à la résidence des Pères Jésuites de la rue Dauphine, pour se confesser.

Il avait une dévotion très tendre et toute particulière envers la Très Sainte Vierge. Une pratique chez lui m'édifiait beaucoup: quand il sortait de la maison, il faisait toujours, sur son coeur, trois petits signes de croix. Il était congréganiste de la Sainte Vierge et Oblat séculier de Saint-Benoît. Il est mort en prédestiné, en la fête des Apparitions de Marie à Lourdes.

Voilà, en bref, certains faits qui constituent, à les rappeler, le meilleur hommage d'un fils reconnaissant.

Je suis très sensible à cette délicate attention à laquelle je n'ai pu me soustraire.

*Ernest Lemieux, ptre,
curé de Beauport*

TÉMOIGNAGE D'HIER ...

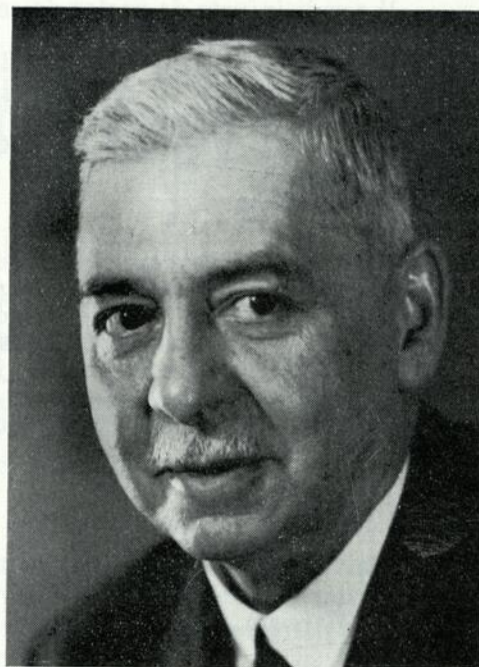
Le docteur Alexandre Lemieux, chirurgien-dentiste, attaché à l'hôpital de l'Enfant-Jésus, durant les premières années de son existence, était habile et doux. Humain et grand chrétien, il donna à Dieu deux de ses fils.

Il fut pendant plusieurs termes l'un des Gouverneurs du Collège des chirurgiens-dentistes de la Province, district de Québec.

Toujours prêt à rendre service à tous et à chacun, tant confrères que patients. Il passa, sans faire de bruit, mais combien de bonnes actions accomplies!

Viger Plamondon, m.d.

Paul Marceau (1890 - 1956)



En juin 1917 Paul Marceau, second de sa promotion, obtient de Laval un doctorat en médecine "summa cum laude". Il est dès lors choisi pour faire une année de résidence en chirurgie à l'hôtel-Dieu de Québec.

La même année, il obtient par examen un des premiers doctorats en "hygiène publique" qu'accorde l'Université Laval et est nommé prosecteur en Anatomie.

Ancien du Collège de Lévis et issu de famille à l'aise, il est oublié des cadres académiques et l'année suivante, tente sa chance parmi la clientèle de St-Roch de Québec comme chirurgien "visiteur" à l'hôtel-Dieu.

Il épouse Marie-Laure Picard qui devait lui donner quinze enfants.

En juin 1920, il s'embarque avec sa femme et deux enfants pour Paris où avec toute la conscience qu'on lui connaît, il étudie la chirurgie pendant plus d'une année: certificat d'Anatomie de Clamart; exercices pratiques de technique chirurgicale sur le cadavre et le chien avec Antonin Gosset; clinique des voies urinaires de l'hôpital Necker avec Legueu; chirurgie du tube digestif avec Jean Quénu; gynécologie avec Petit-Dutaillis; chirurgie d'urgence avec Jouverney; clinique d'orthopédie à Berck avec Calot et Sorel; enfin clinique chirurgicale à l'hôtel-Dieu avec Hartmann.

En mai 1922, il s'établit définitivement à St-Roch comme spécialiste en chirurgie.

La clientèle a tôt fait de l'obliger à s'intéresser surtout à la gynécologie et à l'obstétrique car la chirurgie d'alors comme d'ailleurs celle d'aujourd'hui demeurait l'objet quasi exclusif des services hospitaliers de chirurgie.

Imbu d'une foi éclatante et d'une charité incroyable, il s'attire rapidement la clientèle des pauvres gens qui le suivront jusqu'à sa mort.

Il exerce d'abord sa profession à l'hôpital St-François d'Assise, et c'est au cours de ces années que se recrutent des gens charitables pour la fondation de l'hôpital de l'Enfant-Jésus, tout d'abord l'hôpital d'enfants-malades.

On le retrouve dès la fondation de cette institution de charité comme chirurgien et praticien général. Il y sera toujours attaché.

En 1935, Georges V le décorait "En reconnaissance publique à un médecin de Québec". Il avait

fondé l'Assistance Maternelle, début d'Assistance publique et premier esquisse de notre Assurance Hospitalisation.

Manquant d'argent l'année suivante, il accepte la fonction de coroner du district de Québec qui devait l'aider à subvenir aux besoins de sa famille de plus en plus nombreuse. Dans son esprit, il ne faisait aucun doute qu'il pourrait continuer sa pratique, toutefois, la clientèle pensa différemment et les patients se firent de moins en moins nombreux.

Il répétait souvent l'ordre des valeurs dans sa vie: Dieu, sa famille, sa médecine.

Comme coroner, il révéla tout son jugement. Il disait aux gens avides de sensation: "A quoi sert de montrer les saletés et les peines de l'homme". Plusieurs familles et institutions lui en doivent reconnaissance. Il voulait secourir et protéger tous les miséreux et tous les honnêtes gens.

Comme médecin, il appliquait à la lettre le principe d'Hippocrate: "Primum non nocere". Il lisait ses livres de médecine et écrivit même un volume qui ne sortit jamais de ses tiroirs.

Comme père de famille, il vivait le commandement: "Aimez-vous les uns les autres". C'est cette famille qui l'obligea à faire ou à refaire quatorze B.A.; trois M.D., trois LL.L., une L.Sc. Soc., un L. Ph., un L. Sc. Mec., un C.A., un M.B.A. (Harvard), un LL.D. (Paris) un D. Sc. Mec., (Paris) et d'autres encore, tout en s'attachant encore plus à une fille religieuse et à un fils prêtre.

Le 5 septembre 1956 à l'âge de 66 ans, après une visite de malade, il mourait subitement au milieu des siens.

Il serait injuste de parler de ce médecin sans signaler le remarquable témoignage de foi qu'il a donné toute sa vie. Il était un grand chrétien libre et indépendant d'esprit qui n'hésitait jamais à reconnaître la primauté du spirituel.

Gilles Marceau

TÉMOIGNAGE D'HIER...

Cependant, à l'exemple de tous ceux qui l'ont approché, il me fait plaisir de témoigner de son esprit de famille modèle, de ses principes religieux inflexibles, de son honnêteté et de son exemplaire charité. C'est bien sincèrement que j'offre à la mémoire du regretté docteur Marceau, ce témoignage personnel d'un confrère en études et en profession.

A. R. Potvin

HOMME DE GRANDE FOI...

Père de famille accompli, médecin profondément humain, chrétien exemplaire, tel fut le docteur Paul Marceau.

Sans commettre des indiscretions blessantes, on me permettra de consigner ici un seul trait de cette vie, mais qui est d'une rare éloquence.

Le docteur Marceau fut toujours un fervent de la messe fréquemment entendue; on peut même dire un fervent de la messe quotidienne. A St-Roch où il demeura longtemps, à St-Dominique ensuite,

le docteur Marceau allait à la messe tous les matins, sauf empêchement grave; et le plus souvent avec son épouse et plusieurs enfants.

Quand on sait ce que sont généralement les nuits d'un médecin qui n'ose refuser de faire de la médecine générale bien que chirurgien, quand on sait aussi ce que représente de préoccupations et de travail, la vie d'un foyer de quatorze enfants, on peut s'imaginer les sacrifices additionnels que comportent l'assistance à la messe quotidienne, à la Communion et surtout la preuve d'amour que cela manifeste dans de telles conditions.

Un jour que je demandais au docteur Marceau comment il pouvait ainsi ajouter à son agenda la messe matinale, il en parut un peu vexé. Je vis que d'autres avaient souvent commis la même indiscretion et que ça l'importunait. Il me répondit: "Est-ce si difficile de prendre trente minutes pour entendre la messe quand on s'en représente la valeur infinie?" Dieu devait récompenser dans leur famille ces époux généreux.

Le docteur Marceau pensait, parlait et agissait en chrétien convaincu, sans ostentation comme sans respect humain. Sans faire grand tapage, et souvent à son insu, il exerça sur son entourage, dans la pratique de sa profession comme dans les autres activités civiques et apostoliques, une influence fort salutaire, pas toujours immédiate, mais souvent définitive.

Louis-Philippe Roy

Fabien Gagnon (1898 - 1957)

C'est à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, qu'au début de sa carrière, le docteur Fabien Gagnon fit son apprentissage comme chef de service en Obstétrique et en Gynécologie durant les années 1929 à 1931.

S'il opta pour un poste où, suivant ses goûts, il pourrait se consacrer à plus d'enseignement, il garda son titre de médecin-visiteur et ne refusa jamais de prendre soin d'une cliente hospitalisée dans le jeune Hôpital qu'était l'Enfant-Jésus du temps.

François-Xavier Demers



Trois dates, trois étapes

De Monsieur Albert Paquet on a dit beaucoup de choses, louangeant successivement le pionnier en chirurgie, l'enseigneur et l'homme qui fit école (car il a fait école). Et l'on a écrit aussi; tout cela, à juste titre.

Mais il me paraît que l'on a pas aussi souvent écrit sur celui qui voyait beaucoup et grand en fonction de demain, sur le chef prévoyant qu'il fut. Peut-être ses talents d'organisateur stimulant n'ont-ils pas retenu autant l'attention que leur éclat semblait l'exiger.

Cette aptitude de chef a fait qu'il a rayonné tant en milieu hospitalier qu'à l'extérieur. Ce rayonnement a particulièrement rejaillit sur l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, où il a présidé aux destinées du Corps Médical durant de si nombreuses années.

Qu'il soit permis à quelqu'un qui y fut intimement lié et qui y participa, de rappeler brièvement trois événements au cours desquels l'action, posée par Monsieur Paquet, en fonction de l'avenir, fut tout particulièrement brillante.

1934

C'est l'année du "Congrès Jacques-Cartier".

Il s'agissait, on s'en souvient, du premier congrès conjointement tenu à Québec par l'Association des Médecins de Langue Française (Europe — Asie — Afrique) et par l'Association des Médecins de Langue Française de l'Amérique du Nord.

Devrions-nous rappeler que Monsieur Paquet en avait, après hésitations, accepté la présidence dans des conditions plutôt difficiles, sinon ingrates, mais surtout pénibles. En effet, quelques mois auparavant, la mort avait brutalement fauché le doyen de la Faculté de Médecine de l'Université Laval, Monsieur Arthur Rousseau qui devait en assumer la responsabilité.

Dès lors, l'on vit l'esprit d'organisation et la capacité de travail d'Albert Paquet taxés à la limite.

En toute justice, il faut dire qu'il en fut de même pour ceux de son équipe.

La complexité de l'organisation et du fonctionnement du secrétariat apparut très tôt et pour tous comme presque effarante.

Le mot d'ordre de Monsieur Paquet fut de réduire les procédures au minimum. Et l'on vit peu à peu s'instaurer un système étonnant de simplicité et d'efficacité autant dans son organisation que dans ses résultats pratiques.

Il faut bien le dire, avant et durant le congrès, ce système de secrétariat fut très lourdement taxé et prouva que les espérances fondées sur son fonctionnement étaient justifiées. L'affluence et la diversité des congressistes constituaient déjà un défi; la multiplicité des problèmes à régler était vraiment étourdissante. Oui, le système fut réellement marqué au sceau de la simplicité et de l'efficacité.

Et à chaque fin de journée, Monsieur Paquet et son principal lieutenant, Monsieur Joseph Vaillancourt, secrétaire général du congrès, avaient bien lieu de se réjouir au cours de la détente qu'ils savaient si bien, et tous deux, procurer à tous.

On a déjà publié ailleurs les discours et les allocutions qu'en de multiples occasions Monsieur Paquet eut à prononcer durant le cours du congrès.

Permettez que je dise à nouveau qu'à chaque fois on y retrouvait les marques de la grandeur et de l'humilité, mais aussi la signature de la claire vision des hommes et des choses. Et dans les pronostics qu'il a alors portés, et sur les hommes et sur les événements, Monsieur Paquet y a brillamment démontré les qualités de discernement qui signaient l'homme au jugement sûr, pondéré et réaliste.

Oui, vraiment, une fois encore, au cours de ces événements mémorables, Monsieur Paquet brillait, comme homme, comme médecin et comme organisateur, d'un éclat dont le rayonnement illuminait et sa race et son groupe, geste dont nous devons tous si souvent bénéficier encore par la suite.

1940

Il n'y avait que 17 ans que l'hôpital de l'Enfant-Jésus avait été fondé et bien peu de temps que le local actuel avait été acquis. Cependant, on le voyait s'étendre graduellement en superficie occupée et, au début de 1939, on y comptait six grands services cliniques dans lesquels on y traitait tous les malades hospitalisés.

J'ai souvenir d'avoir, dès mars 1939, entendu Monsieur Albert Paquet répéter, au cours des réunions de l'Exécutif du Bureau Médical de l'hôpital que pour maintenir la qualité et accroître la variété des soins à l'hôpital, une nouvelle structure des services cliniques s'imposait.

Aiguillonnés par son dynamisme et guidés par sa vision nette des faits, l'on se mit immédiatement à l'oeuvre dans le but immédiat de fournir à la population des soins des spécialités dans les cadres cliniques diversifiés et, cette fois, autonomes.

Le travail de réorganisation n'était pas encore totalement terminé que déjà le bien-fondé de cette mesure était déjà prouvé. Car à peine neuf mois plus tard, l'hôpital, en acceptant de recevoir en son milieu des membres des forces armées canadiennes et des vétérans (déjà!), voyait s'accroître presque démesurément et très soudainement l'éventail des soins que le corps médical était appelé à donner.

Dès janvier 1940 la réorganisation avait été complétée, les nouveaux cadres cliniques instaurés, le personnel médical et autre augmenté et douze services cliniques et de laboratoires fonctionnaient, c'est le temps de le dire, sur un pied de guerre et à rendement accéléré.

C'est en peu de lignes que je viens de décrire à grands traits, cette période de travail intense et acharné à l'hôpital (et ailleurs), période qui a vu se déclencher cette guerre qui devait englober "le monde" et ne se terminer qu'en 1945.

Il sera bon de se souvenir (ou de savoir) combien, cette répartition et distribution des nouveaux services clinico-hospitaliers à l'Enfant-Jésus, aura nécessité, dans sa complexité objective et subjective, de prévoyance, de discernement, de fermeté et de jugement, en regard de son aspect pratique à courte et à longue échéance.

Albert Paquet fut sans contredit l'âme dirigeante de cette métamorphose et lui, qui avait foi en l'avenir des institutions et des gens, ne manqua

pas de se montrer l'organisateur qu'il était. Il encourageait les convaincus, vainquait les très rares oppositions et convainquait les hésitants.

Le sens réaliste et pratique qui était sien et qu'il communiquait autour de lui fut, comme je l'ai dit, immédiatement prouvé dès décembre. Quant à l'à propos de ce geste pour l'avenir éloigné, le recul du temps nous permet maintenant d'affirmer que ce fut là paver la route pour la troisième étape.

1947

Elle ne fut pas sans causer des réactions diverses, cette année durant laquelle, presque soudainement, l'hôpital, qui avait grandi seul et où, depuis déjà longtemps se donnait l'enseignement post-scolaire en de nombreuses disciplines, se vit sollicité par le recteur de l'Université d'entrer dans le giron de la Faculté de Médecine et d'accepter de dispenser l'enseignement médical au niveau scolaire.

Car l'hôpital de l'Enfant-Jésus avait toujours été du type "ouvert" et localement contrôlé; et cette liberté chèrement acquise constituait une politique de base à l'hôpital et devait, à tout prix, être maintenue.

C'est ce qui explique les hésitations de bon aloi que l'on vit s'extérioriser très tôt, car si le leit-motiv "faire bien ce que l'on doit faire" était de mise à l'hôpital, tous avaient bien le droit de soupeser les chances de réussite dans un champ d'action si nouveau pour la grande majorité d'entre les médecins de l'hôpital.

Devrais-je l'avouer? il m'est impossible d'oublier ces mois de réunions, d'entrevues, d'entretiens et d'études au cours desquels, comme lors des deux étapes précédentes, il me fut donné d'accompagner Monsieur Paquet constamment et de travailler avec lui.

Car c'est durant cette période que je connus un aspect très différent de cet homme étonnant qu'il était. C'est que dans son enthousiasme optimiste, tout était cependant froidement pesé! Quel paradoxe apparent, mais combien effectif!

Durant tout ce temps, Monsieur Paquet était et tenait la clef des débats. Concédaient la liberté d'expression à tous, tour à tour il écoutait, acquiesçait, réfutait, étudiait les faits, les probabilités et les possibilités et tout cela, autant en ce qui concer-

nait les idées qu'en ce qui avait trait aux hommes eux-mêmes.

Et à la dernière réunion précédant la décision, à l'hôpital, il n'eut qu'à faire une courte allocution en termes aussi fermes et incisifs que tolérant et à l'emporte-pièce; et le vote favorable fut unanime!

Lui qui s'était tant donné pour former de nombreux chirurgiens à l'hôpital après avoir si longtemps prodigué son enseignement à la Faculté, répétera bien souvent plus tard combien heureux l'avait rendu cette décision du groupe médico-hospitalier de l'hôpital de l'Enfant-Jésus.

—o—o—o—

Oui, trois années, trois étapes! C'est au fil de la plume et en termes plutôt arides que j'ai voulu

les rappeler ici pour souligner les grands traits de l'organisateur et du chef que fut Monsieur Albert Paquet.

Si j'ai parlé de sa fermeté, il me faut aussi dire que l'homme était capable de détente. Ceux qui ont eu la joie d'être reçus chez lui, ou à "Bonne Veine" ou aux "parties de sucre" à l'Île d'Orléans, ne sont pas près d'oublier ses largesses et sa jovialité.

Et c'est à l'homme que j'aurai voulu payer tribut et au chef que j'aurai désiré rendre justice.

C. A. GAUTHIER, M.D.

Juin 1964.

1940

Il n'y avait que 17 ans que l'hôpital de l'Enfant-Jésus avait été fondé et bien peu de temps que le local actuel avait été acquis. Cependant, on le voyait s'étendre graduellement en superficie occupée et, au début de 1939, on y comptait six grands services cliniques dans lesquels on y traitait tous les malades hospitalisés.

J'ai souvenance d'avoir, dès mars 1939, entendu Monsieur Albert Paquet répéter, au cours des réunions de l'Exécutif du Bureau Médical de l'hôpital que pour maintenir la qualité et accroître la variété des soins à l'hôpital, une nouvelle structure des services cliniques s'imposait.

Aiguillonnés par son dynamisme et guidés par sa vision nette des faits, l'on se mit immédiatement à l'oeuvre dans le but immédiat de fournir à la population des soins des spécialités dans les cadres cliniques diversifiés et, cette fois, autonomes.

Le travail de réorganisation n'était pas encore totalement terminé que déjà le bien-fondé de cette mesure était déjà prouvé. Car à peine neuf mois plus tard, l'hôpital, en acceptant de recevoir en son milieu des membres des forces armées canadiennes et des vétérans (déjà!), voyait s'accroître presque démesurément et très soudainement l'éventail des soins que le corps médical était appelé à donner.

Dès janvier 1940 la réorganisation avait été complétée, les nouveaux cadres cliniques instaurés, le personnel médical et autre augmenté et douze services cliniques et de laboratoires fonctionnaient, c'est le temps de le dire, sur un pied de guerre et à rendement accéléré.

C'est en peu de lignes que je viens de décrire à grands traits, cette période de travail intense et acharné à l'hôpital (et ailleurs), période qui a vu se déclancher cette guerre qui devait englober "le monde" et ne se terminer qu'en 1945.

Il sera bon de se souvenir (ou de savoir) combien, cette répartition et distribution des nouveaux services clinico-hospitaliers à l'Enfant-Jésus, aura nécessité, dans sa complexité objective et subjective, de prévoyance, de discernement, de fermeté et de jugement, en regard de son aspect pratique à courte et à longue échéance.

Albert Paquet fut sans contredit l'âme dirigeante de cette métamorphose et lui, qui avait foi en l'avenir des institutions et des gens, ne manqua

pas de se montrer l'organisateur qu'il était. Il encourageait les convaincus, vainquait les très rares oppositions et convainquait les hésitants.

Le sens réaliste et pratique qui était sien et qu'il communiquait autour de lui fut, comme je l'ai dit, immédiatement prouvé dès décembre. Quant à l'à propos de ce geste pour l'avenir éloigné, le recul du temps nous permet maintenant d'affirmer que ce fut là paver la route pour la troisième étape.

1947

Elle ne fut pas sans causer des réactions diverses, cette année durant laquelle, presque soudainement, l'hôpital, qui avait grandi seul et où, depuis déjà longtemps se donnait l'enseignement post-scolaire en de nombreuses disciplines, se vit sollicité par le recteur de l'Université d'entrer dans le giron de la Faculté de Médecine et d'accepter de dispenser l'enseignement médical au niveau scolaire.

Car l'hôpital de l'Enfant-Jésus avait toujours été du type "ouvert" et localement contrôlé; et cette liberté chèrement acquise constituait une politique de base à l'hôpital et devait, à tout prix, être maintenue.

C'est ce qui explique les hésitations de bon aloi que l'on vit s'extérioriser très tôt, car si le leit-motiv "faire bien ce que l'on doit faire" était de mise à l'hôpital, tous avaient bien le droit de soupeser les chances de réussite dans un champ d'action si nouveau pour la grande majorité d'entre les médecins de l'hôpital.

Devrais-je l'avouer? il m'est impossible d'oublier ces mois de réunions, d'entrevues, d'entretiens et d'études au cours desquels, comme lors des deux étapes précédentes, il me fut donné d'accompagner Monsieur Paquet constamment et de travailler avec lui.

Car c'est durant cette période que je connus un aspect très différent de cet homme étonnant qu'il était. C'est que dans son enthousiasme optimiste, tout était cependant froidement pesé! Quel paradoxe apparent, mais combien effectif!

Durant tout ce temps, Monsieur Paquet était et tenait la clef des débats. Concédant la liberté d'expression à tous, tour à tour il écoutait, acquiesçait, réfutait, étudiait les faits, les probabilités et les possibilités et tout cela, autant en ce qui concer-

nait les idées qu'en ce qui avait trait aux hommes eux-mêmes.

Et à la dernière réunion précédant la décision, à l'hôpital, il n'eut qu'à faire une courte allocution en termes aussi fermes et incisifs que tolérant et à l'emporte-pièce; et le vote favorable fut unanime !

Lui qui s'était tant donné pour former de nombreux chirurgiens à l'hôpital après avoir si longtemps prodigué son enseignement à la Faculté, répétera bien souvent plus tard combien heureux l'avait rendu cette décision du groupe médico-hospitalier de l'hôpital de l'Enfant-Jésus.

—o—o—o—o—

Oui, trois années, trois étapes ! C'est au fil de la plume et en termes plutôt arides que j'ai voulu

les rappeler ici pour souligner les grands traits de l'organisateur et du chef que fut Monsieur Albert Paquet.

Si j'ai parlé de sa fermeté, il me faut aussi dire que l'homme était capable de détente. Ceux qui ont eu la joie d'être reçus chez lui, ou à "Bonne Veine" ou aux "parties de sucre" à l'Île d'Orléans, ne sont pas près d'oublier ses largesses et sa jovialité.

Et c'est à l'homme que j'aurai voulu payer tribut et au chef que j'aurai désiré rendre justice.

C. A. GAUTHIER, M.D.

Juin 1964.

the ... of the ...

the ... of the ...

the ... of the ...

the ... of the ...

the ... of the ...

the ... of the ...

the ... of the ...

the ... of the ...

the ... of the ...

the ... of the ...

the ... of the ...

the ... of the ...

the ... of the ...

the ... of the ...

the ... of the ...

the ... of the ...

the ... of the ...

the ... of the ...

Noël Turgeon (1904-1957)

Né le 11 mars 1904, à St-Laurent Ile d'Orléans, le docteur Noël Turgeon fait ses études au Petit Séminaire de Québec et à l'Université Laval. Il complète en 1928-29 ses études médicales par son internat à l'hôpital de l'Enfant-Jésus où il est le deuxième interne.

En juin 1929, il s'installe à Pont-Rouge pour exercer sa profession. La même année, au mois d'août, il épouse Marie-Louise Delisle qui lui donnera 9 filles et 2 garçons.

Sa vie professionnelle est une vie pleine de dévouement consacrée à ses patients. Il donne le meilleur de lui-même pour le soin des malades à Pont-Rouge et des paroisses environnantes. Sauf, pendant quelques périodes de maladie, dont l'une causée par une tularémie diagnostiquée 12 ans après un séro-diagnostic et quelques jours de vacances par année, il est à la disposition de ses patients jour et nuit.

Dévoué tout entier à ses malades, très sociable et honnête, il a la confiance totale et la reconnaissance de ses patients. Dans les milieux hospitaliers, il est hautement considéré à cause de son jugement clairvoyant, de son esprit de décision rapide, de ses connaissances médicales qui ont évolué et de son commerce facile et agréable.

Malgré ses activités médicales intenses, il est très actif sur le plan social. Grand sportif, il préside aux destinées de l'oeuvre des terrains de jeux dans sa paroisse. Nationaliste dans l'âme, il est pendant de nombreuses années président de la Société St-Jean-Baptiste, il s'occupe aussi de la Caisse Populaire et de la Commission Scolaire.

Cette vie intense demande quelques loisirs. C'est dans la solitude de nos forêts qu'il va refaire ses réserves et prend quelques jours de repos. Il est en effet un excellent pêcheur et un ardent chasseur.

Les huit dernières années de sa vie pendant lesquelles il continue d'exercer sa profession sont entrecoupées de nombreuses périodes de repos prescrits par la maladie. Le 20 décembre 1957, il meurt en allant visiter un patient.

Sa vie aura été un témoignage d'amour.
Raymond Turgeon, m.d.

SUR LA BRÈCHE JUSQU'À LA FIN...

Le docteur Noël Turgeon a été fauché en pleine activité à l'âge de cinquante-trois ans. Ne s'étant jamais dérobé devant le devoir à accomplir,



il fut terrassé alors qu'il était à rendre service à un de ses clients.

Nous qui l'avons connu durant plus de quarante années pouvons dire qu'il aimait à rendre service. Au Séminaire de Québec, à la Faculté de Médecine de l'Université Laval, à Pont-Rouge, il était en tête de toutes les activités. On le réclamait toujours et jamais il ne savait dire non.

C'est au cours d'un entretien intime à son foyer alors que nous égrenions ensemble des souvenirs anciens qu'il m'a raconté l'affection dont il avait souffert quelques années auparavant — une longue et pénible odyssée — alors que le diagnostic de tuberculose, avec les conséquences que vous connaissez, avait été porté. Nos connaissances médicales ayant évolué depuis ce temps, je lui suggérai que cette tuberculose me paraissait tout au moins insolite dans ses manifestations et qu'il avait alors probablement souffert de tularémie, une affection qui était alors peu connue dans nos milieux tout au moins. Les épreuves de laboratoire devaient confirmer ce diagnostic à la grande satisfaction de tous.

Noël Turgeon fut d'un courage héroïque durant les dernières années où il exerça sa profession. Il se savait et se sentait gravement atteint. Il ne voulait jamais s'arrêter. Il se devait à sa famille et à sa médecine, me disait-il. Il fut sur la brèche jusqu'à la fin.

Secondé par une compagne, admirable, entouré d'une famille dont il était fier et dont il parlait avec ravissement, adulé par sa vaste clientèle, il a eu une vie familiale, chrétienne et médicale bien remplie.

Ce fut pour nous un symbole et un exemple.
Richard Lessard, m.d.

Wellie Verge (1883 - 1960)

Le docteur Wellie Verge naquit à Québec, le 29 juin 1883. Fils et arrière petit-fils de médecin, il vécut, dès son jeune âge, dans un milieu familial où la médecine avait une place d'honneur.

Après de brillantes études secondaires au Séminaire de Québec et à l'Université St-Dustan, I.P.E., le docteur Verge, s'inscrivit à la Faculté de médecine de l'Université Laval de Québec, où il obtint, en 1908, avec grande distinction, son doctorat en médecine.

Dès son cours universitaire, alors qu'il était encore étudiant, le docteur Verge fut initié à la médecine, et même à la chirurgie, par son père, le docteur William Alexander Verge, praticien très connu de Québec, et par son oncle, le docteur J. Martin, de Carlton sur Mer, où il passait les vacances d'été.

Peu après l'obtention de son doctorat, il quitta Québec pour l'Île d'Anticosti, où il pratiqua la vraie médecine de l'époque durant plus de deux ans.

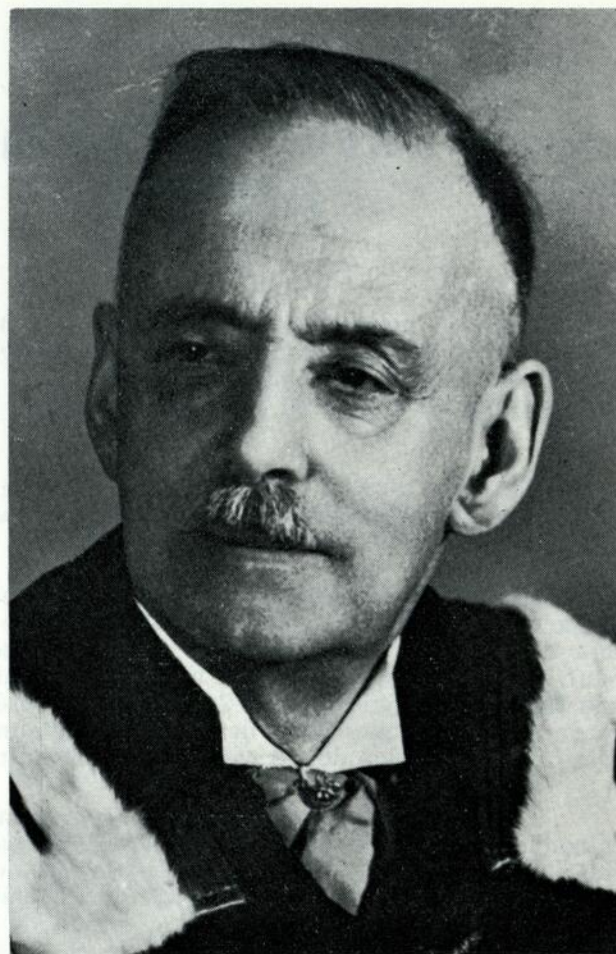
À son retour "d'Anticos", comme on dit couramment "sur la côte Nord", il quitte de nouveau Québec, pour suivre à Paris, des cours de perfectionnement, tant en médecine qu'en chirurgie et en obstétrique.

Avant de quitter Paris, le docteur Segond lui décernait un témoignage d'estime, en plus d'un certificat pour son habileté en médecine, et son esprit de travail; il avait également été nommé membre titulaire de la société St-Côme, St-Luc et St-Damien.

Dès son retour d'Europe, après avoir pratiqué quelque temps en compagnie de son père, le docteur William Alexander Verge, et son frère le docteur Edmond Verge, qui fut également médecin-visiteur à l'hôpital de l'Enfant-Jésus, le docteur Wellie Verge récemment marié à Anne-Marie Cimon, ouvrit son bureau personnel dans le quartier St-Jean-Baptiste, où il pratiqua durant 50 ans.

Au tout début de sa pratique privée, la guerre 1914-18 et la grippe espagnole lui imposèrent un travail professionnel abondant, en plus de ses fonctions de médecin du département de l'Immigration canadienne à Québec.

Puis, débordant toujours d'activité, il se dévoua au service des enfants et des épileptiques de l'Hôtel-Dieu du Sacré-Coeur, où à la suite de son



père et de son oncle, le docteur Charles Verge, professeur à l'Université Laval, il dispensa ses soins bénévolement, durant plus de trente-cinq ans.

Toujours intéressé au soin des enfants, il fit sa grande part dans la lutte contre la mortalité infantile très élevée à l'époque, et se dépensa largement pour l'oeuvre de la "Goutte de Lait".

Au moment où il commença sa pratique privée, Québec ne comptait qu'un hôpital renommé et vénéré, mais limité à quelques médecins seulement; aussi le docteur Wellie Verge, prit-il une part active à la fondation de quelques hôpitaux pour venir en aide aux malades, dont le nombre était toujours croissant et dont les maladies nécessitaient de plus en plus des soins hospitaliers.

Ce fut d'abord à l'hôpital St-François-d'Assise qu'il s'intéressa, avec les docteurs Albert et Achille Paquet et Joseph-Emile Fortier, et où il se dépensa durant de nombreuses années.

Ensuite, en collaboration avec les docteurs Georges Courchesne, Eusèbe Chabot, Euclide Faucher et J. A. Tousignant, il entreprit la fondation de l'hôpital Ste-Anne, aujourd'hui appelé l'hôpital Notre-Dame de l'Espérance.

Enfin, l'idée d'un hôpital pour enfants malades fit naître l'hôpital de l'Enfant-Jésus à la fondation duquel, il travailla en collaboration avec les docteurs Albert et Achille Paquet, Joseph Vaillancourt, Alexandre Edge, René Fortier, pour ne nommer que les disparus.

A cette organisation de l'hôpital de l'Enfant-Jésus, il se dépensa sans compter, et souvent, dans des circonstances difficiles, particulièrement au début à l'édifice de la Grande-Allée, à la rue Gamelin, à la rue St-Vallier, au Parc Savard et enfin, pour le plus grand bienfait de tous, à l'édifice du Chemin de la Canardière.

"Rapidement devenue l'hôpital général", cette oeuvre lui fournit l'occasion de travailler, durant plus de 30 ans, dans plusieurs secteurs de la médecine: service de chirurgie, service des dispensaires et service de transfusion sanguine, le premier du genre à Québec, qu'il fonda en avril 1936; il assumait la direction de ces derniers services depuis leur fondation jusqu'à son décès.

"PÈRE DE LA TRANSFUSION À QUÉBEC" ...

Toutes ces activités hospitalières ne l'empêchèrent pas de s'intéresser à la recherche, à l'avancement scientifique, à l'amélioration des techniques médicales et chirurgicales.

Après des études de perfectionnement en chirurgie, au New-York Post Graduate, il inaugura en 1924, à Québec, la technique de la transfusion sanguine... "veine à veine", comme l'on disait alors... c'était presque la résurrection des mourants, jusqu'à ce moment, l'on ne soumettait à la transfusion que les cas absolument désespérés.

Ce fut, "selon le docteur Jean-Baptiste Jobin", les débuts heureux d'une technique thérapeutique qui devait conduire à des "réalisations merveilleuses"; c'est donc à juste titre que l'on a déjà dit de lui, qu'il était le "Père de la transfusion à Québec".

La multiplicité de ses occupations ne fit pas obstacle à son intérêt aux Sociétés médicales; il était membre de l'Association Médicale Canadienne, de l'Association des Médecins de Langue Française du Canada; il fut le Président de la Société Médicale de Québec durant deux termes; il fonda la Société Médicale du Faubourg St-Jean, dont il fut longtemps le président.

De nombreuses organisations ont d'ailleurs reconnu officiellement ses mérites et ont apprécié le travail extraordinaire de cet homme de bien. Aussi était-il membre correspondant de la Société de Physiologistes de Paris, membre actif de l'Académie des Sciences de New-York, membre honoraire de la Société Médicale de Rivière du Loup, Madawaska.

En 1954, le Collège des Médecins et chirurgiens de la Province de Québec, le reconnaissait comme Spécialiste en chirurgie générale et, à l'occasion

de son cinquantenaire de vie professionnelle, lui décerna un diplôme d'honneur. Également, l'Association Médicale Canadienne lui décernait un diplôme de membre sénior. L'Association ambulancière St-Jean le comptait parmi ses membres à vie.

IL N'A JAMAIS PERDU DE VUE LA GRANDEUR DE SON RÔLE. . .

Nombreuses furent ses communications faites avec science et humour, à l'occasion des congrès médicaux ou devant des Sociétés médicales, ou enfin lors de fêtes en l'honneur de confrères médecins.

Je me permets de vous rappeler ici, le témoignage que le docteur Marc Trudel, alors président du Collège des Médecins, faisait au docteur Verge, en lui présentant un certificat d'honneur, à l'occasion de ses cinquante ans de pratique: "Le docteur Verge s'est toujours montré digne de sa profession, accomplissant un apostolat de toutes les heures; le docteur Verge a poursuivi son but sans flancher, soulager les malades, souvent les préparer au grand voyage, réconforter ceux qui mettaient leur confiance en lui, en maintes occasions, les conseiller de toutes façons pour leur plus grand bien, tout le long de sa carrière, il n'a jamais perdu de vue la grandeur de son rôle".

Et cet autre témoignage du docteur Jean-Baptiste Jobin, alors doyen de la Faculté de Médecine, qui, à la même occasion, s'adressait au docteur Verge en ces termes: "votre rôle de citoyen n'est pas moins digne d'éloge que votre rôle de médecin", et en s'adressant encore au docteur Verge, le docteur Jobin lui rapportait les paroles écrites par le docteur René Fortier à l'adresse du "docteur Jobin son père". Quand une vie est comme la vôtre, droite, désintéressée, noble, elle laisse dans l'esprit qui en sont les témoins, une empreinte ineffaçable.

Puissent ces deux témoignages nous faire voir l'esprit humanitaire, charitable, scientifique et vraiment médical de ce médecin, qui s'occupait non seulement de la santé physique de ses patients, mais également de leur âme, puisse son exemple servir de modèle à la génération montante, surtout à l'époque que nous traversons actuellement et au moment où nous nous demandons combien humanitaire sera la médecine de demain.

Surtout, n'oublions pas cet axiome par lequel le docteur Verge termina son allocution lors de ses cinquante ans de vie médicale "cherchez le bonheur d'autrui et vous trouverez le vôtre". Ceci illustre bien la grandeur d'âme avec laquelle il a vécu sa médecine...

Enfin, que cette nécrologie serve de faible reconnaissance envers cet homme aimé et vénéré des siens, qui fut mon père, le docteur Wellie Verge.

Ernest Verge, m.d.

TOUJOURS EN ÉVEIL ET PRÊT À SERVIR ...

J'ai toujours connu le docteur Verge; il était un ami de ma famille. La connaissance que j'ai eue de lui plus tard me l'a montré semblable à l'image

que mon imagination d'enfant me l'avait faite, c'est à dire modeste sans être effacé, discret sans être timide, prudent sans être craintif et curieux sans être frondeur. Mais ce que mon imagination d'enfant ne pouvait m'apprendre, c'est la part active qu'il a prise à la vie médicale de Québec.

Né d'une famille de médecins, il a vécu pour la médecine toute sa vie. Il a pratiqué comme généraliste mais on pourrait dire de lui qu'il fut un généraliste qui sut se spécialiser par des études personnelles chaque fois que les hasards de sa pratique l'ont exigé : c'est ainsi qu'il se fit pédiatre pour les besoins de la Goutte de Lait, hématologue pour les besoins de la transfusion sanguine, voire même chirurgien, dans d'autres circonstances. Toujours en éveil et prêt à servir, on a eu recours à lui pour la mise en route de l'Hôpital St-François d'Assise, de l'Hôpital Ste-Anne et surtout de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus auquel il est resté attaché jusqu'à son décès.

Le docteur Willie Verge a été une figure du monde médical à Québec. Il a fait oeuvre de bâtisseur et il a laissé à sa mort un souvenir impérissable.

Le Collège des Médecins et Chirurgiens de la province de Québec, pour reconnaître ses mérites exceptionnels, lui a décerné un diplôme d'honneur à l'occasion de son cinquantenaire de pratique médicale.

Jean-Baptiste Jobin, m.d.

**"LA CHARITÉ EST AIMABLE, ET PATIENTE".
(ST-PAUL, ÉPÎTRE DE LA QUINQUAGÉSIME)**

Il fut, probablement, le dernier des médecins gentilhommes, dans un monde où l'on cultive désormais des valeurs plus rentables, sur le plan économique et même social, que l'amabilité, la courtoisie, la charité fraternelle.

J'ai fait première connaissance personnelle avec le docteur Willie Verge vers l'an 1922, dans cette période d'après-guerre (1914-18) où déjà commençait à s'estomper, à se couvrir d'une ombre légèrement dégradée, l'image classique du médecin, chantée par les poètes, évoquée par tous les romanciers, et largement exploitée aussi par le public en général : "Cette figure secourable parcourant de jour et de nuit, les rues de la ville et les chemins de la campagne, avec sa petite trousse d'instruments". L'ami de tout le monde, le conseiller des familles dont il savait alléger non seulement les problèmes de maladie et de santé, mais aussi les chagrins et les peines inhérentes à la condition humaine. Dès 1922, on pouvait noter dans le monde médical la glissée (glissée qui devait bientôt devenir une ruée) vers la spécialisation.

Willie Verge fut toujours "de son temps". Tout en demeurant médecin praticien, il voulut néan-

moins se perfectionner, se spécialiser, lui aussi. Non pour se retrancher dans les limites d'une discipline étroite et souvent égoïste, mais bien dans le but de se trouver en mesure d'exercer avec compétence toutes les activités de la médecine de pratique générale. De sorte que, rien de ce qui était de la médecine ne lui était étranger : médecine de soins, médecine opératoire à l'exercice de laquelle les Ecoles du temps préparaient et engageaient tous les élèves sans exception, Médecine Préventive qu'il exerça avec un art admirable, et admiré, dans les dispensaires de la "Goutte de Lait" en particulier.

Se dessinait-il un mouvement social où le médecin pouvait rendre service, le docteur Willie Verge se trouvait toujours au premier rang des bénévoles. Et l'on peut dire que cette participation de la première heure à des oeuvres auxquelles les autres médecins n'accordaient guère d'attention au début, valut à la profession le bénéfice d'une présence médicale, de l'affirmation du fait de la priorité de la médecine dans toute organisation mise au service de la santé, de la protection, de l'amélioration de la condition des gens.

Il possédait une véritable révérence pour l'état du médecin. Cette révérence, cependant, ne se manifestait pas par le désir d'en imposer à personne, ni par une attitude hautaine, ni encore moins, par cette "gravité qui fait le bonheur des imbéciles" (Montesquieu) : bien au contraire. La bonhomie, la "rondeur" même du regretté Willie Verge demeureront légendaires. Jamais autre attitude que celle de l'homme souriant, du médecin encourageant pour tous, du confrère toujours prêt à rendre service aux autres, à s'effacer même devant les autres. Ajoutez à cela un sens subtil de l'humour, à rendre envieux un Irlandais comme Bernard Shaw, une philosophie aimable de la vie, qui lui donnait une sérénité inaltérable dans les pires épreuves qu'un médecin peut subir.

Il a donc tout, tout donné de lui-même à ce que l'on peut appeler (pour une fois) sans emphase, son Sacerdoce médical.

Mais, comme dit Saint Paul, cité plus haut, l'homme aura beau donner tous ses biens, toutes ses activités, toute sa vie au service des autres, "s'il n'a pas la Charité" ... cette vertu dont la caractéristique est d'être aimable envers tous (même envers ceux qui causent des embêtements), de tout pardonner, de ne dire que du bien des autres, il est (l'homme) encore très loin de la perfection.

Or, Willie Verge avait cette charité. Si elle ne lui a pas donné la plénitude des biens matériels durant sa vie mortelle, elle lui assure la plénitude de l'admiration de ses innombrables patients, de ses non moins amis, et celle de ses confrères ... pour l'Eternité.

Wilfrid LeBlond

Paul Rochette (1905 - 1962)

Le docteur Paul Rochette fit ses études à Québec, où il est né le 15 novembre 1905. Il compléta ses connaissances médicales par des cours de spécialisation en obstétrique et en gynécologie dans le Service du Professeur Phaneuf de Boston.

Dès son retour, il fut attaché à l'hôpital de l'Enfant-Jésus et il prit une part active à son développement. Il y fut chef du Service d'obstétrique pendant de nombreuses années. Sans se départir de son autorité, il savait nous laisser la liberté qui rend heureux. Il fut président du Bureau Médical et vota l'affiliation à l'Université.

Homme d'oeuvres, on peut voir son nom parmi les membres fondateurs du Cercle Universitaire. Il fut marguillier de la paroisse St-Jean-Baptiste, prit part à toutes les grandes souscriptions, payant non seulement de son argent, mais de sa personne, ce qui est beaucoup plus difficile.

Le docteur et madame Paul Rochette étaient des époux exemplaires. La mère infirme du docteur a trouvé chez eux, pendant vingt-deux ans, un foyer où elle sentait tout l'amour filial.

Sans enfants, ils surent se bâtir une famille en y amenant bébés: un garçon et une fille qui portent leur nom.

Le docteur Paul Rochette savait se distraire et amuser ses amis; musicien, il jouait du piano et du violoncelle.

Aux quilles, il aimait faire rire avec de bonnes "blagues".

A la pêche, ses compagnons pouvaient lui avouer leurs malaises, car il avait dans ses bagages des médicaments pour tous les maux.

Les six dernières années de sa vie furent assombries par une maladie lente, douloureuse qui ne pardonne pas. Se sachant atteint, il continua à travailler et à sourire jusqu'à sa mort le 24 février 1962.

On peut résumer sa vie en deux mots: COURAGE, CHARITE.

François-Xavier Demers

Pour nous qui avons eu la chance de compter parmi ses intimes, Paul Rochette restera dans nos souvenirs comme un modèle d'homme, de médecin, de philanthrope et d'ami. On peut même dire qu'il n'avait pas d'ennemis.



En société, il était très agréable compagnon. Toujours souriant, avec son sourire caractéristique, unique, il jouissait d'un esprit naturel exceptionnel. Mélomane, il excellait dans l'art du violoncelle, et, comme pianiste, il était un accompagnateur remarquable.

Philanthrope des plus sympathiques, il était toujours prêt à collaborer à toutes les bonnes causes. Un jour que la Villa Manrèse de Québec était en déficit, le docteur Paul Rochette va chez l'imprimeur et fait préparer le "livre d'or de la Villa Manrèse". Puis il va trouver dix confrères médecins et leur demande à chacun de signer un chèque doré de cent dollars. Ceci se passait durant les années dures d'avant 1939, l'argent était plutôt rare. Paul réussit, il revint à Manrèse avec son carnet de chèques dorés pour un montant de mille dollars, ce qui renflouait temporairement le compte de banque de la Villa.

Marié depuis plusieurs années, Paul aimait les enfants. Il déplorait le fait de ne pas en avoir. Grâce à la généreuse collaboration de son épouse, Négédia, ils adoptèrent un garçon et une fille qui furent, sur ses dernières années, sa consolation et sa joie. Dans la paroisse St-Jean-Baptiste où nous habitons, Paul fut un modèle de bon catholique, dont ce souvenir restera longtemps.

Comme médecin, Paul fut un bon médecin de famille autant qu'un bon Chef de Service. Il était attachant, dévoué, consciencieux dans son travail. Obstétricien et gynécologue, il avait la réputation de ne jamais laisser souffrir sa cliente. On dit qu'il était expéditif dans son travail, au témoignage même de ses clientes. L'une d'elles me disait l'autre jour que, lorsqu'elle apprit sa mort, elle pleura comme si elle venait de perdre son propre père.

Paul était un critique averti. Il travailla avec ardeur à l'avancement de la médecine. Il fut, en effet, l'un des meilleurs fondateurs des Services de Santé de Québec, dont il conserva la Vice-présidence pendant de nombreuses années pour ensuite en devenir membre de l'aviseur médical.

La philanthropie faisait partie de son caractère personnel. Marguillier de la paroisse St-Jean-Baptiste, il préconisa durant son long règne des réformes importantes, en particulier celle du centre paroissial, et de plus, toujours amateur de belle musique liturgique, il travailla longtemps à la réorganisation du chœur de chant, dont il faisait lui-même partie, du reste.

Tous les ans également, et pendant de nombreuses années, c'est encore lui qui avait accepté de visiter tous les professionnels de la paroisse St-Jean-Baptiste pour la collecte des oeuvres, et combien d'autres sociétés charitables. Pour ses qualités exceptionnelles, on l'avait choisi comme l'un des premiers membres actifs du club Richelieu de Québec.

A titre d'ami, nous avons eu la chance et le bonheur d'apprécier le charme de sa compagnie pendant au-delà de trente ans. Son amitié était sincère. Elle nous resta fidèle dans les beaux comme dans les mauvais jours. Que d'heures inoubli-

bles nous avons passées en sa compagnie. Sa verve avait le don d'égayer tout le monde, il avait le talent de l'adaptation. Il trouvait toujours un "leitmotiv" spécial pour nous rappeler telle ou telle réunion; nos confrères se souviendront sans doute et entr'autres du dîner qu'ils lui offraient au cercle universitaire à l'occasion de ses 25 ans de pratique médicale. En réponse aux vœux et félicitations du Président, il avait alors fait un discours qui avait tenu sous le charme, et fait rire, même les plus sérieux de ses confrères. Des voix plus autorisées que la mienne vous rappelleront bien d'autres aspects de la personnalité du docteur Paul Rochette, et de l'exemple qu'il laissera aux jeunes comme aux plus âgés.

Notre ami Paul n'est plus, une longue et cruelle maladie dont il se savait touché fatalement depuis plus de dix ans, nous l'a enlevé à notre affection, mais il a su cacher son terrible secret jusqu'à la fin.

En rétrospective, pour l'avoir vu agir ainsi en bon catholique, en dévoué médecin et en philanthrope, pour l'avoir vu crâner, faire rire alors qu'il se savait touché à mort, cela tient de l'héroïsme ou de la Sainteté.

Sur sa tombe, amis, chapeau bas, nous avons perdu un coeur d'or et un esprit bien trempé, nous en garderons longtemps le souvenir.

Joachim Jobin

Joseph-Edouard Samson (1894 - 1963)

Le docteur Edouard Samson est décédé le 20 mars 1963, à l'Hôtel-Dieu de Lévis, à l'âge de soixante-neuf ans et quatre mois. Il a succombé à la terrible maladie qui le minait depuis plus de quinze ans. Il est mort dans ce lieu de paix, de tranquille sérénité et d'assurance morale que la plupart des grands hommes qui ont le temps choisissent pour mourir, un lieu dont on prononce le nom avec dévotion et qui s'appelle pays natal, le village natal, la terre natale. Edouard Samson a eu le temps de choisir et c'est pourquoi il est mort à Lévis, sur la hauteur, en contemplant mélancoliquement une dernière fois cet extraordinaire panorama qui a inspiré son enfance et qui a certainement mis de la grandeur dans son destin.

Si l'on me demandait de partager les hommes célèbres en deux groupes, je proposerais la distinction suivante: ceux qui ont été marqués par le destin et ceux qui sont tout simplement devenus célèbres, c'est-à-dire ceux qui sont devenus célèbres sans histoire. Dans quelle catégorie faut-il placer Edouard



Samson ? D'emblée, je le place dans la première. Toute sa vie a été un phénomène marqué par un destin subtil.

Pour bien comprendre et apprécier avec objectivité l'extraordinaire succès de sa carrière, il faut croire au destin d'abord ; mais il faut aussi bien connaître le milieu qui a favorisé l'éclosion de sa renommée. Ainsi, celui qui ne connaît pas les particularités du milieu québécois d'abord et du milieu canadien-français de la province de Québec ensuite, ne comprendra à peu près rien à ce phénomène. Il faut, en plus, avoir une connaissance assez subtile de l'histoire de la médecine canadienne française pour expliquer les raisons de ses succès et comprendre le mysticisme qui a présidé à l'évolution de sa renommée.

En effet, Edouard Samson est entré dans la lutte pour la vie avec son tempérament de paysan québécois. c'est-à-dire avec son goût pour le travail dur, son obstination normande, son raisonnement simple, une confiance inébranlable dans son destin et la foi du mystique. Mais tout cela n'eût pas été suffisant s'il n'avait été servi par l'histoire, c'est-à-dire par le "bon moment". Il serait arrivé vingt-cinq ans plus tôt ou vingt-cinq ans plus tard, il n'aurait pas réussi ce qu'il a réussi parce qu'il arrivait trop tôt ou trop tard pour faire oeuvre de pionnier dans le domaine de la chirurgie orthopédique au Canada français. L'histoire est donc venue à son aide et c'est pourquoi je dis qu'il a été un homme célèbre marqué par le destin.

Son grand mérite c'est d'avoir choisi le métier de chirurgien orthopédiste au bon moment et d'avoir eu le talent d'imposer les ressources de son art et de sa science à l'attention de toute une population. Mais là ne s'arrête pas son mérite : il a eu le courage de faire les sacrifices nécessaires pour bien apprendre son métier et surtout pour acquérir les vastes connaissances scientifiques de son art. Pendant des années, il a partagé également son temps entre son métier de médecin praticien à Lauzon et ses devoirs d'étudiant spécialiste à New-York où il était interne libre dans le Service de Hibbs au New-York orthopaedic Hospital. Lorsqu'il a jugé que son bagage scientifique était suffisant pour mettre la main à la pâte, il a présenté ses lettres de créance à la population de la ville de Québec qui lui a réservé un accueil enthousiaste. Les interventions chirurgicales qu'il pratiquait et la qualité des résultats qu'il obtenait ont d'abord étonné et ensuite provoqué l'admiration de son entourage médical immédiat. Comme il fallait s'y attendre, il y a eu du scepticisme et de la résistance de la part de ceux qui étaient dépassés par une chirurgie spécialisée et audacieuse pour l'époque. Il était le premier Canadien français à mettre en pratique dans la province de Québec les principes et les techniques d'une spécialité chirurgicale bien établie chez nos voisins, mais encore inconnue dans notre milieu provincial. On lui a fermé les portes des hôpitaux de Québec ; il a répondu en aidant à la fondation de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus. Il a ensuite élargi son domaine en venant à Montréal où il a fait craquer l'hôpital de l'Est pour installer à l'Hôpital du Sacré-Coeur le plus grand Service

d'orthopédie du Canada et faire oeuvre de maître après avoir fait oeuvre de pionnier. En effet, il a exercé pendant près de trente ans le rôle de chef d'une école qui a formé plus de quarante chirurgiens orthopédistes, dont un bon nombre sont devenus les hommes célèbres que l'on connaît.

Edouard Samson s'est servi du milieu canadien-français pour poser les fondations de sa renommée ; mais celle-ci a vite débordé les cadres de ce milieu plutôt étroit et il n'est pas exagéré de dire qu'il est devenu l'une des trois ou quatre grandes personnalités nationales de la médecine canadienne. Les succès qu'il a obtenus dans l'arthroplastie du genou en particulier et le beau film qu'il a préparé pour illustrer sa technique et les résultats obtenus chez ses patients ont ouvert les yeux de ses collègues canadiens et étrangers. Ce fut la grande pièce à conviction qui a consacré sa renommée.

Rappelons qu'il a été le fondateur-initiateur de l'Association canadienne d'orthopédie ; qu'il a été le deuxième président de cette Association et qu'il a abondamment alimenté les programmes scientifiques des réunions nationales. Ajoutons enfin qu'il a été le premier délégué canadien auprès de la Société internationale d'orthopédie et de traumatologie.

On peut dire qu'il a aimé son métier avec une sorte de passion rageuse et mystique ; qu'il l'a exercé avec une technique précise et des connaissances scientifiques solides, et constamment rajeunies par son goût pour l'étude et la fréquentation régulière des grandes réunions scientifiques.

Sa renommée, son talent d'organisateur et son goût pour l'enseignement l'ont conduit à un doigt de la réalisation d'un grand projet qui aurait été le couronnement bien mérité d'une vie déjà pleine. Oui, c'est dommage que le projet de l'institut d'orthopédie de Montréal ait été abandonné à la dernière minute. Sa mémoire, il me semble, exige que ce projet soit repris par les plus dynamiques de ses élèves et conduit à bonne fin.

J'ai eu l'honneur de connaître le docteur Edouard Samson dans une certaine intimité et je pourrais évoquer plusieurs autres traits marquants de sa personnalité ; mais il est préférable, je crois, de restreindre mon hommage au médecin d'abord, au chirurgien orthopédiste ensuite. Il n'était pas convenable de garder plus longtemps le silence auprès de la tombe d'un homme qui a jeté un grand lustre sur la médecine canadienne-française. Les hommes de sa taille morale et scientifique sont relativement peu nombreux ; c'est pourquoi il faut les proposer comme un exemple à suivre et honorer leur mémoire.

Depuis que Dieu a repris son âme, son oeuvre a repris une vitalité débordante par la fondation et la mise en opération de la Section Edouard Samson du cours post-universitaire de l'Université de Montréal à l'intention des internes résidents en chirurgie orthopédique.

*J. Calixte Favreau,
Professeur d'Orthopédie à l'Université
de Montréal.*

... PÈRE DES INFIRMES

Avant qu'on ne ferme pour toujours la tombe du docteur Edouard Samson, un grand nombre d'infirmeries de tout âge, sont venues, même de loin, dans le salon du Collège de Lévis, poser un long regard ému sur ce large front encore empreint de sérénité et cette main qui, pendant près de quarante ans, s'était mise au service des infirmes.

Celui qu'on avait surnommé le "père des infirmes" était là. "Samson-les-os", comme on disait populairement au Lac St-Jean, en Gaspésie, en Abitibi ou dans la Beauce. Quelques-uns regardaient encore ce sourire de bonté qui avait soutenu leur courage au temps de l'hôpital, des "plâtres" encombrants et des longues convalescences avec mobilisations post-opératoires douloureuses. Tous avaient besoin de parler un peu de lui, plus encore d'eux-mêmes, de ce qu'il avait fait pour eux. "Moi, je n'aurais jamais marché, disait l'un, en frappant ses jambes solides". "Moi, j'étais infirme de naissance, double luxation congénitale de la hanche", (les infirmes savent les noms techniques de leurs maladies). "Il m'a opéré plusieurs fois, j'ai été longtemps dans le plâtre et à l'hôpital pendant plusieurs mois... c'était en 1928 ! "Je ne pourrai pas oublier ce qu'il a fait pour moi; par lui, j'ai gagné ma vie et celle de ma famille". Ainsi parlaient d'anciens patients reconnaissants.

Plus impressionnant encore, les mères des enfants opérés en bas-âge, aujourd'hui plus grands, ces mères expliquaient à leurs garçons que le docteur qui leur avait, à dix ans, redressé les pieds, "c'était lui". D'autres enfin, racontaient, qu'atteints de tuberculose osseuse au cours de leur adolescence, ils n'auraient jamais pu être prêtre ou religieux-missionnaire sans l'aide du docteur Samson.

Des médecins, maîtres, compagnons ou élèves, appartenant à trois générations successives sont venus rendre un témoignage ultime d'affection à un confrère estimé. Un octogénaire, plein de dignité, un grand nom de la chirurgie dans le Québec au cours de l'année '20 et '30, un maître dans ce domaine, disait: "c'était un ami". Des confrères de classe au collège ou à l'Université, rapportaient chacun un souvenir. Un médecin de Lévis, entr'autres, qui lui-même a filé son cinquantenaire de pratique médicale, disait: "c'était un rude travailleur"! D'autres médecins évoquaient leurs souvenirs encore vifs du programme de la matinée du docteur Samson: entrée dans la salle de chirurgie à huit heures moins quart, opérations au rythme rapide de quatre ou cinq de suite, sans compter les changements de plâtre, les mobilisations sans anesthésie, etc. Dur travail, suivi de la visite des opérés du jour ou de la veille ou du lendemain.

C'ÉTAIT UN RUDE TRAVAILLEUR...

Des médecins, plus jeunes mais grisonnants déjà, anciens élèves et collaborateurs en orthopédie sont venus (dont un dans son avion piloté par lui-même) pour revoir leur ancien maître, celui qui les avait entraînés à la rude discipline du travail orthopédique, tel qu'il se pratiquait dans les années trente et quarante, à l'hôpital du Sacré-Coeur de Cartierville. Le Service d'orthopédie comptait alors quel-

ques trois cents lits... c'était "le temps de la famille"! disait l'un d'eux. Un seul grand service ralliait la majorité des chirurgiens orthopédistes de Montréal.

Partout un même esprit d'équipe, d'étude et de travail intense non seulement dans les salles d'opération, les services sur les étages "St-Paul", "Ste-Anne" ou des "Saints Anges", mais dans les séances d'études, où on discutait techniques et diagnostics et où on préparait les travaux des Congrès régionaux et internationaux.

On rapportait aussi avec émotion la grande joie du docteur Samson quand il voyait un infirme grabataire ou marcheur à quatre pattes, se tenir debout pour la première fois. Il en avait les larmes aux yeux. C'était avec une émotion que le docteur Samson recevait à Noël, les vœux des enfants infirmes. Il avait, pour servir avec fidélité les infirmes, une théorie bien humaine, celle-ci: un homme qui pendant sa vie ne peut se tenir debout perd sa dignité humaine. Si, au contraire, même après de pénibles et audacieuses interventions chirurgicales, on remet quelque solidité aux jambes d'un infirme, celui-ci retrouve sa fierté et le sens de l'indépendance.

Les malades eux-mêmes, à cause du séjour prolongé dans les salles (psychologie du malade de salle) constituaient une famille. Un ancien opéré faisait office d'ainé et se chargeait d'initier les nouveaux arrivés dans la salle. "Toi, tu vas avoir une greffe à la colonne. Trois mois de plâtre, puis des corsets ensuite". "Finalement tu seras en ordre". "Toi, tu seras opéré sur la hanche. Tu n'as pas fini de te mobiliser les genoux..." Ainsi se créait la légendaire atmosphère de dévouement, de collaboration des médecins avec les religieuses, les infirmières, et les malades. Pauvres et riches recevaient les mêmes attentions, le même secours nécessaire dans un même esprit de collaboration, celui que le docteur Joseph-Edouard Samson et les premiers collaborateurs avaient créée à l'Hôpital du Sacré-Coeur.

La légende se poursuivait au-delà de l'hôpital et des bureaux de consultations de la Clinique St-Louis. La main du docteur Samson savait aussi quêter pour les infirmes, des octrois du gouvernement. Le Club Kiwanis de Saint-Laurent offrait chaque année de substantiels dons pour les infirmes. A tour de rôle, les gouvernements Taschereau, Duplessis et Godbout, ont répondu par des offres généreuses aux demandes du docteur Samson, identifiées à la cause des infirmes. Octroi à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus à Québec, à l'Université de Montréal pour un Institut d'orthopédie, ensuite à l'Hôtel-Dieu de Montréal, puis avec les Soeurs de la Providence. Tous ces projets successifs même après avoir reçu l'approbation des autorités, les octrois sont restés sans suite.

Le docteur Samson n'a vu aucune de ses oeuvres auxquelles il tenait de tout son coeur. Mystère! Cela ne devait pas être le but de sa vie. Ni un édifice matériel destiné au soin des infirmes, ni un hôpital orthopédique, ne devait subsister après son départ, mais il créa un esprit de dévouement, un besoin de secourir ceux que la vie avait mal servis. Il n'a pas bâti avec des matériaux de pierre, de

brique ou de ciment; il a dressé et maintenu debout des membres rabougris des infirmes, il a bâti sur la chair humaine, il a bâti, dans les souvenirs des hommes, un nom: le docteur Joseph-Edouard Samson, Père des infirmes.

Henri Samson, S.J.

VIVAIT DANS UNE QUASI RÉCLUSION...

Annoncée trop modestement, la mort du docteur Joseph-Edouard Samson demeura quasi inaperçue du grand public durant plusieurs heures. Moins discrets que son entourage immédiat, des confrères s'émurent et la nouvelle se répandit, provoquant partout des regrets unanimes.

Depuis un certain temps, ce savant vivait dans une quasi réclusion. Il fut cependant durant trente ans une vedette du monde médical. A partir de 1930, il renouvela la pratique de l'orthopédie; il en fit une spécialité audacieuse, bravant même ceux qui pensaient à la charlatanerie.

"Il est incalculable le nombre d'infirmes qui doivent à sa science, à sa compétence, d'avoir recouvré l'usage de leurs membres atrophiés par quelque cause que ce soit" vient d'affirmer la direction de l'hôpital du Sacré-Coeur de Cartierville dont le docteur Samson créa le service d'orthopédie, lieu de ses opérations prodigieuses.

UNE VEDETTE DU MONDE MÉDICAL...

Des infirmes, pauvres et petits, qui les premiers bénéficièrent de sa science, clamèrent bientôt leur guérison. Bientôt la réputation de l'éminent chirurgien dépassa les confins de la Province, du pays, pour prendre des proportions internationales, des étrangers accourant de partout pour solliciter ses soins.

Il n'est pas exagéré de dire que le docteur Samson contribua au bon renom de la médecine canadienne-française et au développement moderne de l'orthopédie dans notre milieu. Il eut plusieurs disciples qui, dans nos divers hôpitaux, soutiennent l'élan que le regretté disparu a donné à cette spécialité.

A l'origine de l'orientation de cette brillante carrière, on trouve chez le docteur Samson le besoin d'apporter à des infirmes dépourvus, quelque soulagement sinon la guérison. Il fut récompensé au centuple, mais voulut quand même terminer sa vie à l'ombre du Collège de Lévis, son Alma Mater, ajoutant aux mérites d'un devoir d'état brillamment accompli, ceux de la maladie soufferte avec résignation chrétienne.

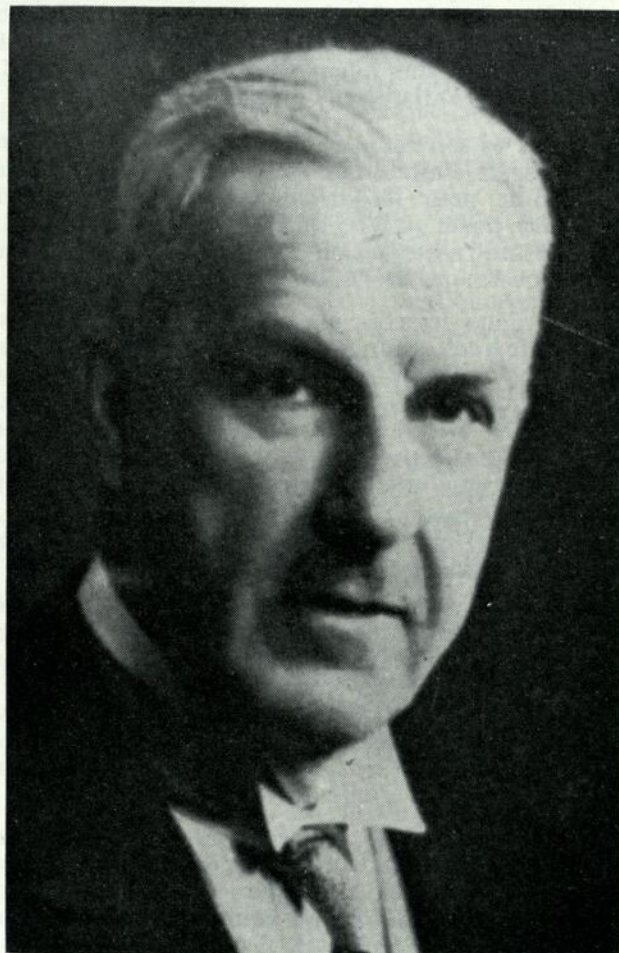
Louis-Philippe Roy

Albert Paquet (1878 - 1963)

C'est avec une émotion lourde de souvenirs que la profession médicale et le public apprenaient la mort du professeur Albert Paquet survenue le 14 août 1963; c'est avec un regret sympathique que les Québécois réalisaient la perte qu'ils venaient de faire d'un grand médecin.

Né en 1878, à Saint-Nicolas, fils d'Adolphe Paquet et d'Eléonore Demers, le docteur Albert Paquet descendait d'une famille que plusieurs siècles enracinaient au sol canadien et qui avait su fournir, de génération en génération, une pléiade d'hommes distingués: l'honorable Théodore Paquet, secrétaire de la Province sous l'administration Chapleau, Monseigneur Benjamin Paquet, recteur à l'Université Laval, son frère, Monseigneur Louis-Adolphe Paquet, une autorité en théologie, en philosophie, en littérature.

Après de brillantes études au Séminaire de Québec, Albert Paquet décroche son titre de bachelier ès-arts en 1898. Après des études brillantes à la Faculté de Médecine de l'Université Laval, il obtint son doctorat en médecine, avec grande distinction en 1902.



Médecin, il accepte l'offre qu'on lui fait d'un internat à l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang; c'était dans le temps le couronnement d'un cours, accordé à ceux qui avaient le mieux réussi dans leurs études.

Après son année d'internat, il part pour Paris dans le but de perfectionner ses connaissances chirurgicales; il y passa deux ans de 1903 à 1905. Deux maîtres de la chirurgie française, les professeurs Gosset et Tuffier, le reçoivent dans leurs services de Pitié et de Beaujou. En même temps, il suit des cours d'anatomie et de technique opératoire à la Faculté de Médecine de Paris. Clinique, anatomie et technique opératoire, sa formation était complète.

Revenu au pays en 1905, il devient immédiatement médecin régulier dans les Services chirurgicaux de l'Hôtel-Dieu de Québec. A ce moment, l'Hôtel-Dieu demeurait le seul centre chirurgical de la région, drainant tous les grands malades, et le docteur Albert Paquet est aussitôt l'assistant de confiance. Il est l'assistant des docteurs Michel Ahern, Siméon Grondin, Arthur Simard, Albert Marois, à tour de rôle ou à la fois, et ce de 1905 à 1914. Son travail était considérable et sa compétence reconnue de tous.

IL CONSERVAIT L'ESTIME POUR SES ANCIENS MAÎTRES . . .

J'ai toujours été frappé de constater l'estime que le docteur Paquet avait conservé pour ses anciens maîtres; un jour où je lui demandais quel était celui qui, d'après lui, avait été le plus grand chirurgien de notre région, il me nomma le docteur Michel Ahern qu'il mettait sans aucune hésitation sur le pied des plus grands chirurgiens du temps.

Dès son retour au pays en 1905, on le nomma professeur d'anatomie et de technique opératoire, discipline pour lesquelles il était particulièrement préparé, poste qu'il occupa activement jusqu'en 1932, à la grande satisfaction des étudiants qui estimaient et respectaient sa haute personnalité médicale.

Tous ceux de ma génération ont conservé le souvenir du docteur Albert Paquet faisant passer des examens de technique opératoire; il croquait de nombreux chocolats, lorsque les réponses ne venaient pas assez vite; c'était impressionnant pour plusieurs qui savaient que le nombre de chocolats déglutis avait la signification d'une baisse importante dans les points.

En 1919, survient un événement important dans la vie du docteur Albert Paquet; son frère Achille, arrive de Paris après avoir passé par tous les stages auxquels Albert s'était soumis lui-même, études au Séminaire de Québec, études à la Faculté de Médecine, internat à l'Hôtel-Dieu et voyage à Paris. Dès lors, ils ouvrent leur bureau sur la rue Ste-Anne. A partir de ce moment leurs activités chirurgicales deviennent littéralement débordantes; pour suffire à la tâche, les deux frères ont une pratique commune et s'entraident mutuellement.

Si l'on peut apprécier les difficultés de la pratique chirurgicale à cette époque, il est nécessaire de faire un retour en arrière et de se placer dans l'ambiance hospitalière du temps. Il n'y avait alors qu'un hôpital général à Québec, l'Hôtel-Dieu; il

était manifestement insuffisant pour le nombre de malades nécessitant l'hospitalisation. Cet hôpital était fermé; non seulement les jeunes chirurgiens de valeur se voyaient gênés dans leur pratique, mais les patients ne pouvaient avoir le médecin de leur choix; le système était nettement désuet et ne rencontra pas les exigences modernes qui avaient tendance à se faire jour.

Ce manque "d'espace vital" dans nos milieux hospitaliers devait avoir deux conséquences logiques, la première de motiver la fondation de nouveaux hôpitaux généraux qui demeuraient largement ouverts aux valeurs médicales et permettraient aux patients d'être traités selon leurs désirs; la seconde, de nécessiter une chirurgie à domicile jusqu'au jour où les hôpitaux projetés pourraient offrir les accommodations suffisantes.

D'ailleurs, les difficultés de transport dans un pays comme le nôtre, à certaines périodes de l'année particulièrement, devenaient une raison qui s'ajoutait au manque de lits hospitaliers pour motiver cette façon de procéder.

Les docteurs Paquet devinrent fondateurs d'hôpitaux et pratiquèrent la chirurgie à domicile tant qu'elle leur sembla utile et nécessaire; utile par tous les praticiens instruits qui, refusant d'admettre la pratique du laisser-faire médical, étaient au désespoir de voir mourir des patients qu'un acte chirurgical hardi pouvait sauver; nécessaire pour les patients, lorsque l'intervention chirurgicale s'imposait.

Doués d'une santé à toutes épreuves, formés à la chirurgie difficile par l'Ecole française, possédant des connaissances cliniques qui semblent tenir du prodige, méthodiques dans leur organisation de la technique toute spéciale que nécessite une opération à domicile si l'on veut s'en tenir à une asepsie rigoureuse, doués de ressources extraordinaires pour faire face aux circonstances imprévues qui demeurent l'apanage de cette chirurgie, les docteurs Paquet firent les pires voyages qui se puissent faire à l'appel d'un confrère et procédèrent à des interventions que nombre de nos meilleurs chirurgiens hésiteraient à entreprendre dans de telles circonstances. Toutes les interventions d'urgence y passèrent depuis les trépanations d'urgence les laparotomies pour rupture de grossesse ectopique, les cures d'étranglement herniaire, le tout avec un succès qui aurait rendu jaloux plus d'un hôpital d'alors.

Cette chirurgie, qui semblait devoir être mortelle à première vue, car il ne pouvait être question à ce moment ni de transfusion, ni de sulfamidés et encore moins d'antibiotiques, demeurait des plus salvatrices entre leurs mains. Le secret du succès ici résidait dans les connaissances cliniques et une technique opératoire où, malgré les difficultés inhérentes à ces interventions, l'asepsie devait être parfaite.

Ces voyages, bien qu'ayant quelquefois un côté agréable, avaient souvent des à-côtés qui exigeaient de se blinder contre les intempéries et les

misères de la route. J'ai personnellement connu les dernières années de cette chirurgie en ville et à la campagne pour y avoir participé moi-même.

Si on me demandait ce qui m'a le plus impressionné dans la chirurgie du docteur Paquet durant ma carrière chirurgicale avec lui, je répondrais sans hésiter : la chirurgie à la campagne. Là le chirurgien me semblait devenir un sur-homme; je comprends facilement le respect du praticien et la confiance du client pour de tels hommes.

A l'hôpital, le docteur Paquet était très à l'aise dans toutes les opérations réglées; sa chirurgie demeurait générale sans comporter les restrictions qui ont tendance actuellement à diminuer le champ de la chirurgie générale. La chirurgie du goître n'avait pas de secret pour lui, et je crois qu'il a dû pratiquer plus de deux mille thyroïdectomies dans sa carrière.

IL ÉTAIT RIGOREUSEMENT EXACT . . .

Il est curieux de savoir que s'il fut le premier à Québec à procéder à une cholécystectomie, il fut aussi le premier à donner une injection intra-veineuse, injection qui lui causa de forts désagréments parce que son patron d'alors avait considéré cet acte comme trop audacieux et dangereux; évidemment les temps ont changé.

Cette chirurgie à domicile ne fit pas oublier au docteur Albert Paquet la nécessité de créer de nouveaux hôpitaux généraux. Loin de là, car dès 1912, avec les docteurs Wilfrid Beaupré, Alexandre Edge et son frère Achille, pour répondre à des besoins pressants, il fondait un hôpital privé, l'Hôpital St-Luc.

Dès 1914, avec les docteurs Emile Fortier, Albert Marois, Théophile Robitaille et son frère Achille, il devint un des fondateurs de l'hôpital St-François d'Assise, devenu le bel hôpital moderne que l'on connaît.

En 1923, grâce à la collaboration d'un comité de dames et de messieurs, sous la présidence éclairée de madame Joseph Sirois, comité aidé des Révérendes Soeurs Dominicaines de l'Enfant-Jésus et particulièrement de la Révérende Soeur Gérard-Majella, il devenait avec les docteurs René Fortier, Joseph Vaillancourt, Wellie Verge, Edouard Samson et son frère Achille un des médecins de l'hôpital de l'Enfant-Jésus.

On connaît toute l'ampleur qu'ont pris ces deux hôpitaux, qui comportent maintenant de 1,000 à 1,200 lits. Ces hôpitaux demeurent des hôpitaux ouverts aux valeurs médicales; les patients y ont le choix de leur médecin et y rencontrent tous les services organisés des hôpitaux modernes.

A l'hôpital St-François d'Assise, il sera chef du Service de chirurgie et président du Bureau médical depuis la fondation de l'hôpital en 1914 jusqu'en 1940, soit pendant 26 ans.

A l'hôpital de l'Enfant-Jésus, il est chef du Service de chirurgie générale depuis la fondation en

1923 et président du Conseil médical jusqu'en 1951, soit pendant 28 ans.

Dans ces hôpitaux, non seulement il dirige les Services de chirurgie, mais avec son frère Achille, il leur donne une directive personnelle avec une compétence maintenue à jour.

Président des Conseils médicaux de ces hôpitaux, son expérience hospitalière et son jugement incomparable règlent les problèmes hospitaliers qui paraissent remplis de difficultés insurmontables; sa haute personnalité, son sentiment inné de la justice, le respect qu'il inspire à tous, font accepter sans bruit les verdicts qu'il porte aux médecins.

Ce n'est pas tout de fonder un hôpital, il faut prévoir un personnel qui permette de faire face aux exigences momentanées et futures, parce qu'après tout, la valeur d'un hôpital est en raison directe de la valeur de ses médecins.

Ce n'est pas le moindre de ses mérites que d'avoir su prévoir et d'avoir su aider à la formation d'un nombre important de chirurgiens qui non seulement remplissent les cadres de ses Services, mais savent aussi faire honneur aux institutions auxquelles ils sont attachés.

Son altruisme à ce point de vue était sans borne; il était heureux du moindre succès de ses assistants.

Malgré ce débordement d'activités médicales, il trouva le temps de présider un des plus beaux Congrès des médecins de langue française de l'Amérique du Nord que nous ayons eu, celui de 1934, le Congrès Jacques-Cartier (troisième centenaire de la découverte de Jacques-Cartier).

La carrière du docteur Albert Paquet est intimement liée à celle de son frère Achille, et pour bien comprendre cette biographie, je dois ajouter que, pendant 35 ans, ces deux frères pratiquèrent leur profession ensemble, se divisèrent le travail selon leurs aptitudes particulières, ne négligèrent aucun moyen de perfectionner leurs connaissances pour tant déjà vastes.

Voulant se tenir au courant de toutes les acquisitions certaines de la science médicale, ils ne se contentaient pas de recourir à la littérature médicale, mais par de nombreux voyages dans les grands centres américains et européens ils maintinrent leur chirurgie à la page.

Cette association devrait donner ce qu'on peut attendre d'une telle association; une pratique des plus agréables et, pour leurs patients, une impression de sécurité à laquelle le client n'est pas indifférent.

Comme on le voit, la vie du docteur Albert Paquet fut bien remplie, aussi les honneurs ne lui manquèrent-ils pas de part et d'autre. Comme leur énumération complète serait trop longue, je me limiterai si je la citais en entier, à mentionner les suivants: membres du Collège Royal du Canada

depuis sa fondation, chevalier de la Légion d'honneur, membre correspondant de l'Académie de chirurgie de Paris, professeur émérite à la Faculté de Médecine de Laval, membre sénior de l'Association médicale canadienne.

Chirurgien dans toute l'acceptation du mot, le docteur Albert Paquet demeure une des grandes figures médicales qui ont fait honneur à l'Université

Laval et aux hôpitaux de l'Enfant-Jésus et de St-François-d'Assise.

Au nom personnel de celui qui fut son assistant préféré, son collaborateur pendant trente ans et qui lui doit beaucoup de son savoir chirurgical, c'est avec une émotion que je dépose sur sa tombe cet humble tribut de souvenirs.

Paul Poliquin

Armand Bellemare (1901 - 1963)

Le 26 août 1963 décédait le docteur Joseph-Charles Armand Bellemare dans des circonstances particulièrement pénibles pour sa famille.

Parti en excursion de pêche à son club de Rivière-à-Pierre, en compagnie de sa jeune fille Lucie et d'une amie de celle-ci, le docteur ne devait plus revenir vivant. En effet, après une journée fructueuse, il se reposait au camp quand une crise cardiaque l'étreignit. Il absorba quelque médicament pour la forme, car il dit à sa fille :

"Cette fois, c'est la fin... Ton papa va mourir... Tu diras à maman que j'ai pensé à elle... Puis il récita posément son acte de contrition et le "Souvenez-vous". Moins d'une heure après, sans agonie douloureuse, il expirait sous les yeux de ses deux compagnes désespérées, à quelques milles de la route carrossable la plus rapprochée.

C'était la deuxième crise cardiaque importante. En 1952, en effet son cœur avait flanché. Mais cinq semaines d'hospitalisation à l'hôpital de l'Enfant-Jésus et trois mois de convalescence, le docteur Bellemare avait pu reprendre l'exercice de sa profession.

Avec quelque ralentissement cependant. Il devait se ménager. D'autant plus qu'une cataracte le privait graduellement d'une vue normale. Par la suite, et à deux ans d'intervalle, il dut subir deux interventions chirurgicales.

Avant d'être atteint par la maladie, le docteur Bellemare s'intéressait beaucoup aux sports. Il fut propriétaire du club "LES BRAVES" et sut imprimer au baseball local un élan sans précédent dans notre région. Subséquemment, il dut renoncer à cette activité pour ne plus s'intéresser qu'à la pêche, à laquelle il resta fidèle jusqu'à sa mort. En compagnie d'amis ou des membres de sa famille, il trouvait dans ces excursions, l'oubli des tracasseries professionnelles, le délassement et le repos.



Né à Sainte-Anne de Yamachiche le 23 octobre 1900, Armand était le sixième d'une famille de quatorze enfants dont trois l'ont devancé dans la tombe.

Après des études primaires à l'école paroissiale dont sa soeur Eva était l'institutrice, il passe au Collège de Yamachiche. De là, il se dirige au Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières, puis à l'Université Laval dont il sort médecin en 1928, en même temps que les docteurs Emile Rioux, Antoine Pouliot et William Brown, tous trois décédés, Arthur Leclerc, Dominique Langlais, Louis-Philippe Roy, Sylvio Leblond, Léo Payeur, Armand Rioux, Léon Pelletier, Alphonse Pelletier, Paul Racicot, Léo Robert, Charles-Auguste Painchaud et quelques autres.

De 1930 à 1937, le docteur Bellemare tient bureau à 1673 rue de la Canardière, puis à 1500 de la Canardière, avec résidence attenante. Médecin consciencieux et humain, il savait sympathiser avec ses malades et tenir compte de leur situation familiale, de leurs conditions matérielles. A l'hôpital de

l'Enfant-Jésus dont il était médecin interne, comme dans la pratique courante, on reconnaissait sa compétence et on appréciait son dévouement.

MÉDECIN CONSCIENCIEUX ET HUMAIN . . .

De ses bons offices et de ses soins profitèrent de nombreux clients et les habitués de la "Goutte de Lait" de Limoilou dont il fut médecin durant trente années. Avait-il cependant une prédilection pour les patients âgés? . . . Il en parlait davantage et leur accordait une attention spéciale.

Sa réputation et sa popularité lui valurent de devenir marguillier de sa paroisse, Saint-Pascal de Maizerets, et président de la Ligue des Citoyens. A ces deux postes, il fit preuve d'initiative, de pondération, de sagesse, d'esprit chrétien autant que de civisme.

En tout, le docteur Bellemare sut toujours demeurer modeste, éminemment serviable, d'une charité aussi discrète que généreuse. Sous une apparence plutôt froide, il cachait un cœur sensible aux délicatesses et aux injustices, mais surtout aux bienveillances dont il était l'objet. Il n'oublia jamais les soins constants d'une épouse tendrement aimée et aimante. Il garda toujours un souvenir ému des attentions que lui prodiguèrent la direction et le personnel de l'hôpital de l'Enfant-Jésus durant sa maladie de 1952, de la sollicitude de ses confrères, de la compréhension de son médecin attitré, le docteur Maurice Turcotte.

Outre son épouse née Germaine Lévesque, le docteur Bellemare laisse trois enfants: un fils, Yves, étudiant en humanités modernes à l'Académie de Québec; deux filles: Louise, étudiante infirmière à l'Enfant-Jésus; Lucie, élèves en Belles-Lettres au Collège des Ursulines. Deux autres enfants l'ont devancé dans la tombe: Michel et Colette.

Lui survivent également: la Révérende Soeur Thérèse de l'Eucharistie, des Soeurs de l'Assomption de Nicolet, directrice générale des études, le docteur Joachim, de Québec, Joseph, régisseur au département du Crédit agricole, Bruno agronome résidant à St-Hyacinthe, MM. O. Bellemare, A. Bellemare et Albert Bellemare, de Yamachiche, Mme Irénée Caron, de Louiseville, Mlle B. Bellemare, de Yamachiche.

Louis-Philippe Roy, m.d.

LUCIE, SA JEUNE FILLE DE 16 ANS, NOUS RACONTE LES DERNIERS MOMENTS DE SON PÈRE . . .

Après deux jours merveilleux, le malheur est venu s'abattre sur le petit camp de Rivière-à-Pierre. Enchantés de notre séjour, nous nous préparions à quitter l'endroit le lendemain. Nous étions partis quatre, nous ne devions revenir que trois.

Le soir du 25 août, au souper, succéda le cha-plet récité par mon père. A la deuxième dizaine, il se leva et égreña les "ave" beaucoup plus rapidement: son malaise débutait à cet instant. Lui-même nous l'a affirmé. Il s'étendit cependant et trouva le sommeil pour une demi-heure. Après cette courte période de repos, brusquement il se réveilla. Il était malade et crut en premier lieu à une simple indigestion; mais un médecin ne se trompe pas facilement lui-même. Aussi prononça-t-il son propre diagnostic qui devait être le dernier qu'il établirait d'une profession longue de 35 ans.

Il passa cependant debout les quelques minutes qui précédèrent l'agonie et se tourna vers le Seigneur; il savait tout.

Soudain très bas, il n'eut que le temps d'articuler quelques paroles pour ma mère, puis sombra dans l'inconscience. Environ trois minutes plus tard, soit vers 12.20 heures a.m. mon père expirait.

Après avoir donné sa vie contre la maladie, il en était la victime; cinquante minutes avaient suffi à nous l'enlever, à le rendre à Dieu.

Lucie

TÉMOIGNAGE D'HIER . . .

Le docteur Armand Bellemare que j'ai remplacé comme interne senior à l'hôpital de l'Enfant-Jésus en 1930-31 était un travailleur sincère, acharné, qui voulait réussir; après 33 ans, si on jette un coup d'oeil en arrière, on se rendra compte qu'il est parvenu à atteindre son but, tant dans sa vie familiale et médicale que dans ses relations d'amis.

Son absence nous est sensible. Nous nous souviendrons longtemps de lui.

Maurice Beaudry, M.D.

En 1936, l'UNIVERSITÉ LAVAL, appelait notre Président du Bureau médical, le docteur Albert Paquet, à faire partie de son Conseil.

Gustave Ferland

(1907 - 1963)



Le docteur Gustave Ferland était le fils d'Arthur Ferland et d'Ursule Nolet, de Beauport. Il est né dans cette municipalité le 11 décembre 1907. Il a fait ses études primaires à St-Louis de Gonzague puis son cours classique au Collège de Ste-Anne de la Pocatière où il obtint son baccalauréat au premier rang de la classe en 1929. Tous ses confrères de collège se rappellent avec plaisir son amabilité, ses contacts faciles et même son caractère enjoué et un peu frondeur qui, à l'occasion, a dû faire le désespoir des maîtres du temps. Mais déjà s'ébauchait à cette époque chez Gustave Ferland une vocation qui le destinait à une vie de dévouement et de sacrifices qui ne devait jamais se démentir.

Dès ses années de collège, son plan de vie était établi et ce plan, dressé d'avance dans tous ses détails, il l'a suivi avec fidélité et il l'a réalisé tel qu'il l'avait conçu. Cette planification de sa vie, on peut dire qu'il l'a appliquée dans tous ses actes et dans toutes ses décisions. C'est probablement là que l'on trouve, grâce à une puissance de travail phénoménale, la clé de son succès.

Gustave Ferland, fidèle au plan qu'il s'était tracé, entra à la Faculté de Médecine de l'Université Laval dès l'automne de 1929. Il y poursuivit des études brillantes jusqu'à sa graduation en 1935. Après une année d'internat à l'hôpital St-François d'Assise, il fit un stage de trois ans comme associé du docteur E. Fortier, de Québec, puis il se rendit en Europe pour y poursuivre des études avancées dans les universités et les hôpitaux de France. Ce séjour en France a marqué le docteur Ferland d'un sens de culture intellectuelle et scientifique qui ne devait jamais disparaître.

Revenu au Canada en 1939, le docteur Ferland ouvrit son bureau de médecin dans son village natal de Beauport. C'est à ce moment, dès les premières années de sa pratique médicale, qu'il épousait Georgette Théberge qui devait lui donner une fille, Louise, qui fut pour ainsi dire le culte de sa vie. On peut

dire que tout le long des nombreuses années passées au service de la science et de ses concitoyens, il a montré comme pas un le parfait exemple d'un dévouement sans bornes et d'un véritable culte de sa profession. On peut considérer le docteur Ferland comme l'exemple typique du praticien de la médecine générale et du médecin de campagne dont la mission était de se dévouer pour le bien des âmes autant que des corps de ses concitoyens.

En plus de ses fonctions et de ses devoirs de médecin, il s'est astreint à participer à plusieurs secteurs de la vie publique. C'est ainsi qu'il servit pendant quatre ans comme coroner du district puis comme commissaire et finalement comme président de la Commission Scolaire de Beauport. Transporté à l'hôpital de l'Enfant-Jésus, il disparaît après quelques heures de maladie, le 1er octobre 1963.

Partout et toujours il a fait valoir la droiture de son caractère et la force de ses convictions, tempérée cependant par une dose de bonté et douceur qui faisaient l'admiration de tous. Attaché à l'hôpital de l'Enfant-Jésus toute la durée de sa carrière médicale, il y a laissé un souvenir impérissable chez ses collègues, chez le personnel et chez les étudiants qu'il a dirigés.

Paul-Emile Auger

Irma Levasseur (1877 - 1964)

Le docteur Irma LeVasseur, première femme médecin du Québec est décédée le 18 janvier 1964 à l'âge de 87 ans, après une carrière prédominante au Canada et même à l'étranger. D'une exceptionnelle personnalité, madame LeVasseur fut l'inspiratrice et la co-fondatrice de l'Hôpital Ste-Justine à Montréal, de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus à Québec, et de l'École Cardinal-Villeneuve. Sa remarquable carrière fut surtout vouée à l'enfance. Elle exerça même sa profession au cours de la première grande guerre, en Serbie en faveur des malades atteints du typhus. Elle s'est éteinte entourée de vénération après avoir mérité les plus grands éloges pour le rôle remarquablement social qu'elle a joué.

Née le 18 janvier 1878, Irma LeVasseur était la fille de feu Louis-Nazaire LeVasseur, écrivain-journaliste et de feu Fédora Venner, tous deux de Québec. Elle n'eut qu'un frère, Paul, décédé le 23 mai 1956.

Elle fit ses études au Couvent de Jésus-Marie, de septembre 1887 à 1894. Elle s'est ensuite inscrite à l'École de médecine de l'Université St-Paul de Minnesota, où elle obtint son doctorat en 1900. C'est à New-York qu'elle commença à pratiquer la médecine. Toutefois, en 1903, grâce à un bill privé à l'Assemblée Législative, le Collège des médecins et chirurgiens de la Province de Québec pouvait admettre le docteur Irma LeVasseur dans ses rangs le 30 septembre de la même année.

DÉBUT D'UNE CARRIÈRE REMARQUABLE...

En 1907, le docteur Irma LeVasseur se spécialisa en pédiatrie. Elle étudia à Paris et fit des recherches dans plusieurs hôpitaux d'Allemagne. Riche de ses connaissances et d'une initiative incomparable elle s'appliqua à doter la province d'hôpitaux pour les jeunes. La spécialisation en pédiatrie était alors presque inconnue au Canada. Dès son retour au pays elle s'intéressa à la fondation de l'Hôpital Ste-Justine, puisqu'à cette époque, il n'existait aucun endroit où les enfants de moins de deux ans pouvaient être hospitalisés. Elle fut encouragée dans son projet par madame Louis de Gaspé Beaubien et madame Alfred Thibault, femmes d'œuvres qui savaient soutenir tout idéal chrétien et charitable. Elle réalisa un rêve dont on connaît aujourd'hui tout l'épanouissement.

Douée d'une intelligence et d'un dévouement remarquables, le docteur Irma LeVasseur était une Québécoise authentique, qui savait s'oublier pour le



Le Dr Ima LeVasseur, en 1950, à l'époque de son 50e de pratique médicale.
En médaillon, au moment de sa graduation en 1900.

bien de ses semblables. Mlle LeVasseur s'offrit comme médecin volontaire pour aller combattre l'épidémie de typhus exanthématique qui sévissait en Turquie d'Europe. Voici la relation du docteur Albiny Paquette donnée le 12 février 1964. "C'était après la guerre de libération des Balkans (Grèce, Serbie, Bulgarie contre l'empire D'Ottoman). La Serbie avait demandé aide à l'Europe et à l'Amérique. Cinq canadiens répondirent à l'appel: les docteurs Irma LeVasseur, Victor Bourgeault, Raoul Brault, Avila Waters de Québec et le docteur Albiny Paquette qui reste le seul survivant de l'équipe.

J'ai connu Mlle LeVasseur le jour de son embarquement à New-York pour la Serbie, au début d'avril 1915, c'était le lendemain du torpillage du "Lusitania" par les Allemands. Après la traversée périlleuse de l'Atlantique (à cause des sous-marins allemands) elle partit comme nous pour les balkans, où je la revis accomplissant son oeuvre humanitaire. A Londres, la Légation de Serbie nous dirige vers les Balkans. De Salonique (Grèce) nous nous rapportons au Ministère de l'Intérieur Serbe, à Nish (Serbie). Irma LeVasseur est envoyée à Kraguyevac. Nous sommes en pleine guerre (la première guerre mondiale, commencée quelques mois auparavant).

FEMME D'ACTION D'UNE ÉNERGIE EXTRAORDINAIRE...

Irma LeVasseur s'installe dans cette ville, procède à l'immunisation de la population au rythme de mille par jour. Elle a pour l'aider quatre prisonniers de guerre autrichiens, qui agissent comme infirmiers. Elle organise un hôpital de fortune dans la ville, les malades privés de lits couchés par terre. Les médicaments sont rares, le bateau qui nous en apportait a été coulé dans la mer Egée. Il faut surtout isoler les malades, les nourrir, leur donner les soins essentiels. Elle est débordée par une situation intenable, travaillant sous un bombardement quotidien, doit faire creuser de larges fosses où les morts sont empilés par centaines, recouverts de chaux vive.

En 1916, elle doit déménager son hôpital, car Kraguyevats est occupé par l'ennemi. A Gorni Milanovats, elle recommence l'aménagement d'une baraque qui lui servira d'hôpital. Les conditions sont encore pires qu'avant. Les troupes accaparent toute la nourriture, elle doit trouver du maïs, du pain d'orge, des chèvres qu'elle fait abattre pour procurer un bouillon à ses malades. Pas de lait, de sucre, de farine. Il arrive un moment où elle n'a plus aucun médicament. Son rôle consiste à isoler les plus malades et à les faire enterrer dans des fosses en commun. Je l'ai vue alors abattue, les yeux remplis de larmes, mais non découragée. Irma LeVasseur ne se décourageait jamais. Cette misère qu'elle ne pouvait soulager, redoublait son énergie. Elle restait stoïque en présence des dangers de la guerre et de la contagion. Privée de tout confort, dans un pays dont elle ne comprenait pas la langue, elle restait souriante et muette.

C'était une femme d'action et d'une énergie extraordinaire. En 1918, tout le pays et la Macédoine où je peinais aux mêmes tâches, devint occupé par les autrichiens et les bulgares. Il fallut abandonner la partie sur l'ordre du gouvernement serbe. Ce fut l'exode vers la mer, dans le plus affreux des désordres. Les prisons furent ouvertes, les maisons évacuées et la foule des malheureux fuyant les villages, avec leurs troupeaux et leurs enfants. Plus de 700,000 moururent dans cette tragédie qui rappelle, disait un écrivain, la retraite de Russie. Je n'ai pas revu Irma LeVasseur, et j'ignore comment elle a

réussi à sortir des Balkans et survivre à tant de privations et d'horreurs.

Je l'ai revue trente ans après, à Québec, alors que j'étais ministre de la Santé Publique. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Elle mérite les plus grands hommages et je suis heureux que son nom ne soit pas oublié, grâce à votre initiative.

FONDATION DE L'HÔPITAL DE L'ENFANT-JÉSUS...

En 1923, de retour à Québec, le docteur LeVasseur fonde un hôpital pour enfants-malades sur la Grande-Allée. Cette institution devait devenir quelques années plus tard l'Hôpital de l'Enfant-Jésus. Elle en fut la co-fondatrice avec le docteur René Fortier et le docteur Edouard Samson. Quelques dames faisaient aussi partie du Comité.

INVESTIGATRICE D'UNE ÉCOLE POUR ENFANTS INFIRMES...

A la fin de sa carrière active, le docteur Irma LeVasseur continua à se pencher sur l'enfance malheureuse, sur les jeunes infirmes. Quelques années plus tard, l'Hôpital de l'Enfant-Jésus était remis aux Soeurs Dominicaines, tandis que le docteur LeVasseur établissait sa propre clinique pour enfants malades sur la rue Artillerie, en 1927. Sa conception a marqué les débuts de l'École Cardinal-Villeneuve. Durant l'exercice de sa profession auprès des enfants, le docteur Irma LeVasseur se pencha avec une sollicitude particulière sur les enfants infirmes, et elle conçut l'idée d'une école spécialement adaptée à leur besoin.

Dans sa magnanimité, qui lui fit distribuer ses idées et les laisser se réaliser, le docteur LeVasseur savait faire le choix nécessaire pour administrer et développer les oeuvres qu'elle créait.

Le 20 juin 1950, le docteur Irma LeVasseur célèbre ses noces d'or professionnelles. A cette occasion le Cercle des Femmes universitaires a souligné cette fête.

Albiny Paquette, C.L.

TÉMOIGNAGE...

Il est bon d'apporter ici le témoignage de Madame Louis de Gaspé Beaubien (1) à l'égard de Mlle LeVasseur: "Elle fut, dit-elle, l'instigatrice de notre hôpital et par conséquent, fut au point de départ de la pédiatrie dans notre province. Je remercie Dieu de m'avoir placée sur la route de cette femme remarquable et de m'avoir ainsi ouvert le chemin qui me conduirait directement à l'endroit précis où devait naître notre maison hospitalière dans laquelle tant d'enfants malades ont retrouvé et retrouvent chaque jour la vie et la santé."

(1) Présidente de l'Hôpital Ste-Justine de Montréal.

NOS MEMBRES DE LA CORPORATION

FEMME D'ACTION D'UNE ÉNERGIE EXTRAORDINAIRE. . .

Irma LeVasseur s'installe dans cette ville, procède à l'immunisation de la population au rythme de mille par jour. Elle a pour l'aider quatre prisonniers de guerre autrichiens, qui agissent comme infirmiers. Elle organise un hôpital de fortune dans la ville, les malades privés de lits couchés par terre. Les médicaments sont rares, le bateau qui nous en apportait a été coulé dans la mer Egée. Il faut surtout isoler les malades, les nourrir, leur donner les soins essentiels. Elle est débordée par une situation intenable, travaillant sous un bombardement quotidien, doit faire creuser de larges fosses où les morts sont empilés par centaines, recouverts de chaux vive.

En 1916, elle doit déménager son hôpital, car Kraguyevats est occupé par l'ennemi. A Gorni Milanovats, elle recommence l'aménagement d'une baraque qui lui servira d'hôpital. Les conditions sont encore pires qu'avant. Les troupes accaparent toute la nourriture, elle doit trouver du maïs, du pain d'orge, des chèvres qu'elle fait abattre pour procurer un bouillon à ses malades. Pas de lait, de sucre, de farine. Il arrive un moment où elle n'a plus aucun médicament. Son rôle consiste à isoler les plus malades et à les faire enterrer dans des fosses en commun. Je l'ai vue alors abattue, les yeux remplis de larmes, mais non découragée. Irma LeVasseur ne se décourageait jamais. Cette misère qu'elle ne pouvait soulager, redoublait son énergie. Elle restait stoïque en présence des dangers de la guerre et de la contagion. Privée de tout confort, dans un pays dont elle ne comprenait pas la langue, elle restait souriante et muette.

C'était une femme d'action et d'une énergie extraordinaire. En 1918, tout le pays et la Macédoine où je peinais aux mêmes tâches, devint occupé par les autrichiens et les bulgares. Il fallut abandonner la partie sur l'ordre du gouvernement serbe. Ce fut l'exode vers la mer, dans le plus affreux des désordres. Les prisons furent ouvertes, les maisons évacuées et la foule des malheureux fuyant les villages, avec leurs troupeaux et leurs enfants. Plus de 700,000 moururent dans cette tragédie qui rappelle, disait un écrivain, la retraite de Russie. Je n'ai pas revu Irma LeVasseur, et j'ignore comment elle a

réussi à sortir des Balkans et survivre à tant de privations et d'horreurs.

Je l'ai revue trente ans après, à Québec, alors que j'étais ministre de la Santé Publique. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Elle mérite les plus grands hommages et je suis heureux que son nom ne soit pas oublié, grâce à votre initiative.

FONDATION DE L'HÔPITAL DE L'ENFANT-JÉSUS. . .

En 1923, de retour à Québec, le docteur LeVasseur fonde un hôpital pour enfants-malades sur la Grande-Allée. Cette institution devait devenir quelques années plus tard l'Hôpital de l'Enfant-Jésus. Elle en fut la co-fondatrice avec le docteur René Fortier et le docteur Edouard Samson. Quelques dames faisaient aussi partie du Comité.

INVESTIGATRICE D'UNE ÉCOLE POUR ENFANTS INFIRMES. . .

A la fin de sa carrière active, le docteur Irma LeVasseur continua à se pencher sur l'enfance malheureuse, sur les jeunes infirmes. Quelques années plus tard, l'Hôpital de l'Enfant-Jésus était remis aux Soeurs Dominicaines, tandis que le docteur LeVasseur établissait sa propre clinique pour enfants malades sur la rue Artillerie, en 1927. Sa conception a marqué les débuts de l'École Cardinal-Villeneuve. Durant l'exercice de sa profession auprès des enfants, le docteur Irma LeVasseur se pencha avec une sollicitude particulière sur les enfants infirmes, et elle conçut l'idée d'une école spécialement adaptée à leur besoin.

Dans sa magnanimité, qui lui fit distribuer ses idées et les laisser se réaliser, le docteur LeVasseur savait faire le choix nécessaire pour administrer et développer les oeuvres qu'elle créait.

Le 20 juin 1950, le docteur Irma LeVasseur célèbre ses noces d'or professionnelles. A cette occasion le Cercle des Femmes universitaires a souligné cette fête.

Albiny Paquette, C.L.

TÉMOIGNAGE. . .

Il est bon d'apporter ici le témoignage de Madame Louis de Gaspé Beaubien (1) à l'égard de Mlle LeVasseur: "Elle fut, dit-elle, l'instigatrice de notre hôpital et par conséquent, fut au point de départ de la pédiatrie dans notre province. Je remercie Dieu de m'avoir placée sur la route de cette femme remarquable et de m'avoir ainsi ouvert le chemin qui me conduirait directement à l'endroit précis où devait naître notre maison hospitalière dans laquelle tant d'enfants malades ont retrouvé et retrouvent chaque jour la vie et la santé."

(1) Présidente de l'Hôpital Ste-Justine de Montréal.

NOS MEMBRES DE LA CORPORATION

Mme Georges Tessier

(1ère présidente)

(1865 — 1927)



Dès les débuts de l'hôpital, un comité provisoire des dames a été formé, dont madame Georges Tessier fut élue première présidente.

La première séance du dispensaire eut lieu le 31 janvier 1923.

Madame Georges Tessier (Florence Myrand) naquit à Québec, le 18 décembre 1865. Femme d'oeuvres, madame

Tessier ne manque pas de générosité. Au mois de décembre 1922, lors d'un incendie qui détruisit la Basilique de Québec, nous l'avons vue solliciter de porte en porte des aumônes pour la lingerie des autels et des ornements sacerdotaux. Elle donna aussi une grande partie de son temps à l'occasion de l'ouverture de l'hôpital Laval.

Le 17 mai 1923, sur le conseil du Révérend Père Henri Martin, premier curé de la paroisse St-Dominique de Québec, madame Georges Tessier une fervente tertiaire dominicaine, ainsi que madame Camille Pouliot allaient demander aux Soeurs Dominicaines de l'Enfant-Jésus de prendre la direction d'un petit hôpital pour enfants malades, oeuvre nouvelle dans notre ville de Québec. Elles ont travaillé ensemble aux soins des enfants pauvres, malades et infirmes, lorsque l'hôpital était situé sur la Grande-Allée. N'est-ce pas là, le témoignage d'une charité authentique ?

Madame Georges Tessier est décédée le 16 octobre 1927 à l'âge de 62 ans. A l'annonce de cette nouvelle, l'émotion fut grande chez les membres de la Corporation, qui avait trouvé en elle une excellente présidente.

LE DR ALPHONSE LESSARD

(1872 — 1941)

Il nous est impossible de ne pas mentionner le nom du docteur Alphonse Lessard. En 1920, il était nommé Directeur de l'Assistance Publique et en 1922 il devenait directeur au Service Provincial d'Hygiène.

Il est né le 14 janvier 1872; il a pris sa retraite en 1939 et il est décédé le 14 janvier 1941 à l'âge de 69 ans.

Le docteur Alphonse Lessard a sans cesse témoigné pour notre oeuvre d'hospitalisation, l'intérêt le plus grand, et une véritable compréhension de nos besoins. Il s'intéressa à l'hôpital et c'est grâce à lui, si la loi de l'Assistance Publique a pu être appliquée.

Mme Pierre D'Auteuil

(3è vice-présidente)

(1863 — 1929)



Née le 7 mars 1863, madame d'Auteuil fut la troisième vice-présidente de l'hôpital de l'Enfant-Jésus.

Elle mit au service du bureau de direction tout son tact, son jugement sain, et son sens d'observation très développé. Madame d'Auteuil a sacrifié bien des heures de son temps pour secourir les enfants en faisant leur toilette et en servant leur repas. Ce fut aussi elle qu'on chargea du service social, avec madame Paul Robitaille et madame Lemoyne. Nombre de familles ont été visitées et d'anciens petits patients ont été suivis par cette dame charitable.

Ses deux jeunes filles venaient au dispensaire et servaient les médecins comme bénévoles.

Madame d'Auteuil est décédée le 31 mars 1929 à l'âge de 66 ans.

Mgr Herménégilde Bouffard

(conseiller)

(1855 — 1934)

Monseigneur Joseph-Herménégilde Bouffard est né à St-Laurent, I.O. le 16 septembre 1855, de David Bouffard, pilote, et de Françoise Chabot. Il fit son cours classique et sa théologie au petit et au grand Séminaire de Québec, où il fut ordonné par Monseigneur Taschereau, le 22 mai 1881. De 1881 à 1886, il fut professeur au Séminaire de Québec. Après une année passée en Belgique, il fut vicaire à St-Jean-Baptiste de Québec de 1887 à 1890.



Nommé curé à St-Zacharie en 1890, il laissa ce poste en 1894 pour aller exercer, pendant un an, le saint ministère à Chicago. De 1895 à 1897, il est étudiant à Rome. A son retour de la Ville Eternelle, il fut nommé aumônier de l'Hospice St-Joseph de la Délivrance, à Lévis, de 1897 à 1900. Ensuite, il est appelé à prendre la direction de la cure de St-Malo. C'est à ce poste qu'il donna la mesure de son zèle apostolique et qu'il créa de nombreuses oeuvres.

vres. En 1920, Monseigneur Bouffard avait été élevé à la dignité de Prélat de Sa Sainteté.

Monseigneur Bouffard était un prêtre zélé et d'une grande charité; la paroisse de St-Malo, qu'il dirigea pendant 34 ans, lui doit la plupart des belles oeuvres qui font son orgueil: Académie, tenue par les Soeurs de la Congrégation; Maison de la Providence, avec salle d'asile, ouvroir et école maternelle, tenue par les Soeurs Franciscaines Missionnaires; couvent des Soeurs de la Charité de St-Louis, et salle paroissiale; à ces oeuvres charitables la paroisse St-Malo ouvrait ses portes aux soins des malades et sur l'invitation sympathique de Monseigneur Bouffard, le 1er octobre 1923, l'Hôpital de l'Enfant-Jésus s'installa dans son nouveau local, à l'étage supérieur de l'Edifice Julien à 1204, rue St-Vallier. La même année, le nom de Monseigneur Bouffard vint s'ajouter aux membres de la Corporation. Ce nouveau directeur nous apporta un appui des plus précieux.

Que de bontés et d'attentions multiples n'avons-nous pas été l'objet durant les quatre années que nous avons vécu sous sa houlette? Monseigneur Bouffard fut le père des pauvres et des petits.

Vendredi matin, le 29 juin 1934, à l'hôpital Ste-Anne, où il avait été transporté depuis quelques semaines décédait Monseigneur Herménégilde Bouffard, P.D. curé de St-Malo, à l'âge de 78 ans et neuf mois. Monseigneur Bouffard souffrait depuis longtemps, mais à force d'énergie et de volonté, il avait continué à diriger sa paroisse jusqu'à ces derniers mois. Devant le progrès du mal, il se fit transporter à l'Hôpital Ste-Anne, tenu par les RR. Soeurs de l'Espérance, où il s'est éteint paisiblement à l'aube de la fête de SS. Apôtres Pierre et Paul.

Monseigneur Ernest Dumais, P.D.
Archevêque de Québec

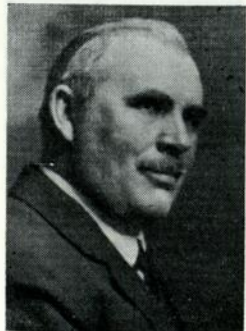
Frank Byrne

(conseiller)

(1879 — 1938)

Monsieur Frank Byrne est né à Charlesbourg, le 8 décembre 1879. Il était l'époux de feu dame Agnès Dundon, de Limoilou. Il eut de cette union dix enfants, dont quatre filles et six garçons. M. Frank Byrne fut l'un des membres du bureau de direction de la Corporation jusqu'en 1938.

Madame Onésime Gagnon le remplaça dans cette fonction le 31 octobre de la même année.



Il fut maire de Charlesbourg pendant plusieurs années, co-fondateur de la ville de Québec Ouest, ainsi que député du Comté de Québec. Que de fois le personnel de l'hôpital a eu l'occasion de bénir sa générosité. Son intérêt principal fut d'apporter son aide à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, dont il fut l'un des premiers membres de la Corporation et nous le mentionnons parmi nos grands bienfaiteurs.

En plus de son commerce de bois de pulpe, il possédait une grande ferme à Charlesbourg, dont il fit un grand succès. Il exposait les produits de sa ferme dans plusieurs endroits du Canada, et en faisait généreusement la distribution, à tel point que les gens de Charlesbourg la considéraient ni plus ni moins comme une ferme expérimentable. L'Hôpital de l'Enfant-Jésus a été largement bénéficiaire de ses distributions qui nous apportèrent de grands secours au début de l'oeuvre.

Il fut toujours d'un grand dévouement aux intérêts de sa paroisse, à laquelle il a fait de généreux dons.

Il décéda le 28 mars 1938 à l'âge de 59 ans.

Joseph Sirois

(notaire)

(1881 — 1941)



Membre de la Corporation de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, conseiller légal. Monsieur Joseph Sirois est né le 2 octobre 1881. Formé à l'école de son père, l'inoubliable Louis-Philippe Sirois, il a eu la sagesse de profiter de cet enseignement privilégié et d'en tirer tous les avantages. En 1900, il était Bachelier ès-arts et licencié en 1903. Ensuite il fut admis à l'exercice du Notariat en 1903.

Sa culture générale était très vaste; il était documenté sur tous les sujets. Sa carrière a été remarquable: aussi féconde que brillante.

Les membres de la Corporation de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus conserveront une éternelle reconnaissance à M. Joseph Sirois, premier notaire de l'hôpital, pour ses conseils toujours sages, sa grande générosité, son accueil toujours si courtois et pour la somme de travail qu'il a accompli pour notre institution hospitalière! Monsieur Sirois a bien voulu se charger des soumissions pour l'achat d'obligations; il a rédigé l'acte de vente avec les Frères des Ecoles Chrétiennes, et le contrat avec les Soeurs Dominicaines de l'Enfant-Jésus. Et tout cela gratuitement, économisant ainsi un fort joli montant à l'hôpital. Avec un guide aussi éclairé, nous ne pouvions jamais dévier le droit chemin.

**HÉRITIER D'UN GRAND NOM,
IL L'A PORTÉ AVEC DIGNITÉ ET FIERTÉ**

Il était un chrétien sincère, sans ostentation, à la manière aimée du Christ, pratiquant la charité dans ses actions et ses paroles, Joseph Sirois ne s'est jamais contenté d'exercer sa profession avec talent et succès, mais il a contribué puissamment à aider le notariat dans la Province de Québec. Il aimait passionnément le travail et en abusa imprudemment.

Sa vie fut heureuse. Il affectionnait sa famille, qui le lui rendait généreusement. Auprès de son épouse extrêmement sympathique, de ses enfants charmants et bons, et de ses délicieux petits-fils, il trouvait une grande joie de vivre.

Il décéda le 17 janvier 1941 à l'âge de 59 ans, à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus.

L'oeuvre de Joseph Sirois lui survivra longtemps, parce qu'elle fût puissante et généreuse.

"Le souvenir précieux et cher que nous gardons, c'est celui de sa passion pour le droit, de sa foi indéfectible en sa mission de professeur, du charme exquis de son commerce, du prix inestimable de sa collaboration".

"L'hommage que nous ne cesserons de rendre à sa mémoire, c'est de rester fidèle à la leçon de son exemple".

Mme Martin Madden

(conseillère)

(1869 — 1941)



Madame Martin Madden naquit le 30 décembre 1869.

Dès les débuts de la fondation de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, soit en octobre 1923, elle fut nommée conseillère du bureau de direction.

Madame Madden est une amie sincère de notre hôpital, et nous avons si souvent profité de sa générosité et de ses bons conseils. C'était une femme très humble, aimant travailler dans l'ombre. Travailleuse acharnée, elle donna beaucoup de son temps à la fabrication de pièces de lingerie pour l'ouvroir.

Elle ne faisait pas de bruit, mais par ses bonnes relations d'affaires et son commerce d'amitiés, elle a attiré des dons à l'hôpital, peu fortuné dans les débuts.

En 1932, au départ de madame Gauvin pour Montréal, madame Martin Madden est nommée vice-présidente.

Elle décéda le 14 juin 1941 à l'âge de 71 ans.

Mme Jules Gauvin

(conseillère)

(1872 — 1943)



Madame Jules Gauvin naquit le 6 mai 1872.

En mai 1923, il a été résolu que le bureau de direction à l'avenir serait composé de 11 membres au lieu de 9, et que les deux nouveaux membres soient immédiatement nommés. Madame Jules Gauvin ainsi que madame Charles Labrecque deviennent membres du bureau de direction.

Généreuse donatrice du début de l'hôpital, elle fit partie de l'ouvroir où elle apportait si souvent de la lingerie du magasin de la rue St-Joseph dont elle était propriétaire. En compagnie de madame Martin Madden, elle se rendait fréquemment dans les établissements pour demander quelques fleurs qui devaient servir à la vente de "Tag day".

Le 4 avril 1934, elle quitta Québec pour Montréal d'où elle revint en 1942.

Décédée le 11 avril 1943, à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, à l'âge de 71 ans, elle laissa le souvenir d'une âme douce et généreuse.

Mme Paul Robitaille

(conseillère)

(1892 — 1946)

Madame Robitaille qui est née le 10 août, fut une bénévole dans le service aux petits malades. Volontiers, elle sacrifiait des heures de légitimes loisirs pour venir faire leur toilette et servir leur repas.

Que d'initiatives elle a fait preuve dans l'organisation des soirées musicales au profit de l'oeuvre naissante ! Femme au grand coeur ! Qui ne se rappelle les messes de minuit célébrées en la chapelle de notre hôpital quand s'élevait impressionnante, sa voix suave et inoubliable, nous enveloppant d'une atmosphère pieuse et recueillie, apte à faire pénétrer en nos âmes la joie sublime du mystère de Noël.



Avec madame Pierre d'Auteuil et madame Lemoyne, elle s'est occupée activement du Service Social visitant ainsi les petits patients à domicile, après leur départ. (1)

Elle est décédée le 27 juin 1946.

(1) Madame Paul Robitaille était aussi la sœur de Monsieur le Notaire Sirois.

Au cours de la longue maladie de Mme Martin Madden, une invitation a été faite à la Révérende Mère Gérard Majella d'entrer dans notre comité. (1) Sa réponse affirmative nous a tous profondément et sincèrement réjouis. La R. Mère Gérard Majella ne sait pas, dans son humilité, combien nous apprécions de la voir se joindre à nous dans une collaboration plus étroite, puisqu'elle fera désormais partie de notre Conseil d'Administration. Nous comptons sur ses lumières, fruits d'une longue expérience de plus de 18 années, pour nous aider à régler les questions épineuses pour le plus grand bien de l'hôpital.

(1) Les membres du Comité lors d'une assemblée tenue le 8 octobre 1941.

Mme Joseph Morin

(4^e trésorière)

(1878 — 1948)



Née Mathilde Pittle, le 24 juin 1878 à Québec, madame Joseph Morin, fille de Charles Pittle, autrefois consul d'Allemagne à Québec.

En 1926, au départ pour les Etats-Unis de madame Dionne-LaBrèque, un heureux choix la désigna pour la charge de trésorière.

Dans le rapport de 1926, il est constaté que la situation financière d'alors était satisfaisante. A cette lourde besogne, elle apporta une perfection méthodique et ponctuelle remarquable.

Sa générosité s'est étendue à doter le parterre de l'hôpital de plusieurs arbres d'ornements.

Femme dévouée et charitable, madame Morin prit part aux premiers développements de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, et elle fut trésorière du bureau de direction pendant de nombreuses années.

Elle décéda le 24 février 1948, à l'âge de 70 ans, à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus.

Mme Philippe Landry

(1^{ère} vice-présidente)

(1865 — 1948)

En janvier 1923, un Comité provisoire a été formé dont madame Philippe Landry fut élue première vice-présidente.

Née le 3 avril 1865, madame Landry était une personne très cultivée. Elle se distinguait surtout par son amabilité. Sa ponctualité était de tous les instants.

Elle était la belle-sœur de monsieur Alexandre Tasche-reau.

Etant vice-présidente du Comité, elle s'est occupée surtout de recrutement.

Madame Landry est décédée le 30 septembre 1948 à l'âge de 83 ans.



Mme Germ.-Siméon Marceau

(conseillère)

(1865 — 1948)



Madame Marceau naquit à Québec, le 12 février 1865. Elle fit ses études chez les religieuses de Jésus-Marie à Lauzon. Le 9 octobre 1901, elle embrasse la religion catholique et est baptisée par M. l'abbé Morin. Sa foi est solide, inébranlable et bien vivante.

Le 6 mai 1929, elle entre au Conseil, au service de notre hôpital pour succéder à madame Pierre d'Auteuil. C'est ainsi que le 9 novembre de la même année, elle assiste à la première séance du Conseil d'Administration. Elle sera remplacée dans cette charge par Madame Léon des Rivières le 2 mars 1931.

Chez elle, la charité passe avant tout. Humble, discrète, elle va souriant à tous, assistant tous ceux qui requièrent ses services. Sa délicatesse, sa douceur, sa bonté, son visage où se peint la paix de son cœur, sa simplicité évangélique, tout cela lui concilie l'estime et la sympathie. Elle ne compte ni les fatigues, ni les voyages, ni son temps, ni ses aumônes.

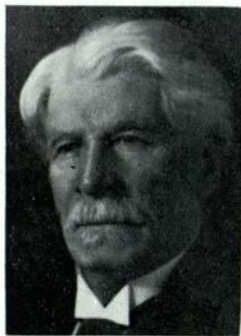
En 1931, elle devient vice-présidente générale de L.A.F.A.C.C. Le 30 novembre 1938, son Eminence le Cardinal J.M.R. Villeneuve, de regretté mémoire lui remet au nom du St-Père la décoration "Benemerenti" en reconnaissance de son dévouement inlassable à toutes les oeuvres de la Sainte Eglise.

Mais le 1er octobre, après une journée active commencée à 4 heures du matin, une congestion cérébrale frappe la chère grand-maman. Et le 10 octobre 1948, elle s'éteint dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge. Nous la pleurons sans feinte en montant la garde près de son cercueil.

Juge Ph.-Aug. Choquette

(conseiller)

(1854 — 1948)



Philippe-Auguste Choquette, l'un des plus anciens membres du Barreau de la Province, ancien juge à la Cour Supérieure, ancien membre du Sénat du Canada, enfin, juge à la retraite de la Cour des Sessions de la Province au district de Québec, est décédé le 20 décembre 1948, après quelques semaines d'hospitalisation. Il aurait eu 95 ans le jour des Rois.

Né à Beloeil le 6 janvier 1854 du mariage de Joseph Choquette, agriculteur, et de Thais Audet, il était un descendant à la 7e génération du Canada, de Nicolas Choquette, 1843-1922, originaire en Picardie et qui contracta mariage avec Anne Julien.

Philippe-Auguste Choquette fit ses études secondaires au Collège de St-Hyacinthe. Au sortir du Collège, Philippe-Auguste tenta quelques années, une carrière dans le commerce, mais il revint aux études en s'inscrivant à la Faculté de Droit, en 1877 à l'Université Laval de Québec, et il en sortit licencié avec la médaille du Lieutenant-gouverneur. Il avait été admis au Barreau de la Province en juillet 1880, il s'établit à Montmagny où il devait exercer sa profession pendant dix-huit ans. Nommé Conseil du Roi, il fut créé docteur en droit "honoris causa" (vingt ans plus tard) de l'Université Laval. En 1898, il fut nommé juge à la Cour Supérieure au district d'Arthabaska. Il s'efforçait de rendre justice à tout le monde, et restait fidèle à une conscience droite, pourtant sans bigoterie.

IL A PASSÉ EN FAISANT LE BIEN...

Les grandeurs et les misères de la vie avaient peu de secrets pour lui et il savait adoucir les rigueurs de la loi par un grand sens social et un esprit

de charité. Il fut un protecteur de l'enfance malheureuse et mit des rayons de soleil dans bien des foyers. Il s'occupait toujours d'oeuvres sociales, fut l'un des fondateurs de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, dès 1923. C'est lui qui, durant les mois d'avril et de mai entreprend des démarches à l'Archevêché pour obtenir une Communauté religieuse à qui l'on confierait la régie interne. Sur la réponse affirmative de l'autorité Episcopale, les dames du Comité s'adressent chez les Soeurs Dominicaines de l'Enfant-Jésus. M. le juge Choquette obtint la permission de les faire entrer dès le 4 juin. Il fut très tôt un collaborateur précieux et influent auprès des autorités gouvernementales. A ce moment, nous avions besoin de subventions et pour les obtenir, il fallait que l'hôpital soit incorporé. On a donc recours à M. le juge Choquette, ami dévoué, et dont le courage est inlassable ! Il était membre du Conseil d'Administration de l'hôpital; il s'est chargé de la modification de nos constitutions et de nos règlements.

M. le juge Choquette est le "gentilhomme chrétien" par excellence et, c'est son oeuvre philanthropique qu'il importe de souligner. Bon Samaritain, il a épuisé sa vie au service des oeuvres sociales les plus diverses, il aimait la franchise totale, les belles manières, l'éloquence sans détour, l'unité de principe dans la diversité des actes. Il a eu une vie très active et il a passé en faisant le bien.

Raoul Chenevert

(architecte)

(1889 — 1951)



Monsieur Raoul Chenevert, fils de C.-Alphonse Chenevert, avocat, et de Valérie Rocher, est né à Berthierville, le 23 juin 1889. Il fit ses études classiques au Collège St-Laurent de Montréal et ses études universitaires au Polytechnique de Montréal.

Reçu architecte en 1911, il continua ses études à Paris, où il fut élève des Beaux-Arts. Il débuta dans l'exercice de sa profession à Montréal et y pratiqua de 1912 à 1916. Par la suite, il travailla avec MM. Tanguay et LeBon, architectes de Québec. Au décès de ce dernier, il devint l'associé de M. Tanguay jusqu'en 1923, alors que survint la mort de ce dernier. Depuis lors Monsieur Chenevert, dirigea seul son étude.

Membre de l'Institut Royal d'Architecture du Canada (F.R.A.I.C.), Monsieur Raoul Chenevert exerça sa profession durant une quarantaine d'années. Parmi les nombreux édifices qu'on lui doit, notons principalement : la Basilique de Québec; l'Hô-

pital de l'Enfant-Jésus; le Bureau de Poste (rue Henderson); la prison des femmes, qui est une oeuvre d'architecture; le Couvent des RR. SS. de Ste-Jeanne d'Arc et des RR. PP. Augustins de l'Assomption à Bergerville; la Maison Notre-Dame du Cénacle; architecte de la Commission Scolaire durant de nombreuses années, il construisit plusieurs écoles et couvents, etc.

De son premier mariage, il eut deux filles: Françoise et Madeleine. En seconde noce, il épousa Henriette Barrot de Paris, le 28 février 1927. Il eût de cette union, un fils, Guy. Ses deux frères, le docteur Robert Chenevert de Montréal et le docteur Jean, de Cuyk, Hollande; ses soeurs, la révérende Mère Ste-Anita (Berthe), des Dames de la Congrégation Notre-Dame, Germaine et Aline.

Monsieur Raoul Chenevert a laissé une trace ineffaçable dans l'Eglise Canadienne par ce qu'il fit pour le bénéfice de la charité, l'hospitalisation des membres souffrants du Corps Mystique, l'éducation de la jeunesse, la gloire du Seigneur dans Ses temples. En même temps qu'il élevait ses constructions, il édifiait sa destinée éternelle.

Il est décédé le 4 mars 1951. Il est parti, mais son oeuvre reste et elle ne cessera d'être un témoignage et une prière pour lui.

Mlle Berthe Fortin

(conseillère)

(1892 — 1956)



Mademoiselle Berthe Fortin a dépensé 24 années de sa vie à l'érection et au succès de l'hôpital.

Née à Coteau Landing en 1891, elle fit ses études primaires chez les Ursulines de septembre 1903 à juin 1908. En 1923, elle commença à s'intéresser à la fondation de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus. Et le 4 avril 1932, mademoiselle Fortin était nommée membre

du Comité de notre hôpital.

Organisatrice de l'ouvrier dès les premières semaines de la fondation de l'hôpital, le 21 mars 1923. Sa mère, madame Gaston Fortin, ainsi que madame Emile Moffet et sa fille Mademoiselle Marguerite Moffet lui apportèrent un appui des plus précieux. A ce moment là, plusieurs ouvriers fonctionnaient dans la ville de Québec au profit de l'hôpital, mais le plus important fut celui qu'elle orga-

nisa au profit de nos malades. Des milliers de morceaux étaient confectionnés. Grâce à ses bons services, mademoiselle Fortin procurait tous les habits des enfants. Elle s'est ainsi mérité une mention toute particulière pour son beau travail au succès de l'ouvrier.

Mlle Fortin s'intéressait aussi à tous les mouvements: partie de cartes et les "Jeudis" de l'ouvrier. C'est aussi elle qui organisa l'arbre de Noël pour les enfants.

Son endurance physique était remarquable. Jamais au cours des longues heures de routine fastidieuse de l'ordre du jour toujours chargé, des problèmes complexes à solutionner, elle ne manifestait jamais la moindre fatigue, ni le plus petit mouvement d'impatience.

Ses réparties, pleine de finesse, assaisonnées d'un grain d'humour, alimentèrent agréablement nos longues séances de travail. Toujours, elle trouvait le mot qui encourageait et son optimisme remontait le courage des plus jeunes.

Mademoiselle Berthe Fortin est décédée en mars 1956 à l'âge de 64 ans.

Mme Mercédès Dionne-Labrecque

(3ème trésorière)

(1887 — 1963)



Elle naquit le 1er novembre 1887.

Dès les débuts de l'oeuvre, madame Dionne-Labrecque, que les médecins appelaient à juste titre leur bras droit, inaugura un dispensaire pour les enfants pauvres. Grâce à son ingéniosité et à son travail constant, l'hôpital a pu subsister pendant les premiers mois.

SON COEUR ÉTAIT GRAND COMME LE MONDE...

Madame LaBrèque s'est occupée de l'Ouvre avec intérêt et désintéressement, faisant l'admiration de son entourage par l'humilité de son incomparable dévouement pratiqué dans l'ombre, sa main gauche ignorant ce que sa droite donnait.

Ce fut une fondatrice au courage extraordinaire, assidue, car elle arrivait tôt le matin et repar-

tait tard le soir. Elle s'occupait volontiers de la toilette des enfants et secondait même à la Salle d'opération, avec madame Edmond Lemoyne (deuxième trésorière). Quand nos chers petits malades avaient le bonheur de recevoir Jésus-Hostie, madame LaBrègue se chargeait d'apporter tous les articles nécessaires pour la réception de ce sacrement.

Malheureusement, madame LaBrègue quitta Québec pour les Etats-Unis afin d'aller rejoindre son fils, Roger, qui poursuivait ses études à Détroit.

Elle s'était sincèrement attachée à l'hôpital. Lorsqu'elle mourut, le 1er janvier 1963, son départ fut regretté de tous.

Mme Joseph-Camille Pouliot

(2ème vice-présidente)

(1876 — 1963)



Lors de la première Assemblée officielle des membres de la Corporation qui a eu lieu au Bureau de M. le Juge Choquette, au Palais de Justice, le 11 mai 1923, madame Camille Pouliot a été nommée vice-présidente. C'est durant cette époque, en 1923, que madame Pouliot, de concert avec mesdames Tessier, Landry, Mac Kay, Girouard et Lemoyne, assista le docteur Irma LeVasseur, dans la mise sur pied

de ce qui est devenu l'Hôpital de l'Enfant-Jésus.

Née à Montréal le 2 juillet 1876, madame Pouliot est transférée en 1910, dans l'attachante ville d'Arthabaska où elle organisa "L'aide aux Soldats" qu'elle avait mis sur pied avec des compagnes, dames et demoiselles, expédiant à Versailles, d'imposants colis de vivres, de vêtements et de douceurs. En 1920, elle vint s'établir à Québec.

Le 17 mai 1923, madame Camille Pouliot, avec madame Tessier, allaient demander aux Soeurs Dominicaines de prendre la direction d'un petit hôpital pour enfants malades, oeuvre nouvelle dans notre ville de Québec.

Devenue veuve en 1935, madame Camille Pouliot, consacra ses loisirs à l'amitié, qui se concrétisa dans un Cercle de lecture. Dieu lui demanda tour à tour le sacrifice de tous les siens propres; elle accepta ses rudes épreuves que lui avait réservé la Providence. Elle était la mère des Pères Louis-Joseph et Adrien Pouliot, s.j.

L'hommage le plus vrai que ses enfants adoptifs et ses petits-enfants puissent déposer sur la tombe de madame Joseph-Camille Pouliot, c'est la protestation continue des vers suivants d'une chanson qu'elle leur apprit jadis et qui manifeste pleinement l'affection maternelle dont elle les entourait tous :

Il est un sentiment vivace,
Plus doux qu'un soleil de printemps,
Un sentiment que rien n'efface,
Pas même la marche du temps :
De sa mère on se souvient toujours !

Le 15 novembre 1943 à une Assemblée du Conseil de la Corporation, M. Paul Robitaille annonçait la résignation de son épouse comme conseillère du Comité, pour raison de santé. A cette même séance, il a été résolu que le docteur Albert Paquet, chef du Bureau Médical, soit nommé membre du Conseil d'administration.

Le 21 février 1944, à la résignation de madame Joseph Morin, malade depuis plus de 2 ans, Mère Philippe de Néri la remplace comme trésorière, et le docteur Antoine Pouliot, chef du Service d'Orthopédie, devient Conseiller du Comité.

NOS AUMÔNIERS

M. l'abbé Philias Turcotte

VIE : 1860 — 1932

Service : Novembre 1928 au 25 avril 1929



Quatrième de nos aumôniers il le fut pendant trois mois, de novembre 1928 à février 1929. Il avait une longue expérience du ministère sacerdotal et il nous rendit, en peu de temps, de grands services.

Il étudia au Collège de Lévis et au Grand Séminaire de Québec. Ordonné prêtre le 23 mai 1891, il fut d'abord professeur au Collège de Lévis. Le Ministère paroissial

l'attira et il fut curé de St-Méthode (1899-1911), St-Bernard (1911-1927).

Comme il aimait son ministère à Lévis il était pénible pour lui d'aborder le nouveau poste dans un hôpital. Il le fit, cependant, de bon cœur, avec zèle. Nous aimons le garder dans notre mémoire, dans la galerie de nos aumôniers, de nos amis.

Ami des pauvres et des humbles, comme eux il mourut pauvre et oublié.

Il décéda à l'Hôtel-Dieu de Québec, le 4 avril 1932.

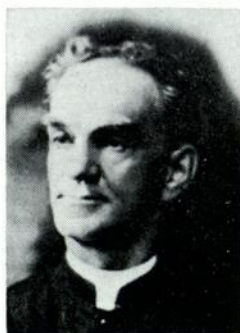
M. l'abbé Edouard Paquet

VIE : 1868 — 1936

SERVICE : 1931 — 1935

Son service d'aumônier se situe entre 1931 et 1935. C'est dire qu'il nous fut loisible de le bien comprendre et d'apprécier son zèle et son dévouement.

Né à Québec, il fit ses études au Petit et au Grand Séminaire de Québec. Il fut ordonné prêtre le 27 mars 1893: d'abord secrétaire du Cardinal Taschereau, il devint vicaire à St-Elzéar (1893-95), à Notre-Dame du Portage (1895-96), à St-Henri de Lévis (1896-99), à St-Alphonse de Thetford, puis curé à St-Gilles (1899-1925). C'est alors qu'il devint aumô-



nier au Sanatorium Mastai puis à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus. Il se retira à l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur. Il décédait le 28 avril 1936.

Ce vénéré prêtre inspirait beaucoup de confiance par sa bonté et son humilité. On recourait à lui comme à un bon père. Il donnait une très grande attention aux enfants, il ne semblait jamais être dérangé. Il avait une intuition remarquable pour déceler les vocations sacerdotales, et un culte pour les bien préparer. Cet excellent prêtre était d'une grande générosité envers tous ceux qui avaient besoin d'être secourus, et il y allait largement de ses biens.

M. l'abbé Delphis Langlois

VIE : 1890 — 1957

SERVICE : 1929 — 1931



Il est le premier de nos aumôniers qui aient résidé assez longtemps (deux ans) ici, pour le bien connaître et estimer. Il fut l'un des premiers élèves de l'Ecole Apostolique, alors que cette oeuvre débutait par les soins de M. le Chanoine Georges Miville. Il fut même associé au travail d'organisation de l'Ecole. Les élèves suivaient les cours au Séminaire de Québec. Delphis y fut inscrit de 1912 à 1918. Il

passa ensuite au Grand Séminaire; il fut ordonné prêtre en 1922, à l'âge de 32 ans, premier fruit sacerdotal de l'Ecole.

Après son ordination, il demeura à l'Ecole Apostolique quelques années. Il occupa divers postes: vicaire à Giffard, 1924, aumônier à l'Institut St-Jean Bosco en 1926, curé de St-Louis de Gonzague (Dorchester), aumônier des malades à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus 1929 à 1931, puis curé à St-Michel Archange 1931 à 1954. Malgré la difficulté de ce ministère spécial auprès de ces pauvres malades, l'Abbé Langlois a été 23 ans aumônier à St-Michel-Archange. Il se retira ensuite dans la paroisse de Giffard. Malade, il fut hospitalisé à la Clinique Roy-Rousseau, c'est là qu'il est mort le 22 mai 1957.

Il faudrait faire mention ici, d'une cérémonie touchante qui a marqué les premières heures de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus. Le 19 juin 1929 en la petite chapelle avait lieu la confirmation de 20 petits malades par son Eminence le Cardinal Rouleau. Madame Joseph Sirois, 2ème présidente, et l'honorable Juge Choquette, conseiller, représentaient les parrains d'office. L'hospitalisation des enfants qui durait parfois longtemps, nécessitait alors cette célébration. Quelques institutrices bénévoles venaient de même enseigner les petits malades. M. l'abbé Langlois se dévouait également à l'enseignement du catéchisme.

Des témoignages d'estime et d'amitié venus de plusieurs personnages qui l'ont connu sont unanimes à louer ses qualités et ses vertus. Notre hôpital n'a pu jouir de sa présence et de ses services que pendant deux années. Il a laissé ici un souvenir impérissable.

La pensée de Monsieur l'abbé Lorenzo Fortier est résumée ainsi dans son témoignage: "L'abbé Langlois était excessivement bon à l'exemple du Maître".

M. l'abbé Georges Ouvrard

VIE : 1883 — 1953

Service : 29 avril au 10 septembre 1928



Il naquit aux Etats-Unis, Littletown (New Hampshire). Après ses études au Petit Séminaire et au Grand Séminaire de Québec, il fut ordonné prêtre le 12 mai 1907. Il entra d'abord dans le ministère paroissial comme vicaire, puis comme curé. Il collabora aussi aux oeuvres d'action catholique. Il avait une santé chancelante, mais il savait se faire violence et travailler ferme. Il s'intéressait vive-

ment aux arts.

Au demeurant, M. l'abbé Ouvrard était surtout et uniquement un homme très bon, facile d'accueil, ses amis dans le sacerdoce ne pouvaient se compter; il était tout à tous, et avec la sagesse de son jugement il lui fut donné d'exercer un ministère des plus efficaces partout où la Providence l'a dirigé.

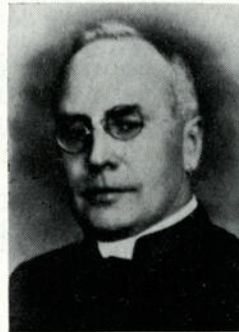
Monsieur l'abbé Georges Ouvrard fut notre deuxième aumônier. Son séjour parmi nous fut très court, à peine cinq mois. Mais ce peu de temps nous a permis d'apprécier ses connaissances et son dévouement. Il avait une inclination naturelle pour les malades et les souffrants et il savait les reconforter. Sur ses belles qualités, les témoignages sont unanimes, venant de l'Hôpital Général, du monastère des Ursulines, de celui des Franciscaines.

Il revint à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus en 1953, malade cette fois, il mourut le 2 février 1953.

M. l'abbé W.-Amédée Ferland

VIE : 1881 — 1953

Service : septembre à novembre 1928



Monsieur l'abbé Ferland ne put nous donner que deux mois de son dévouement. Né le 26 février 1881 à St-Séverin de Beauce. Ecolier, puis séminariste à Québec, il fut ordonné prêtre le 3 mai 1908, et il fut d'abord professeur au Séminaire de Québec (1908-1914). C'était un confrère très agréable. Il fut d'abord professeur d'anglais. Plus tard on lui confia l'enseignement du solphège et du piano,

il avait un sens véritable de l'harmonie. Il fut toujours serviable. Je crois qu'il fut de ces hommes bien équilibrés qui n'ont pas d'ennemis.

Il avait toujours gardé une sorte de timidité, qui peut expliquer ses divers changements de postes. Cependant, c'est bien le ministère paroissial qui avait ses préférences; il fut curé à Sainte-Tite des Caps, St-Frédéric de Beauce, à St-Apollinaire de Lotbinière. Il consacra aussi une bonne partie de sa vie au service d'aumônier, particulièrement au juvénat du Bon-Pasteur de Notre-Dame des Laurentides (1945-1953). Il ne fit que passer ici, et pourtant ses belles qualités ont laissé un souvenir impérissable.

Il est décédé le 25 décembre 1953 à l'âge de 72 ans et 10 mois.

M. l'abbé Emile Bédard

VIE : 1888 — 1955

SERVICE : 1953 — 1955



Il naquit à St-Roch de Québec, le 28 juillet 1888. Il fit ses études au Petit et au Grand Séminaire de Québec et ordonné prêtre le 15 mai 1915. Il fut successivement vicaire à l'Ancienne-Lorette, Lauzon, St-Augustin, Château-Richer et Sacré-Coeur de Jésus (Ville de Québec), puis fondateur de la paroisse St-Emile au nord de Lorette en 1926.

Il fut aumônier de l'Hôpital général 1941-47, de l'Hôpital St-Sacrement 1947-1953 et de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus 1953 à 1955.

Homme de devoir, d'une grande piété, Monsieur l'abbé Emile Bédard rayonnait autour de lui par son esprit de dévouement et sa jovialité. Il avait la patience d'écouter, pendant de longs moments, toutes les doléances d'autrui et ne se déroba jamais à l'appel d'un miséreux. Constamment de bonne humeur, son rire large et bruyant parvenait à déridier les plus moroses. Vicaire, curé et aumônier, s'il en a reçu des visiteurs et consolé des attristés! Il avait le don de s'intéresser aux moindres détails et par là, il redonnait confiance aux déprimés. Semant la joie autour de lui, il acceptait bien les contradictions; toutefois, chose bizarre, le dérangement de son programme habituel le rendait nerveux, mais il revenait vite à la sérénité traduite par un éclat de rire.

Il est décédé à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, le 11 avril 1955 à l'âge de 66 ans et 9 mois.

Monseigneur Edouard Cannon

VIE : 1880 — 1960

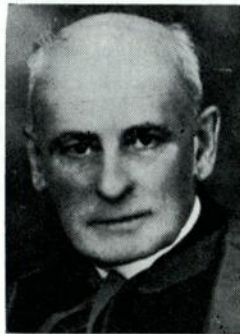
SERVICE : 1925 — 1928

Il fut le premier prêtre à donner un service religieux régulier. Il n'habitait pas l'hôpital. Prêtre et professeur au Séminaire de Québec, il accepta quand même cette tâche.

Né le 23 mars 1880, il était d'une famille irlandaise émigrée vers 1820. Le père se fit cabaretier dans la ville de Québec. Son principal souci fut d'assurer à ses enfants une bonne instruction; il inscrivit ses fils comme écoliers au Petit Séminaire de Québec : Edouard (1823-25), Laurent (1823-33), Charles (1829-1832), James (1930-35), Jean (1923-32); celui-ci devint prêtre. Quatre générations de Cannon se sont succédé au Séminaire, et plus tard à l'Université; ils se signalèrent par leur haute valeur surtout dans le notariat et le droit.

Walter entra au Petit Séminaire en 1891. On peut aisément suivre sa carrière par les divers documents des archives de cette maison. Si l'on cherche le trait dominant de sa vie d'écolier, on le trouvera dans une ferme constance et dans une montée qui ne connaît pas de recul. En juin 1900, il obtint le grade de bachelier. Au Grand Séminaire de 1900 à 1905.

Il était chargé de donner des leçons de langue anglaise. Ordonné prêtre en 1905, il continua l'enseignement de l'anglais. Il alla en Europe, particulièrement en Irlande, se perfectionner en cette matière.



Il entra dans l'armée à l'occasion de la guerre 1914-18. L'abbé Cannon ne sortit guère de ce milieu militaire. Il monta en grade, jusqu'au point de devenir major de la Cinquième région militaire (Québec) et aumônier militaire catholique en chef 1940-1943. Après les deux premières années d'organisation de notre hôpital, Monseigneur Cannon accepta de nous donner le service religieux de 1925 à 1928. Il venait du Séminaire de Québec, où il était professeur, accomplir les fonctions de chapelain. Sa piété fut toujours un réconfort pour tous.

Monseigneur Cannon occupa le poste de secrétaire général et de modérateur à l'Université Laval (1924-1931). Dans la liste de ses prédécesseurs en ce poste (il y en eut dix) on relève les noms de Mgr Fillion, de Mgr Clovis Laflamme, de Mgr T.E. Hamel, de Mgr Taschereau. Le premier secrétaire de l'Université fut Edward John Horan (1852-56), qui était de la parenté de Cannon.

En 1943, il atteignit la limite (militaire) d'âge, et en 1945 la limite (académique). Monseigneur Cannon continua de vivre bellement et utilement comme aumônier à l'Hôtel-Dieu de Québec (1945-1948). Prélat de la maison papale le 3 février 1948. Malade à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus en 1960 il acheva sa vie dans la piété et la droiture.

On lui confia même des tâches "outre-frontière d'âge", comme professeur d'apologétique (1949-50), comme conservateur du musée d'Art du Séminaire de Québec.

Il est décédé à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus le 9 septembre 1960, à l'âge de 80 ans et 5 mois.

M. l'abbé Lactance Blais

VIE : 1903 — 1960

SERVICE : 1947 — 1953



Il naquit le 26 septembre 1903 à St-Anselme (Dorchester). Il suivit le cours classique au Collège de Lévis et les cours théologiques au Grand Séminaire et ordonné prêtre le 26 juin 1929. Il s'est livré successivement aux ministères suivants : professeur au Collège de Lévis, vicaire à Notre-Dame de Grâce (Québec) 1931-35, à St-Joseph de Lauzon 1935-1941, à St-Jean Baptiste 1941-1944 et aumônier

des Ursulines de Québec 1944 à 1947.

Nommé aumônier à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus en octobre 1947, il s'est donné sans compter aux différentes catégories de personnes de notre institu-

tion. Aux malades, aux employés, aux infirmières, aux religieuses, et même aux médecins. Il passa six années avec nous (1947 à 1953).

Sa charité était toute simple; son empressement à rendre service de toutes les minutes. Son humilité était vraie et sa droiture admirable. M. l'abbé Blais était une âme de foi animée de convictions profondes. Il aidait particulièrement l'une de ses soeurs restée veuve avec des enfants en bas âge, ce qui l'obligea pendant plus de deux ans à faire de nombreux voyages entre St-Anselme et l'hôpital.

M. l'abbé Blais, on le devine, avait voulu être prêtre pour toujours et s'était aussi fait une règle de l'être toujours.

On pouvait s'adresser à lui à n'importe quel moment, jamais on ne le dérangeait... "Je suis ici à votre disposition" répétait-il !

En 1956, il recevait une nouvelle nomination étant à l'Hôtel-Dieu de Lévis; Monseigneur Maurice Roy lui proposa : la fonction de Principal à l'école Normale de Pont-Rouge.

En 1956, une crise cardiaque extrêmement douloureuse l'obligea à se rendre à l'hôpital en ambulance. Au départ il ne demanda rien d'autre que son bréviaire.

A son entrée à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, M. l'abbé Blais nous confiait qu'il acceptait son sacrifice même s'il était dur, il ajoutait : "Que la volonté de Dieu soit faite en tout".

Sa mort précipitée survenue le 23 septembre 1960, laissa dans la consternation ceux à qui il avait fait du bien. Pour lui elle fut ce que fut sa vie, un "oui" à la volonté de Dieu.

M. l'abbé Blais était le neuvième aumônier à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus.

R. P. Henri Martin, O.P.

1881 — 1939

Le révérend Père Henri Martin, O.P. est né le 13 août 1881, à l'Ile Bizard près de Montréal. Il fit ses études à Ste-Thérèse de Blainville et il entra chez les Pères Dominicains, le 3 août 1903. Il fit sa profession religieuse en 1904 à St-Hyacinthe. Il poursuivit ses études philosophiques et théologiques à Ottawa et il obtint le grade de "LECTEUR EN SACREE THEOLOGIE" en 1909.

Professeur au Couvent d'Etudes à Ottawa, Sous Maître des Frères Etudiants, il demeura quelques années à la Paroisse Ste-Anne de Fall-River. Il revint à Québec et il alla exercer la charge de Prieur à St-Hyacinthe durant les années 1918 à 1921.

Il revint exercer son ministère à Québec. C'est là, qu'en 1923, il dirigea Madame Georges Tessier, présidente du Comité, ainsi que Madame Camille Pouliot, vice-présidente, "toutes deux tertiaires dominicaines" à la recherche d'une communauté religieuse pour s'occuper de la "REGIE INTERNE" du petit hôpital d'enfants pauvres et infirmes. Ce fut donc, le Père Martin, qui conseilla à ces Dames, d'aller frapper à la porte des Soeurs Dominicaines au Chemin St-Louis. Leurs démarches eurent une heureuse issue.

En 1925, la petite chapelle devient l'Eglise Paroissiale de St-Dominique et le premier curé-fondateur, fut le Père Henri Martin. C'était bien le milieu qu'il lui fallait par les richesses d'âmes qu'il y trouvait et les multiples fonds de dévouement qui rassasiaient sa grande charité.

Sa parole éloquente savait sans blesser faire accepter la leçon délicate que les entraînements du monde actuel rendaient nécessaires. Mais, plus encore dans le secret, il savait panser toutes les plaies morales, guérir toutes les peines et toutes les misères. Il faut avoir vu de ses yeux cette vague de sympathie qui a suivi sa mort.

Les Paroissiens de St-Dominique ont exprimé ainsi leurs sentiments: "Le Père Martin fut pour nous un PERE, un GUIDE, un CONSEILLER, un SOUTIEN... et toujours avec cette amabilité, cette énergie souriante qui le caractérisait. Il est décédé le 26 avril 1939.

LES PAROISSIENS DE ST-DOMINIQUE ONT VOULU GARDER LEUR PERE !... NOUS LEUR AVONS LAISSE !!!

Dans ce coin des Plaines d'Abraham, aujourd'hui ombragé par le Château et l'église, sur cette terre d'Abraham Martin, dormira son dernier sommeil, "LE REVEREND PERE HENRI MARTIN, O.P."

Extrait de la nécrologie des Pères Dominicains
par Père André Bibaud, O.P.
Provincial

Les 25 et 26 janvier 1900, à 10 heures, à la mairie de la ville de Paris, sous la présidence de M. le Maire, a eu lieu la cérémonie de la remise des diplômes aux élèves de l'école de la ville de Paris, par M. le Ministre de l'Instruction publique.

Durant ces deux jours, les élèves ont été récompensés de leurs succès par des diplômes et des médailles. Les élèves de l'école de la ville de Paris ont été récompensés de leurs succès par des diplômes et des médailles. Les élèves de l'école de la ville de Paris ont été récompensés de leurs succès par des diplômes et des médailles.

Soeur Marie des Neiges, O.P. Soeur Alberte-Grand, O.P.

(1898-1900)

(1898-1900)

Le 24 janvier 1900, à 10 heures, à la mairie de la ville de Paris, sous la présidence de M. le Maire, a eu lieu la cérémonie de la remise des diplômes aux élèves de l'école de la ville de Paris, par M. le Ministre de l'Instruction publique.



4

Soeur Marie des Neiges, O.P. Soeur Alberte-Grand, O.P.

(1898-1900)

(1898-1900)

Le 24 janvier 1900, à 10 heures, à la mairie de la ville de Paris, sous la présidence de M. le Maire, a eu lieu la cérémonie de la remise des diplômes aux élèves de l'école de la ville de Paris, par M. le Ministre de l'Instruction publique.

Le 24 janvier 1900, à 10 heures, à la mairie de la ville de Paris, sous la présidence de M. le Maire, a eu lieu la cérémonie de la remise des diplômes aux élèves de l'école de la ville de Paris, par M. le Ministre de l'Instruction publique.

Le 24 janvier 1900, à 10 heures, à la mairie de la ville de Paris, sous la présidence de M. le Maire, a eu lieu la cérémonie de la remise des diplômes aux élèves de l'école de la ville de Paris, par M. le Ministre de l'Instruction publique.

NOS SOEURS HOSPITALIÈRES

Le 24 janvier 1900, à 10 heures, à la mairie de la ville de Paris, sous la présidence de M. le Maire, a eu lieu la cérémonie de la remise des diplômes aux élèves de l'école de la ville de Paris, par M. le Ministre de l'Instruction publique.

Très Révérende Mère Henri-Dominique, O.P.

(Rose-Anne Cantin)

(1880 — 1938)



Deuxième Prieure Générale de la Congrégation des SS. Dominicaines de l'Enfant-Jésus, elle gouverna la Communauté durant dix-huit années consécutives. Elle fut une fondatrice pour la Mission de Makinac et d'Otterburne en 1910. Nommée Econome Générale de la Congrégation de 1913 à 1918, au moment où s'agitaient les graves questions d'autonomie, elle fut élue Prieure Générale en 1919.

La Très Rénéranda Mère Henri-Dominique est née le 22 février 1880 à Sainte Catherine de Portneuf. Entrée au Noviciat en 1899, à l'âge de 19 ans, elle fait sa profession religieuse en 1902 dans la Chapelle du Séminaire de Québec, berceau de l'Institut. Elle fut l'une des Soeurs choisies pour Makinac et Otterburne au Manitoba en 1910, postes de sacrifices s'il en fut; elle y remplit les fonctions d'Assistante et de secrétaire. Elle en est rappelée en 1913, elle est nommée Econome Générale de la Congrégation; c'est à ce titre qu'elle aida Mère Marie de la Charité (1ère Prieure Générale) dans les transactions délicates occasionnées à la Congrégation par son autonomie récente. La jeune Econome réussit, on ne sait trop comment à pourvoir à toutes les nécessités temporelles des Soeurs, malgré les ressources insuffisantes des oeuvres de ce temps-là.

Au deuxième Chapitre Général en 1919, Mère Henri-Dominique est élue Prieure Générale. Deux autres Chapitres Généraux la tiendront à la tête de la Congrégation. Ame ardente et forte, nature droite et généreuse, elle a donné son plein rendement pour le bonheur et la prospérité de sa famille religieuse, et elle a dirigé les destinées de sa Congrégation durant une ère de développement remarquable.

Elle présida à l'inauguration, dans notre Institut, des oeuvres hospitalières, à l'hôpital de l'Enfant-Jésus. N'a-t-elle pas été l'instrument du Seigneur, quand le 4 juin 1923, il lui a plu de lancer notre nacelle en pleine mer, lui donnant comme boussole la Charité, et gonflant ses voiles d'un enthousiasme qu'il a voulu maintenir et féconder? Quelques années plus tard, elle donna lieu à l'expansion de la Congrégation, hors les bornes du diocèse, par l'acquisition d'un vaste édifice (l'Hôpital-Belle Plage), à Matane, Comté de Rimouski, pour y créer ou fonder l'hôpital du Très-Saint-Rédempteur, le 6 mai 1935.

Dans le travail, elle a été pondérée et persévérante. Il lui a été permis de voir avant l'expira-

tion de sa charge, le couronnement de ses labeurs, jusqu'à la dotation pour la Maison-Mère, d'une vaste chapelle ou d'un local où s'abrite convenablement le personnel du Noviciat.

A l'occasion du JUBILE D'ARGENT de l'Association Catholique des Hôpitaux des Etats-Unis et du Canada, l'Association a décoré en 1940, sur présentation de leurs Supérieures respectives, plusieurs religieuses qui s'étaient distinguées par leurs mérites dans le service hospitalier, pendant les vingt-cinq précédentes années. La Mère Henri-Dominique promotrice des oeuvres hospitalières de notre Congrégation, était récipiendaire de cette médaille commémorative à titre posthume.

En 1937, au terme de son généralat, elle fait trêve de ses activités, par la douloureuse maladie qui devait couper si vite la trame de cette belle vie. Elle est morte le 17 juin 1938 à l'âge de 59 ans après quelques mois de souffrances.

Ame courageuse et persévérante, elle nous a laissé l'exemple d'un dévouement, d'une abnégation et d'une charité dont il faut garder le souvenir.

Soeur Marie des Neiges, O.P.

(Marguerite Ouellet)

(1909 — 1938)



Née le 24 janvier 1909, à St-André de Kamouraska, Soeur Marie des Neiges, ses études achevées, donna très tôt des signes de vocation certaine. Grave et douce, elle avait un coeur bon et délicat. Le Divin Conquérant l'appela très jeune, dans la Congrégation des Soeurs Dominicaines le 15 août 1927.

Après sa profession, le 7 mars 1930, elle fut assignée à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, y suivit le cours d'infirmière durant les années 1930-33. Elle étudiait avec intelligence et travaillait avec adresse. Hélas! quand elle reçut sa médaille et son diplôme, elle était déjà gravement atteinte. En dépit d'un organisme frêle, elle se dévouait sans calcul dans les oeuvres hospitalières. On devinait autour d'elle que, seule une force morale lui rendait possible la tâche quotidienne.

Trois ans de maladie durant lesquels elle fit une cure de plusieurs mois au Sana du Lac Edouard; elle revint à l'Infirmierie de la Maison-Mère en novembre 1937. Administrée d'urgence le 18 février 1938, elle n'était pas prise au dépourvu, elle avait

suivi les progrès de sa maladie sans manifester de crainte et sans chercher aucunement à en préoccuper les infirmières.

Durant sa carrière, Soeur Marie des Neiges, fit une ample moisson, de mérites, se dévoua au département de Médecine dans le service du docteur Henri Laliberté. Elle s'est intéressée avec enthousiasme à tout ce qui touchait à la profession d'infirmière, et elle s'est fait estimer de tous par sa simplicité de bon aloi, son amabilité à rendre service, elle s'est dévouée avec tact et bonté auprès de tous ses malades.

Nous avons pu admirer plus d'une fois son abandon et les profondeurs de la foi dont cette âme était pénétrée par son détachement de tout. "Autrefois, disait-elle, j'avais peur de mourir étouffée, mais à présent, je suis bien tranquille".

Calme et paisible comme elle avait vécu, elle s'éteignit le 25 février 1938 dans la 30e année de son âge et la 11e année de sa vie religieuse. Celles qui eurent le privilège d'assister à ses derniers moments garderont un souvenir bien émouvant des dernières heures de son sacrifice.

Soeur Albert-le-Grand, O.P.

(Marie-Jeanne Ouellet)

(1910 — 1939)



Soeur Albert-Le-Grand (Marie-Jeanne Ouellet) née à St-Alexandre de Kamouraska, le 28 décembre 1910, fut admise au Postulat le 15 février 1932, et fit profession le 30 août 1934.

Après sa profession religieuse, elle fut envoyée en notre hôpital de l'Enfant-Jésus, où elle fit le cours d'infirmière. D'un abord doux et aimable et de belle distinction, cette chère soeur, se fit aimer de tout son entourage. Elle dépensa auprès des enfants malades sa petite réserve de forces physiques, en peu de temps. Elle se dévoua silencieusement au département de Médecine dans le Service du Docteur Laliberté. Elle y montra de belles qualités, surtout de l'ordre dans son emploi, le calme dans ses relations professionnelles et elle exerça un ascendant remarquable sur ses petits patients.

Elle dut s'aliter au cours de sa troisième année de profession; plusieurs maladies s'abattirent sur

cette frêle constitution. Elle endossa sa croix et la porta sans plainte. Un sourire effleurait constamment ses lèvres, se disant toujours contente de ce que le Bon Dieu permettait à son sujet. Les courtes années de sa vie religieuse n'ont été qu'une suite de souffrances acceptées généreusement et supportées avec douceur.

Soeur Albert-Le-Grand s'éteignit doucement au son de l'Angélus, le visage irradié d'un sourire, sous les auspices de la Vierge Immaculée, le 10 février 1939. Elle était dans la 28e année de son âge et la 7e de sa vie religieuse.

Soeur Bernadette de Lourdes,

(Adine Fortier)

O.P.

(1897 — 1949)



Au début de l'après-midi du 29 juillet, notre chère Soeur Bernadette de Lourdes, répondait à l'appel suprême. Elle attendait paisiblement dans sa chambre d'infirmier, le moment de prononcer son dernier "OUI"; elle en avait dit tant d'autres que l'habitude était née chez elle.

Elle fut la première Garde bénévole de 1923 à 1928 et, dans la suite, se dépensa sans compter pendant les seize autres années de sa vie religieuse, à l'oeuvre de nos dispensaires plus ou moins organisée: à 55, Grande-Allée, 1204, St-Vallier et à 29, rue Gamelin où nous étions dans une véritable mission africaine tant le dénuement était complet.

En communion d'idéals avec son père, elle préféra devenir une religieuse hospitalière. Elle est la fille du docteur René Fortier, Médecin-fondateur de l'hôpital de l'Enfant-Jésus et la Soeur du docteur de la Broquerie Fortier, Directeur médical à l'hôpital du Christ-Roi, à Québec. Elle fit son cours d'infirmière de 1931 à 1934.

Aux murs de nos dispensaires sa photo est installée, sa figure expressive nous rappelle les mots des Livres Sacrés: "Vos pauvres sont toujours mes pauvres". Ces paroles évangéliques ne sont-elles pas pour notre disparue, un heureux présage pour son bonheur éternel: "Ce que vous ferez aux petits d'entre les miens, c'est à moi-même que vous le ferez".

Soeur Bernadette de Lourdes fit bénéficier la Communauté de son dévouement silencieux, de ses relations d'exquise bienveillance, de sa charité aimable et douce. Née Adine Fortier de Notre-Dame de Québec, elle était dans la 51e année de son âge et la 21e de sa vie religieuse.

Soeur Paul de la Croix, O.P.

(Cécilia Cauchon)

(1903 — 1954)



Soeur Paul de la Croix est décédée subitement au cours de l'après-midi du 20 novembre, emportée par une crise cardiaque qui, au dire du médecin, l'avait frappée les jours précédents. Ignorant la gravité de son état, Soeur Paul de la Croix avait assisté à la messe et vaqué à une partie de son travail habituel. Vers 2.30 heures, ayant gardé la cellule, la cloche appela les religieuses au chœur pour le chant du SALVE. A peine agenouillée, à la porte, on la vit bientôt s'étendre sur le plancher... et tout était déjà fini.

Native de Château-Richer, le 5 novembre 1903, elle est entrée en religion le 19 mars 1931. Elle fit son cours d'infirmière, passa quelques années à l'hôpital de l'Enfant-Jésus et à l'hôpital du Très-St-Rédempteur, dans le Service de la Pédiatrie.

Soeur Paul de la Croix avait reçu de Dieu, les dons exceptionnels d'une voix peu commune. Douée de grands talents pour le chant, elle eût l'esprit ouvert à tous les progrès en matière de la musique sacrée. Elle eut toujours le souci de faire partager à ses soeurs les trésors de sa voix et de sa science. C'était une religieuse affable, timide, passant sans faire de bruit, mais laissant un agréable souvenir. Des malades de passage, la réclamaient pour un chant de leur choix, elle se prêtait volontiers à leur désirs.

Soeur Paul de la Croix a joué son petit rôle, mais vrai rôle quand même, ajoutant à la vitalité et au fonctionnement de l'ensemble, malgré une santé très fragile.

Le Seigneur a passé dans nos rangs et a marqué du sceau de la vie éternelle, Soeur Paul de la Croix, le 20 novembre 1954, dans la 52e année de son âge et la 23e de sa vie religieuse.

N.B. Au début de l'année 1943, Monsieur le Juge Choquette, alléguant des raisons sérieuses, donne sa démission comme membre du Conseil d'Administration. Il propose que Mère Philippe de Néri soit nommée pour le remplacer.

Mère Philippe de Néri était présente à la séance du Conseil du 5 avril 1943.

Soeur Philippe de Néri, O.P.

(Obéline Bouchard)

(1892 — 1961)



Née le 19 décembre 1892, à St-Jean Baptiste de Brunswick Maine, E.U. Très tôt, sa famille revint au Canada dans la luxuriante paroisse de St-Alexandre, Kamouraska. Elle poursuivit son cours d'infirmière de 1930 à 1933. Soeur Philippe de Néri, a pu concilier le rôle d'une élève studieuse avec ses multiples occupations journalières.

Laissons parler le Directeur Médical de l'hôpital de l'Enfant-Jésus, dans un article qu'il a fait paraître dans la revue "l'Hôpital d'aujourd'hui" (déc. 1961), pour connaître ce que pensait le public de celle, qui, si longtemps occupa le poste d'Econome.

"Née Obéline Bouchard, elle était issue d'une famille où l'on retrouve religieux et religieuses de diverses communautés. Occupant les fonctions d'Econome depuis de nombreuses années, il nous semble que ce qui caractérisait cette femme de bien et de grand cœur, ce fut son esprit de pondération et son sens de la mesure dans l'accomplissement des fonctions parfois difficiles, qui furent les siennes.

"Aussi ses rapports avec toutes et tous étaient-ils empreints de noble cordialité, de franchise à toute épreuve et d'esprit de décision toujours sûr. Elle fut une Econome compétente et de grande valeur.

"Devrions-nous l'ajouter, une conception très haute du sens de la loyauté entraînait aussi en ligne de compte en regard des opinions qu'elle avait à exprimer et des prises de position qu'elle devait adopter.

"Elle avait depuis longtemps, manifesté un grand intérêt et support à l'oeuvre d'enseignement des Hôpitaux, et de l'Ecole d'Administration Hospitalière. Aussi, la voyait-on assidue et attentive aux Congrès, cours et conférences de ces organisations.

"Membre dès le début, de l'Association des Administrateurs d'hôpitaux de la Province de Québec, elle en attendait beaucoup pour le maintien de hauts standards dans les sphères d'action où elle excellait."

Soeur Philippe de Néri est toujours restée humaine, compréhensive et charitable. Elle est décédée le 26 octobre 1961, dans la 69e année de son âge et, la 44e de sa vie religieuse.

Soeur Marie-Stéphanie, O.P.

(Marie-Laura Blanchard)

(1887 — 1962)



Née le 30 novembre 1887 à Ste-Cécile de Milton, Berford, elle fit son cours d'infirmière de 1925 à 1928. En 1926, elle fit un stage d'études de 6 mois à l'hôpital Notre-Dame de Montréal. Graduada de l'Université Laval en 1931. Le 1er juillet 1929, elle fut la première collaboratrice du docteur LeBlond et elle sut bien seconder ses ambitions.

Soeur Marie-Stéphanie conduisait alors simultanément la pharmacie et le laboratoire, elle leur imprimait le caractère du progrès et du succès comme toutes les oeuvres qu'elle entreprenait. Promue à la direction de l'école des infirmières jusqu'en 1938. Se remet aux bancs de la classe pour son B.A. en Sciences Hospitalières qui lui est décerné par l'Université Laval en 1936.

Le 6 mai 1935, à l'occasion du Jubilé d'Argent de sa Majesté le Roi Georges V, Soeur Marie-Stéphanie, première pharmacienne, est décorée pour services rendus à l'humanité. Cette même année, elle célèbre son 25e anniversaire de profession religieuse.

En 1938, elle est assignée au Sanatorium du Lac Edouard jusqu'à 1945. On la voit aux postes d'hospitalière, de surveillante, de pharmacienne et ensuite au laboratoire. Elle est une bibliophile de renom, enthousiaste, prend une part active à la bibliothèque; elle exerce une influence heureuse chez tous les malades qui voient ces lieux en leur donnant l'amour et le goût de la lecture. Sa vaste expérience et ses hautes qualités font qu'elle possède toutes les ressources requises pour ses nouvelles responsabilités. Partout où soeur Marie-Stéphanie est passée, elle a laissé le témoignage d'une vie religieuse et professionnelle pleinement vécue. En 1943, on vit la haute valeur de cette femme qui pouvait s'oublier jusqu'à l'héroïsme lorsqu'un incendie éclata détruisant deux ailes du Sanatorium rendant le danger imminent pour les malades qui s'y trouvaient. Dès l'alerte, elle arpenta les corridors âpres et enfumés, à la recherche des grands malades à secourir, portant même sur ses épaules un de ces pauvres patients, qu'elle remit à d'autres sauveteurs, pour descendre des escaliers devenus dangereux.

On la voit à l'hôpital de Matane jusqu'en 1957, où elle donne le meilleur d'elle-même. Conseillère de la Communauté, membre du Comité Conjoint, femme au grand coeur, infirmière compétente, clairvoyante et courageuse... Soeur Marie-Stéphanie a fait preuve toute sa vie, d'un dévouement sans limite au bénéfice de ses malades.

En 1960, elle fête son Jubilé d'Or de vie religieuse.

Elle retourne à la Maison du Père le 12 novembre 1962 dans la 75e année de son âge et la 54e de sa vie religieuse.

Soeur Thomas des Anges, O.P.

Cécilia Grégoire — 1901 — 1927

Née le 18 février 1901, au Saint-Coeur de Marie, Mégantic, Soeur Thomas des Anges a fait ses études au Couvent de St-Alphonse de Thetford, chez les Soeurs de la Charité. Elle entra au Noviciat à l'automne 1922 et elle fit sa Profession religieuse le 7 mars 1925.

Le 8 mars 1926, elle quittait le Séminaire de Québec et elle recevait son assignation pour l'hôpital de l'Enfant-Jésus. Elle suivit le cours des Infirmières et elle s'occupa de l'admission des malades et du dispensaire. L'amour des pauvres, le zèle, le dévouement qu'elle déploya dans l'exercice de ses fonctions ne connurent pas de limites.

Malgré son état maladif et le mal étrange qui la minait, nous la voyions à l'oeuvre, chaque matin, avec son sourire habituel et sa disponibilité de toutes les heures. Là, on put admirer sa force d'âme, son abnégation, son humilité, son obéissance; c'est à tel point que l'on serait tenté de dire qu'elle pratiqua ces vertus au degré héroïque.

On la vit sur pieds jusqu'à la veille de son opération qui eut lieu le 15 décembre, jour octaval de l'Immaculée-Conception. Toujours fatiguée et presque exténuée, elle avouait à sa Mère Prieure au moment de monter à la Salle d'Opération: "Je me sens une force extraordinaire".

L'intervention a démontré la gravité de son état. Ses souffrances sont continuelles! Quoiqu'elle parle peu, son visage est accueillant et cette douleur silencieuse nous attire. Cependant, les visites sont interdites. Cette interdiction est deux fois pénible, croyons-nous, pour sa

petite soeur postulante (devenue aujourd'hui, Mère Thomas-des-Anges, notre Mère Prieure actuelle), qui, tout en étant dans la même maison, est privée de la voir autant que son coeur le voudrait.

La chère malade est privée de la Sainte-Communion... ses vomissements sont continuels. Dix jours d'atroces souffrances, endurées dans des sentiments religieux les plus édifiants précédèrent celui où elle exhala tranquillement son dernier soupir, après avoir reçu le sacrement des malades. Sa physionomie était calme, son beau regard exprimait la confiance et la bonté. On eut cette impression de grandeur que seule la présence de la divinité peut imprimer sur les traits de ceux qui sont parvenus à la ressemblance du Christ. Ce fut le 23 décembre 1927. Soeur Thomas des Anges était dans la 27e année de son âge et la 6ème de sa vie religieuse.

N.B. Nous avons reproduit cette nécrologie à la demande instante de Madame Edmond Lemoine et aussi de Mère Gérard Majella, car Soeur Thomas des Anges n'était qu'au début de son cours. Laissons parler Madame Lemoine, alors secrétaire du comité: "Nous avons eu à déplorer la mort d'une de nos ouvrières de la première heure: Soeur Thomas des Anges. C'est une perte très sensible pour l'hôpital auquel elle avait consacré ces dernières années d'un labeur fécond. Ce deuil attrista profondément toutes les personnes intéressées à l'oeuvre hospitalière. La disparition de ce précieux sujet creusa un vide dans l'Administration interne bien difficile à combler."

(1997 - 1998)

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998



1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998



1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

Gilberte Mercure

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

1997 - 1998
1997 - 1998
1997 - 1998

NOS INFIRMIÈRES LICENCIÉES

Liliane Brown

(1899 — 1929)



Née le 15 juin 1899 à Ste-Brigitte de Laval.

Liliane Brown avait une personnalité bien attachante. Travailleuse infatigable, sympathique et très sensible, elle était toujours gaie, aimant faire de l'humour.

Atteinte d'une maladie de coeur, ses amies et connaissances lui conseillaient souvent de discontinuer son cours, vu les crises d'angine répétées qu'elle faisait, mais elle leur avait dit qu'elle leur reviendrait graduée. Sa tenacité lui valut sa réussite.

Infirmière assidue, toujours prête, et dévouée auprès des malades, elle ne savait pas refuser les services les plus onéreux.

Notre "Lilie" a toujours bien réalisé son double rôle: étudier et servir. Bilingue, elle nous servait d'interprète.

Toujours souriante, agréable, elle répondait joyeusement à tout appel.

Malheureusement, elle ne devait pas exercer son zèle aussi longtemps qu'elle l'aurait voulu auprès des malades; ses forces l'ayant trahie après quelques années seulement de service à la Gare Maritime, auprès des immigrants, elle dut cesser toute activité pour se faire hospitaliser, elle s'éteignit le 4 novembre 1929, après une longue maladie, à l'âge de 30 ans et 4 mois.

Elle a laissé chez ses compagnes, l'exemple d'une vie intérieure profonde, d'un esprit de sacrifice réel, et de fidélité au poste du devoir. Toutes l'ont entourée de sympathie, d'affection, et lui conservent un souvenir pieux et sincère, à la dimension de son grand coeur.

Ursule Théberge

(1912 — 1938)

Née à Lauzon, le 27 janvier 1912, Ursule y poursuit ses études, pour s'inscrire ensuite comme étudiante-infirmière de 1931 à 1934.

La douceur, la discrétion, l'oubli de soi, l'amour des humbles, la caractérisent dès sa plus tendre enfance. Ainsi s'attache-t-elle professeurs, compagnes et malades.

Dès le début d'une carrière remplie de promesses, Ursule est atteinte et accepte le diagnostic fatal, à vingt-six ans.

Fiancée, elle demandera à l'artiste qui devait chanter l'Ave Maria à son mariage, de l'interpréter à son service funèbre.

Ursule possédait la force de caractère, le courage, la foi en Dieu. Elle accepte la mort et s'éteint le 20 octobre 1938. Elle s'est attachée des parents et des amis qui l'admirent et la regrettent toujours.



Gilberte Mercure

(1919 — 1941)



Gilberte Mercure, fille de Monsieur et Madame Gustave Mercure, naquit le 26 février 1919, à Neuville, Comté de Portneuf. Après ses études au Couvent de sa Paroisse, elle s'inscrit au Cours d'infirmière à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus pour les années 1938 à 1941. Pleine d'entrain et de dévouement, elle fera sa "spécialité" chez les enfants. Les heures supplémentaires ne s'additionnent plus; passionnée de chant

et de musique, elle égaie le département de refrains continuels durant le bain des poupons. Ses projets sont nombreux, et pleine de confiance en l'avenir, elle se prépare à les réaliser. Un mal étrange semble la miner; malade, elle étudie péniblement pour l'obtention de ce diplôme "qui fera TANT plaisir à ses parents", disait-elle.

Le 17 mai, elle obtint ce parchemin si chèrement gagné... et dix jours plus tard, soit le 27 mai

1941, elle décède à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus d'une leucémie aigüe, entourée de ses compagnes atterrées. Monsieur l'abbé Chabot, aumônier des malades assiste à ses derniers moments et il profite de l'occasion pour faire l'éloge funèbre de cette jeune compagne si courageuse devant la mort.

"Tu m'as choisie, Seigneur, dans ma
vibrante jeunesse,
Quand je brûlais de me donner à toi dans
tous mes frères ...
Tu as choisi mon voile blanc pour rayonner,
Sous d'autres cieux où tout mal est guéri".
Puisse Marie, Notre-Dame des Infirmières, la
couvrir de son Manteau durant l'éternité!!!

Madeleine Boudreau

(1898 — X)



Née aux Iles de la Madeleine le 20 novembre 1898, mademoiselle Madeleine Boudreau fait son cours d'infirmière de 1924 à 1927 et reçoit son diplôme le 26 juin avec grande distinction.

Peu communicative, de santé plutôt faible, elle fut une élève très studieuse, dévouée et consciencieuse, elle ne compte pas son temps. Elle s'intéresse particulièrement aux

soins des enfants et se montre affable avec tout le personnel. On peut dire encore à sa louange que la discrétion et l'humilité semblent inspirer sa vie.

Elle quitte l'hôpital aussitôt après sa graduation et ne paraît plus dans notre milieu hospitalier.

Plus tard, on sait qu'elle exerce sa profession à Montréal, à l'hôpital St-Joseph des Convalescents.

Voici le témoignage rendu par les religieuses de cet hôpital :

"Mademoiselle Boudreau, quoique malade, soignait les malades et les religieuses; elle fut toujours l'infirmière très dévouée et d'une douceur dont nous gardons un fidèle souvenir. Son mauvais état de santé l'oblige à quitter l'hôpital et nous ne savons pas où elle est allée demeurer ni la date de son décès".

L'Ecole des Infirmières de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, s'honore de la compter parmi ses élèves et son Alma Mater garde un excellent souvenir.

Simone Lafond

(1919 — 1957)

Née à Limoilou le 23 janvier 1919, Simone Lafond fit son cours primaire et secondaire chez les Servantes du St-Coeur de Marie à Limoilou.



Après son cours d'infirmière à l'hôpital de l'Enfant-Jésus de 1938 à 1941, mademoiselle Lafond partage son activité professionnelle entre le service privé et le service général à l'hôpital de Ste-Foy, jusqu'en 1942.

Le 23 octobre 1957 dans un accident d'automobile, à Drummondville, ses compagnes sont blessées et Simone décède quelques minutes après, d'une fracture du crâne.

Ainsi s'achève brusquement une carrière qui se dessinait très tôt durant l'enfance.

Graduée en 1941, Simone manifeste une conscience professionnelle exemplaire et sa charité auprès des malades témoigne d'un véritable apostolat dont le souvenir fécond se prolonge encore.

Madame Adrienne Gauvreau

(1892 — 1961)



Au nombre de nos premières graduées qui reçurent leur diplôme le 20 juin 1926, on retrouve Madame Adrienne Gauvreau-Bernier qui exerça sa profession pendant de nombreuses années.

Née à Saint-Pierre de Montmagny, le février 1892, Madame Gauvreau-Bernier entra à l'hôpital de l'Enfant-Jésus en 1923, c'est-à-dire l'année de l'incorporation de l'hôpital.

Avec la fondatrice, Mère Gérard-Majella et trois compagnes laïques, elle fut une pionnière courageuse et ses débuts laborieux ont imprégné sa carrière des qualités qui font les femmes fortes; elle a vécu intensément sa vie d'infirmière.

Entrée au Service de Santé de la Ville de Québec 1928, elle assumait les fonctions de visiteuse des écoles jusqu'en 1950.

Elle participa aux activités de l'Association des Garde-Malades Catholiques Licenciées de la Province de Québec et devint la présidente de l'A.I.C.C., section de Québec, poste qu'elle occupa de 1943 à 1945.

Mariée d'abord à Monsieur Bernier, elle a un fils qui demeure à Québec.

En 1950, elle se rendait à Rome à l'occasion de l'année sainte et, peu de temps après, elle épousait un pharmacien de Montréal, Monsieur Laurent. Devenue montréalaise par son mariage, Madame Laurent n'oublia pas ses amies de Québec et resta toujours fidèle aux invitations de son Alma Mater. C'est malheureusement en répondant à l'une de ces invitations lors de l'Amicale de 1961, qu'elle trouva la mort dans un pénible accident de la route, c'était le 6 septembre.

Une disparition aussi soudaine ne peut altérer le souvenir qu'a laissé Adrienne Gauvreau-Bernier auprès des compagnes, religieuses et laïques qui ont partagé ses labeurs professionnels.

rance d'une bonne formation à la maison et à l'institut Chanoine-Beaudet.

Après deux cours essais de vie religieuse... elle quitte le foyer adoptif pour se lancer en pleine vie. Elle trouvait bientôt sa voie, dans la vocation si féminine et si humaine d'infirmière. Son cours régulier fut complété par un stage psychiatrique. Ces belles études, complément d'une formation un peu extraordinaire, l'équipaient vraiment pour la vie.

A peine quelques années de service auprès des malades, et Pierrette devenait Madame Patrick McKnight; c'était en juin 1953.

Elle acceptait du coup cinq orphelins, pour lesquels elle fut une maman dévouée, très soucieuse de leur éducation.

De cette union devait naître trois enfants; le dernier, hélas ! dans les dernières semaines de la vie de la mère.

Elle ne pouvait se cacher la gravité de sa maladie; pourtant elle vit venir la mort avec sérénité. C'était le dénouement précoce d'une vie marquée par de très lourdes épreuves, mais aussi d'héroïsme caché: brisée par la vie, elle a su être sereine, peut-être stoïque, mais toujours à la hauteur de l'idéal de sa vie chrétienne. Elle décéda le 2 avril 1962 à l'âge de 39 ans et 6 mois.

Pierrette Vaillancourt

(1919 — 1962)



Pierrette Vaillancourt jouissait d'une belle personnalité: femme courageuse, équilibrée, au jugement nuancé et sûr.

La vie ne l'a guère favorisée. Elle perd son père au tout début de sa vie. Le second mariage de sa mère lui donnera un nouveau père, auquel elle eut le temps de s'attacher beaucoup; pourtant elle ne le garda qu'un an: cette fois, la maman partait avec le père, après avoir donné à Pierrette un nouveau frère, Jean. Ces tragiques réalités ne sont jamais complètement disparues de son souvenir; sa psychologie en restera profondément marquée.

Ce double deuil laissait la nombreuse famille dans un désarroi compréhensible et fut confiée au foyer sans enfant de son oncle, le docteur Joseph Vaillancourt. C'était pour la jeune orpheline l'assu-

Estelle Durand-Chouinard

(1922 — 1962)



Née à East Angus, le 2 avril 1922, Estelle poursuit ses études à Limoilou. Inscrite à l'Ecole des Infirmières en 1942, ses compagnes admirent son calme, sa douceur, son humilité. Elles conservent d'elle, le souvenir d'une infirmière généreuse, dévouée jusqu'à l'oubli d'elle-même. Avec émotion, chacune rappelle sa sincérité et sa politesse exquise.

Estelle avait transporté à son foyer ses qualités exceptionnelles où une jeune famille avait appris à la chérir et dut accepter qu'elle lui soit ravie.

Devant la mort, Estelle ne se dément pas et manifeste la même sérénité, le même oubli de soi, et l'ouverture aux autres. Elle est décédée le 2 avril 1962 à l'âge de 39 ans et 6 mois.

Pauline Nicole

(1937 — 1963)



Pauline Nicole naquit à Montmagny, le 4 janvier 1937. Elle fit son cours d'infirmière en 1957, et obtint son diplôme d'infirmière licenciée en 1960.

C'est le 26 juillet 1963, que la mort a ravi une de nos plus sympathiques infirmières. Victime d'un accident d'automobile, aux dernières heures de ses vacances, la nouvelle de sa mort a ébranlé tout l'hôpital.

Pendant sa trop brève carrière d'infirmière, elle se consacra au service privé.

Infirmière modèle, elle personnifiait l'infirmière idéale à qui "l'on aurait confié sa mère malade"; ce n'est donc pas peu dire. L'oeil exercé, l'intelligence vive, elle avait tôt fait de déceler le moindre mal physique ou moral. Minutieuse et appliquée à son travail, Pauline à la mise impeccable, se pencha d'une même et agréable manière sur chacun de ses malades: pauvres ou riches.

Aujourd'hui, nous nous efforçons d'éloigner de notre pensée le souvenir sombre et cruel de la mort soudaine de Pauline et de nous rappeler plutôt le souvenir de l'infirmière souriante et sympathique que nous avons connue. Sa mémoire soulève toujours notre admiration et jamais nous ne parviendrons à étouffer le profond souvenir de cette charmante compagne.

QUE TOUTES LES PERSONNES QUI ONT
APPORTÉ UNE COLLABORATION EMPRESSÉE
ET ONT AIDÉ DANS LA PRÉPARATION DE CET
ALBUM-SOUVENIR, VEUILLENT BIEN RECE-
VOIR L'EXPRESSION DE NOTRE PLUS VIVE
GRATITUDE.

Sœur Pia Maria, O. P.

NOUS AVONS DU, FAUTE D'ESPACE,
ABRÉGER OU CONDENSER CERTAINS TEXTES;
NOUS NOUS EN EXCUSONS AUPRÈS DES
AUTEURS.

Parline Nicols

Parline Nicols was born on 1912 in the town of ...
She was educated in the ...
In 1935 she married ...
She has two children ...
She is currently living in ...

Parline Nicols was born on 1912 in the town of ...
She was educated in the ...
In 1935 she married ...
She has two children ...
She is currently living in ...

ALPHONSE NICOLS
1912-1985
Parline Nicols
1912-1985

Parline Nicols
1912-1985

Parline Nicols was born on 1912 in the town of ...
She was educated in the ...
In 1935 she married ...
She has two children ...
She is currently living in ...

CEUX QUI ONT AIDE AUX RECHERCHES

1 MAROIS, Docteur André
 POLIQUIN, Docteur Paul A.
 LEBLOND, Docteur Wilfrid
 SOEUR MARIE-MAJELLA, O.P.
 MÈRE GÉRARD-MAJELLA, O.P.
 BLANCHET, l'abbé Joseph-Marie
 PLAMONDON, Docteur Charles
 BERGERON, Docteur Georges-Albert
 NADEAU, l'abbé Lionel
 CHENEVERT, Guy, architecte
 VERGE, Mtre Maurice
 BERNARD, Mlle Madeleine

MAHEUX, Monseigneur Arthur, P.D.
 TARDIF, Monseigneur Raoul, P.D.
 DUFAULT, P. Jean, O.P.
 OUVRARD, l'abbé Paul
 GRÉGOIRE, l'abbé Léonce
 GAGNÉ, l'abbé Lomer
 3 MÈRE ST-VALÈRE, O.S.A.
 Mère MARIE DU BON CONSEIL, O.P.
 FORTIER, l'abbé Lorenzo
 CHÂTEAUVERT, l'abbé Gaudias
 CHOUINARD, l'abbé Aubert
 GERVAIS, l'abbé Jacques
 MORIN, l'abbé Eugène
 BROCHU, l'abbé Jean-Marie

2 LEMOINE, Madame Edmond
 GIROUARD, Madame Anna P.
 TESSIER, Monsieur Ulric
 DUMAIS, Monseigneur Ernest, P.D.
 BYRNE, Monsieur Frank (Jr)
 SIROIS, Monsieur Lavery, notaire
 TASCHEREAU, Mlle Marguerite
 MOFFET, Mlle Marguerite
 CHOQUETTE, Honorable Juge Fernand
 CHENEVERT, Madame Raoul, architecte
 FORTIN, Monsieur Robert
 LABREQUE, Monsieur Roger, Sous-ministre
 POULIOT, Père Adrien, s.j.

4 T.R. M. MADEDEINE DES ANGES, O.P., Pr. Gle.
 MÈRE ALPHONSE DE LIGUORI, O.P.
 NÉCROLOGIE DES SS. DOMINICAINES
 DE L'ENFANT-JÉSUS.

5 LAMARRE, Garde Geneviève
 TURCOTTE, Garde Hortense
 MÈRE MADELEINE DE LA CROIX, O.P.
 BELLEMARE, Madame Armand
 SIMARD, Garde Cécile (Madame F.J. Thibeault)
 MOISAN, Garde Régina
 SOULIÈRES, Madame Henri (Gabrielle Brown)
 MARCOUX, Mme Jean-Baptiste (Garde Pouliot)
 GAUVIN, Garde Annette
 TURGEON, Monseigneur Emile
 ROY, Garde Lucie
 MOORE, Garde Yolande
 BÉLANGER, Garde Julienne
 MARTIN, Garde (madame X)
 MÈRE MARIE-RAPHAEL, O.P.
 GOSSELIN, Garde Simone
 HALLÉ, Mademoiselle Madeleine
 DROUIN, Garde Cécile
 LES SS. OBLATES FRANCISCAINES DE ST-JOSEPH, Montréal.
 BOUCHER, Garde Marie-Louise

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Sommaire	3
Couverture — Explication du symbole: l'abbé L. Godbout	5
Liminaires — quarante ans après	
Extrait du discours du docteur Willie Verge	7
Avant-propos	
Le président du Bureau Médical (Dr Roland Lavoie	9
Préface	
Le directeur Médical (Dr Charles-Auguste Gauthier	11
Esquisse Historique : la fondation	
De la Broquerie Fortier, M.D. (Directeur Médical de l'Hôpital du Christ-Roi)	13

NOS MÉDECINS

	Pages
FORTIER, Dr René 1866 — 1929	16
MORIN, Dr Joseph 1879 — 1931	19
MACKAY, Dr Herménégilde 1900 — 1935	20
LACHANCE, Dr Joseph 1877 — 1937	21
VERGE, Dr Edmond 1881 — 1938	22
ROY, Dr Léopold 1913 — 1939	23
EDGE, Dr Alexandre 1877 — 1940	25
VAILLANCOURT, Dr Joseph 1881 — 1942	26
ALLEYN, Dr Charles 1915 — 1942	27
PAQUET, Dr Achille 1882 — 1943	28
PAQUET, Dr Armand 1910 — 1945	32
TURCOT, Dr Charles 1880 — 1947	33
BERGER, Dr Louis 1895 — 1948	34
CHABOT, Dr Eusèbe 1894 — 1949	37
CÔTÉ, Dr Jean-Charles 1900 — 1949	38
MARCOUX, Dr Adolphe 1884 — 1951	39
HAMEL, Dr Louis-Philippe 1884 — 1954	41
POULIOT, Dr Antoine 1904 — 1954	42
LEMIEUX, Dr Alexandre 1872 — 1955	43
MARCEAU, Dr Paul 1890 — 1956	45

	Pages
GAGNON, Dr Fabien	1898 — 1957 46
TURGEON, Dr Noël	1904 — 1957 47
VERGE, Dr Willie	1883 — 1960 48
ROCHETTE, Dr Paul	1905 — 1961 51
SAMSON, Dr Edouard	1894 — 1963 52
PAQUET, Dr Albert	1878 — 1963 55
BELLEMARE, Dr Armand	1900 — 1963 58
LEVASSEUR, Dr Irma	1877 — 1964 61

NOS MEMBRES DE LA CORPORATION

TESSIER, Mme Georges	1865 — 1927 64
D'AUTEUIL, Mme Pierre	1863 — 1929 64
BOUFFARD, Monseigneur Herménégilde	1855 — 1934 64
BYRNE, Monsieur Frank	1879 — 1938 65
SIROIS, Monsieur le Notaire Joseph . .	1881 — 1941 65
MADDEN, Mme Martin	1869 — 1941 66
GAUVIN, Mme Jules	1872 — 1943 66
ROBITAILLE, Madame Paul	1892 — 1946 66
MORIN, Madame Joseph	1878 — 1948 67
LANDRY, Madame Philippe	1865 — 1948 67
MARCEAU, Madame Germain-Siméon .	1865 — 1948 67
CHOQUETTE, L'Honorable Juge Paul-Aug.	1854 — 1948 68
CHENEVERT, Monsieur Raoul	1889 — 1951 68
FORTIN, Mademoiselle Berthe	1892 — 1956 69
DIONNE-LABRECQUE, Madame Mercédès	1887 — 1963 69
POULIOT, Madame Camille	1876 — 1963 70

NOS AUMÔNIERS

TURCOTTE, Abbé Philiass	1860 — 1932 72
PAQUET, Abbé Edouard	1868 — 1936 72
LANGLOIS, Abbé Delphis	1890 — 1957 72
OUVRARD, Abbé Georges	1883 — 1953 73
FERLAND, Abbé Wilfrid	1811 — 1953 73
BÉDARD, Abbé Émile	1888 — 1955 73
CANNON, Monseigneur Walter	1880 — 1960 74
BLAIS, Abbé Lactance	1903 — 1960 74
MARTIN, R. Père Henri	1881 — 1939 75

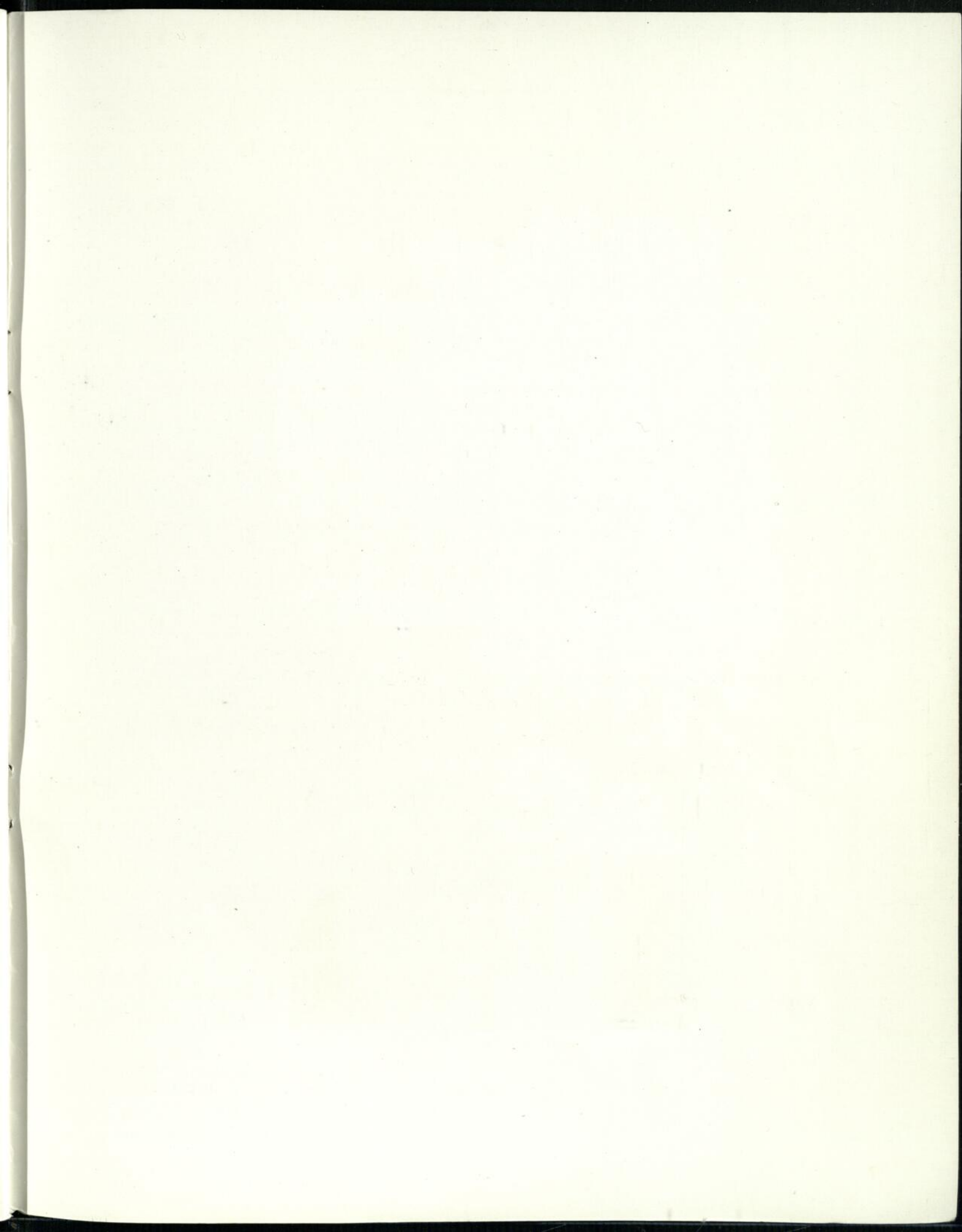
NOS SOEURS HOSPITALIÈRES

	Pages
Très Révérende Mère Henri-Dominique, O.P. 1880 — 1938	78
Soeur Marie des Neiges, O.P. 1909 — 1938	78
Soeur Albert Le Grand, O.P. 1910 — 1939	79
Soeur Bernadette de Lourdes, O.P. 1897 — 1949	79
Soeur Paul de la Croix, O.P. 1903 — 1954	80
Soeur Philippe de Néri, O.P. 1892 — 1961	80
Soeur Marie Stéphanie, O.P. 1887 — 1962	81
Soeur Thomas des Anges, O.P. 1901 — 1927	81

NOS INFIRMIERES

BROWN, Garde Liliane 1899 — 1929	84
THÉBERGE, Garde Ursule 1912 — 1938	84
MERCURE, Garde Gilberte 1919 — 1941	84
BOUDREAU, Garde Madeleine 1898 — 1951	85
LAFOND, Garde Simone 1919 — 1957	85
BERNIER-GAUVREAU, Garde Adrienne 1892 — 1961	85
VAILLANCOURT, Garde Pierrette 1919 — 1962	86
DURAND, Garde Estelle 1922 — 1962	86
NICOLE, Garde Pauline 1937 — 1963	87
Collaborateurs au présent volume	89





BAnQ



C 000 431 135